
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

COLLECTION
DES
ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME TRENTE-TROISIÈME.

SECOND SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

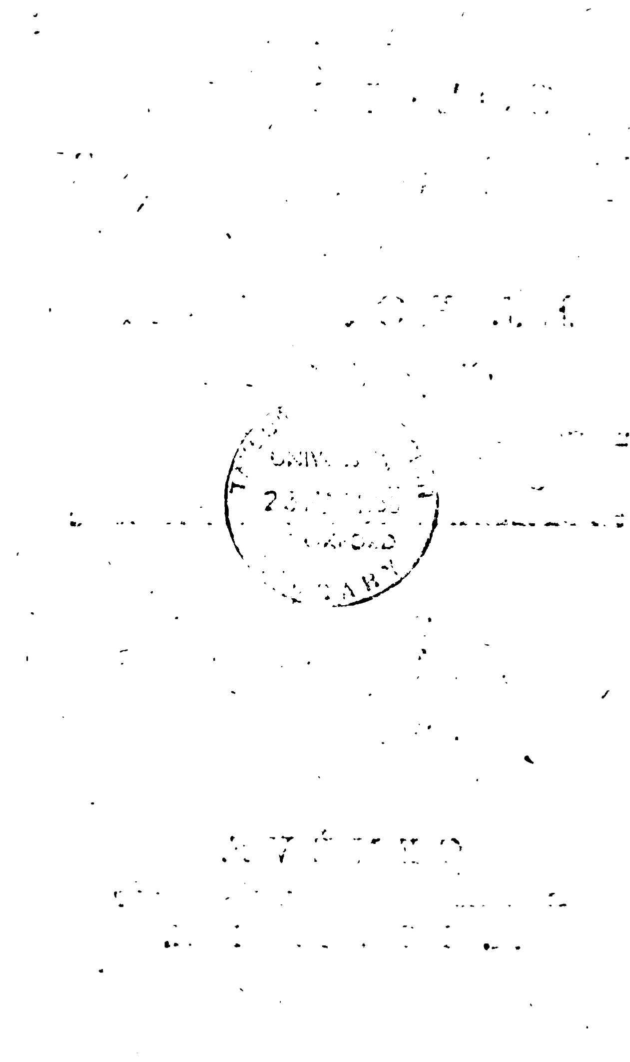
Citoyen de Genève.

TOME TROISIEME.



GENÈVE.

M. DCC. LXXXIX.



NOUVELLES LETTRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

LETTRE
A M. V . . . . s.

A Paris, le 15 Octobre 1754.

Il faut vous tenir parole, Monsieur, & satisfaire en même temps mon cœur & ma conscience; car, estime, amitié, souvenir, reconnoissance, tout vous est dû, & je m'acquitterai de tout cela sans songer que je vous le dois. Aimons-nous donc bien tous deux, & hâtons-nous d'en venir au point de n'avoir plus besoin de nous le dire.

J'ai fait mon voyage très-heureusement, & plus promptement encore que je n'espérois. Je remarque que mon retour a surpris bien des gens, qui vouloient faire entendre que la rentrée dans le royaume m'étoit interdite, & que j'étois

relégué à Genève ; ce qui seroit pour moi, comme pour un Evêque François, être relégué à la cour. Enfin, m'y voici, malgré eux & leurs dents, en attendant que le cœur me ramène où vous êtes, ce qui se feroit dès-à-présent, si je ne consultois que lui. Je n'ai trouvé ici aucun de mes amis. Diderot est à Langres, Duclos en Bretagne, Grimm en Provence, d'Alembert même est en campagne, de sorte qu'il ne me reste ici que des connoissances dont je ne me soucie pas assez pour déranger ma solitude en leur faveur. Le quatrième volume de l'*Encyclopédie* paroît depuis hier ; on le dit supérieur encore au troisième. Je n'ai pas encore le mien ; ainsi je n'en puis juger par moi-même. Des nouvelles littéraires ou politiques, je n'en sais pas, Dieu merci, & ne suis pas plus curieux des sottises qui se font dans ce monde que de celles qu'on imprime dans les livres.

J'oubliai de vous laisser, en partant, les *canzoni* que vous m'aviez demandées ; c'est une étourderie que je réparerai ce printemps, avec usure, en y joignant

quelques chanſons françoiſes, qui ſeront mieux du goût de vos dames, & qu'elles chanteront moins mal.

Mille reſpects, je vous ſupplie, à M. votre père & à Mde. votre mère, & ne m'oubliez pas non plus auprès de Mde. votre ſœur, quand vous lui écrirez; je vous prie de me donner particulièrement de ſes nouvelles; je me recommande encore à vous pour faire une ample mention de moi dans vos voyages de *Sécheron*, au cas qu'on y ſoit encore. *Item*, à M., Mde. & Mlle. Muſſard, à Châtelaine; votre éloquence aura de quoi briller à faire l'apologie d'un homme qui, après tant d'honnêtetés reçues, part & emporte le chat.

J'ai voulu faire un article à part pour M. *Abauzit*. Dédommagez-moi, en mon abſence, de la gêne que m'a cauſée ſa modeſtie, toutes les fois que j'ai voulu lui témoigner ma profonde & ſincère vénération. Déclarez-lui, ſans quartier, tous les ſentimens dont vous me ſavez pénétré pour lui, & n'oubliez pas de vous dire à vous-même quelque choſe des miens pour vous.

P. S. Mlle. Le Vasseur vous prie d'agréer ses très-humbles respects. Je me proposois d'écrire à M. de Rochemont; mais cette maudite paresse..... Que votre amitié fasse pour la mienne auprès de lui, je vous en supplie.

LETTRE

A M. V.....s

A Paris, le 6 Juillet 1755.

VOICI, Monsieur, une longue interruption, mais comme je n'ignore pas mes torts, & que vous n'ignorez pas notre traité, je n'ai rien de nouveau à vous dire pour mon excuse, & j'aime mieux reprendre notre correspondance tout uniment, que de recommencer à chaque fois mon apologie ou mes inutiles excuses.

Je suppose que vous avez vu actuellement l'écrit pour lequel vous aviez marqué de l'empressement. Il y en a des exemplaires entre les mains de M. *Chapuis*. J'ai reçu, à Genève, tant d'honnêtetés de tout le monde, que je ne saurois

là-dessus donner des préférences, sans donner en même temps des exclusions offensantes; mais il y auroit à voler M. *Chapuis*, une honnêteté dont l'amitié seule est capable, & que j'ai quelque droit d'attendre de ceux qui m'en ont témoigné autant que vous. Je ne puis exprimer la joie avec laquelle j'ai appris que le Conseil avoit agréé, au nom de la République, la dédicace de cet ouvrage, & je sens parfaitement tout ce qu'il y a d'indulgence & de grace dans cet aveu. J'ai toujours espéré qu'on ne pourroit méconnoître dans cette *épitre* les sentimens qui l'ont dictée, & qu'elle seroit approuvée de tous ceux qui les partagent; je compte donc sur votre suffrage, sur celui de votre respectable père & de tous mes bons concitoyens. Je me soucie très-peu de ce qu'en pourra penser le reste de l'Europe. Au reste, on avoit affecté de répandre des bruits terribles sur la violence de cet ouvrage, & il n'avoit pas tenu à mes ennemis de me faire des affaires avec le gouvernement; heureusement, l'on ne m'a point condamné sans

me lire, & après l'examen, l'entrée a été permise sans difficulté.

Donnez-moi des nouvelles de votre journal. Je n'ai point oublié ma promesse, mais ma copie me presse si fort depuis quelque temps, qu'elle ne me donne pas le loisir de travailler. D'ailleurs, je ne veux rien vous donner que j'aie pu faire mieux : mais je vous tiendrai parole, comptez-y, & le pis-aller sera de vous porter moi-même, le printemps prochain, ce que je n'aurai pu vous envoyer plutôt ; si je connois bien votre cœur, je crois qu'à ce prix vous ne serez pas fâché du retard.

Bonjour, Monsieur, préparez-vous à m'aimer plus que jamais, car j'ai bien résolu de vous y forcer à mon retour.



LETTRE
A M. V.... s.

A Paris, le 23 Novembre 1755.

Que je suis touché de vos tendres inquiétudes! je ne vois rien de vous qui ne me prouve de plus en plus votre amitié pour moi, & qui ne vous rende de plus en plus digne de la mienne. Vous avez quelque raison de me croire mort en ne recevant de moi nul signe de vie, car je sens bien que ce ne sera qu'avec elle que je perdrai les sentimens que je vous dois. Mais, toujours aussi négligent que ci-devant, je ne vaux pas mieux que je ne faisois, si ce n'est que je vous aime encore davantage; & si vous saviez combien il est difficile d'aimer les gens avec qui l'on a tort, vous sentiriez que mon attachement pour vous n'est pas tout à fait sans prix.

Vous avez été malade & je n'en ai rien su: mais je savois que vous étiez surchargé de travail; je crains que la fatigue n'ait épuisé votre santé, & que vous ne soyez encore prêt à la reperdre

de même ; ménagez-la, je vous prie, comme un bien qui n'eſt pas à vous ſeul & qui peut contribuer à la conſolation d'un ami qui a pour jamais perdu la ſienne. J'ai eu, cet été, une rechûte aſſez vive ; l'automne a été très-bien ; mais les approches de l'hiver me ſont cruelles ; j'ignore ce que je pourrois vous dire de celle du printemps.

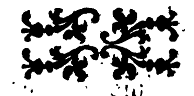
Le 5e. volume de l'Encyclopédie paroît depuis quinze jours ; comme la lettre E n'y eſt pas même achevée, votre article n'y a pu être employé ; j'ai même prié M. Diderot de n'en faire uſage qu'autant qu'il en ſera content lui-même. Car dans un ouvrage fait avec autant de ſoin que celui-là, il ne faut pas mettre un article foible, quand on n'en met qu'un. L'article *Encyclopédie*, qui eſt de Diderot, fait l'admiration de tout Paris, & ce qui augmentera la vôtre, quand vous le lirez, c'eſt qu'il l'a fait étant malade.

Je viens de recevoir d'un noble Vénitien une épitre Italienne où j'ai lu avec plaiſir ces trois vers en l'honneur de ma patrie.

Deh! Cittadino di Citta ben retta
E compagno e fratel d'ottime Genti.
Ch' amor del giusto hà ragunate insieme &c

Cet éloge me paroît simple & sublime, & ce n'est pas d'Italie que je l'aurois attendu. Puissions nous le mériter!

Bon jour, Monsieur, il faut nous quitter, car la copie me presse. Mes amitiés, je vous prie, à toute votre aimable famille; je vous embrasse de tout mon cœur.



LETTRE
A M. V. . . . s.

A l'Hermitage le 4 Avril 1757.

Votre lettre, mon cher concitoyen, est venue me consoler dans un moment où je croyois avoir à me plaindre de l'amitié, & je n'ai jamais mieux senti combien la vôtre m'étoit chère. Je me suis dit : je gagne un jeune ami; je me survivrai dans lui, il aimera ma mémoire après moi; & j'ai senti de la douceur à m'attendrir dans cette idée.

J'ai lu avec plaisir les vers de M. Roustan; il y en a de très-beaux parmi d'autres fort mauvais; mais ces disparates sont ordinaires au génie qui commence. J'y trouve beaucoup de bonnes pensées & de la vigueur dans l'expression; j'ai grand peur que ce jeune homme ne devienne assez bon poëte pour être un mauvais prédicateur; & le métier qu'un honnête homme doit le mieux faire, c'est toujours le sien. Sa pièce peut devenir fort bonne, mais elle a besoin d'être retou-

chée ; & à moins que M. de Voltaire n'en voulût bien prendre la peine, cela ne peut pas se faire ailleurs qu'à Paris ; car il y a une certaine pureté de goût & une correction de style qu'on n'atteint jamais dans la province, quelqu'effort qu'on fasse pour cela. Je chercherai volontiers quelque ami qui corrige la piece & ne la gâte pas ; c'est la manière la plus honnête & la plus convenable dont je puisse remercier l'auteur ; mais son consentement est préalablement nécessaire.

Il est vrai, mon ami, que j'espérois vous embrasser ce printemps, & que je compte avec impatience des minutes qui s'écoulent jusques à ma retraite dans la patrie, ou du moins à son voisinage. Mais j'ai ici une espèce de petit ménage, une vieille gouvernante de 80 ans qu'il m'est impossible d'emmener, & que je ne puis abandonner, jusqu'à ce qu'elle ait un asyle, ou que Dieu veuille disposer d'elle ; je ne vois aucun moyen de satisfaire mon empressement & le vôtre tant que cet obstacle subsistera.

Vous ne me parlez ni de votre santé ni de votre famille, voilà ce que je ne

vous pardonne point; je vous prie de croire que vous m'êtes cher & que j'aime tout ce qui vous appartient. Pour moi, je traîne & souffre plus patiemment dans ma solitude, que quand j'étois obligé de grimacer devant les importuns; cependant je vais toujours; je me promène, je ne manque pas de vigueur, & voici le temps que je vais me dédommager du rude hiver que j'ai passé dans les bois.

Je vous prie instamment de ne point m'adresser de lettres chez Mde. d'Epinay; cela lui donne des embarras, & multiplie les frais; il faut écrire, envoyer des exprès, & l'on évite tout cela en m'écrivant tout bonnement à l'*Hermitage sous Montmorenci, par Paris*; les lettres me sont plus promptement, aussi fidellement rendues, & à moindres frais pour Mde. d'Epinay & pour moi. A la vérité quand il est question de paquets un peu gros, comme le précédent, on peut mettre une enveloppe avec cette adresse: *à M. de Lalive d'Epinay, Fermier Général du Roi, à l'hôtel des fermes, à Paris.* Car ce que je vois qu'on ne sait pas à Genève, c'est que les Fermiers Généraux ont bien

leurs ports francs à l'hôtel des fermes, mais non pas chez eux. Encore faut il bien prendre garde qu'il ne paroiſſe pas que leurs paquets contiennent des lettres à d'autres adreſſes; & il y a dans cette économie une petite manœuvre que je n'aime point.

Adieu, mon cher concitoyen, quand viendra le temps où nous irons enſemble profiter des utiles délaſſemens de ce médecin du corps & de l'ame, de ce Chryſippe moderne, que j'eſtime plus que l'ancien, que j'aime comme mon ami, & que je reſpecte comme mon maître!

P. S. Je vous envoie ouverte ma réponſe à M. Rouſtan pour que vous en jugiez & que vous la ſupprimiez ſi vous la croyez capable de lui déplaire; car aſſurément ce n'eſt pas mon intention.

LETTRE

A M. V....s.

Montmorenci le 4 Juillet 1758.

Je me hâte, mon cher V....s, de vous rassurer sur le sens que vous avez donné à ma dernière lettre, & qui surement n'étoit pas le mien. Soyez sûr que j'ai pour vous toute l'estime & toute la confiance qu'un ami doit à son ami; il est vrai que j'ai eu les mêmes sentimens pour d'autres qui m'ont trompé, & que plein d'une amertume en secret dévorée, il s'en est répandu quelque chose sur mon papier; mais, mon ami, cela vous regardoit si peu que dans la même lettre je vous ai, ce me semble, assez témoigné l'ardent désir que j'ai de vous voir & de vous embrasser. Vous me connoissez mal; si je vous croyois capable de me tromper, je n'aurois plus rien à vous dire.

J'ai reçu l'exemplaire de M. Du Villard; je vous prie de l'en remercier. S'il veut bien m'en adresser deux autres, non pas

par la même voie dont il s'est servi ; mais à l'adresse de *M. Coindet, chez MM. Thelusson, Necker & Compagnie, rue Michel-le-Comte*, je lui en serai obligé. Il a eu tort d'imprimer cet article sans m'en rien dire ; il a laissé des fautes que j'aurois ôtées, & il n'a pas fait des corrections & additions que je lui aurois données.

J'ai sous presse un petit écrit sur l'article *Genève* de M. d'Alembert. Le conseil qu'il nous donne d'établir une comédie m'a paru pernicieux, il a réveillé mon zèle & m'a d'autant plus indigné, que j'ai vu clairement qu'il ne se faisoit pas un scrupule de faire sa cour à M. de Voltaire à nos dépens. Voilà les auteurs & les philosophes ! Toujours pour motif quelqu'intérêt particulier, & toujours le bien public pour prétexte. Cher V. . . . s, soyons hommes & citoyens jusqu'au dernier soupir. Osons toujours parler pour le bien de tous, fût-il préjudiciable à nos amis & à nous-mêmes. Quoi qu'il en soit, j'ai dit mes raisons ; ce sera à nos compatriotes à les peser. Ce qui me fâche, c'est que cet écrit est de la der-

nière foibleſſe ; il ſe ſent de l'état de langueur où je ſuis, & où j'étois bien plus encore quand je l'ai compoſé. Vous n'y reconnoîtrez plus rien que mon cœur ; mais je me flatte que c'en eſt aſſez pour me conſerver le vôtre. Voulez-vous bien paſſer de ma part chez M. Marc Chapuis, lui faire mes tendres amitiés, & lui demander s'il veut bien que je lui faſſe adreſſer les exemplaires de cet écrit que je me ſuis réſervés, afin de les diſtribuer à ceux à qui je les deſtine, ſuivant la note que je lui enverrai ?

Vous m'avez parlé ci-devant de Madame d'E....y, l'ami Rouſtan que j'embraſſe & remercie m'en parle, & d'autres m'en parlent encore. Cela me fait juger qu'elle vous laiſſe dans une erreur dont il faut que je vous tire. Si Mde. d'E....y vous dit que je ſuis de ſes amis, elle vous trompe ; ſi elle vous dit qu'elle eſt des miens, elle vous trompe encore plus. Voilà tout ce que j'ai à vous dire d'elle.

Loin que l'ouvrage dont vous me parlez ſoit un roman philoſophique, c'eſt au contraire un commerce de bonnes

gens. Si vous venez, je vous montrerai cet ouvrage, & si vous jugez qu'il vous convienne de vous en mêler, je l'abandonne avec plaisir à votre direction. Adieu, mon ami, songez, non pas, grace au au ciel, aux Ides de Mars; mais aux Calendes de Septembre : c'est ce jour là que je vous attends.

LETTRE

A M. V. . . . s.

Montmorenci, le 22 Octobre 1758.

Je reçois à l'instant, mon ami, votre dernière lettre, sans date, dans laquelle vous m'en annoncez une autre, sous le pli de M. de Chenonceaux, que je n'ai point reçue; c'est une négligence de ses commis, j'en suis sûr; car il vint me voir il y a peu de jours, & ne m'en parla point. Quoi qu'il en soit, ne nous exposons plus au même inconvénient; écrivez moi directement, & n'affranchissez plus vos lettres, car je ne suis pas à portée ici d'en faire de même. Quoique

ce paquet soit assez gros pour en valoir la peine, je ne crois pas que mon ami regrette l'argent qui lui coûtera, & je ne lui ai pas donné le droit, que je sache, de penser moins favorablement de moi. Soyez aussi plus exact aux dates, que vous êtes sujet à oublier.

L'écrit à M. d'Alembert paroît en effet à Paris, depuis le 2 de ce mois; je ne l'ai appris que le 7. Le lundi 8, je reçus le petit nombre d'exemplaires que mon libraire avoit joint pour moi à cet envoi; je les ai fait distribuer le même jour & les suivans, ensorte que le débit de cet ouvrage ayant été assez rapide, tous ceux à qui j'en ai envoyé l'avoient déjà, & voilà un des désagrémens auxquels m'assujettit l'inconcevable négligence de ce libraire. Pour que vous jugiez s'il y a de ma faute dans les retards de l'envoi pour Genève, je vous envoie une de ses lettres à demi-déchirée, & que j'ai heureusement retrouvée. Si vous avez des relations en Hollande, vous m'obligerez de vous en faire informer à lui-même. Selon son compte, j'espère enfin que vous aurez reçu & dis-

tribué ceux qui vous ſont adreſſés. Je vous dirai ſur celui de M. Labat, que nous ne nous ſommes jamais écrit, & que nous ne ſommes par conſéquent en aucune eſpece de relation; cependant je ſerois bien aiſe de lui donner ce léger témoignage que je n'ai point oublié ſes honnêtetés. Mais, mon cher V....s, *Rouſtan* eſt moins en état d'en acheter un, je voudrois bien auſſi lui donner cette petite marque de ſouvenir; & dans la balance entre le riche & le pauvre, je penche toujours pour le dernier. Je vous laiſſe le maître du choix. A l'égard de l'autre exemplaire, il faut, s'il vous plaît, le faire agréer à M. Soubeyran, avec lequel j'ai de grands torts de négligence, & non pas d'oubli; tâchez, je vous prie, de l'engager à les oublier.

Je n'ignorois pas que l'article *Genève* étoit en partie de M. de Voltaire; quoique j'aie eu la diſcrétion de n'en rien dire, il vous ſera aiſé de voir, par la lecture de l'ouvrage, que je ſavois, en l'écrivant, à quoi m'en tenir. Mais je trouverois bizarre que M. de Voltaire crût, pour cela, que je manquerois de lui

rendre un hommage que je lui offre de très-bon cœur. Au fond, si quelqu'un devoit se tenir offensé, ce seroit M. d'Alembert ; car, après tout, il est au moins le père putatif de l'article. Vous verrez, dans sa lettre ci-jointe, comment il a reçu la déclaration que je lui fis, dans le temps, de ma résolution. Que maudit soit tout respect humain qui offense la droiture & la vérité! J'espère avoir secoué pour jamais cet indigne joug.

Je n'ai rien à vous dire sur la réimpression de l'*Economie politique*, parce que je n'ai pas reçu la lettre où vous m'en parlez. Mais je vous avoue que, sur l'offre de M. du Villard ; j'ai cru que l'auteur pouvoit lui en demander deux exemplaires, & s'attendre à les recevoir. S'il ne tient qu'à les payer, je vous prie d'en prendre le soin, & je vous ferai rembourser cette avance avec celles que vous aurez pu faire au sujet de mon dernier écrit, & dont je vous prie de m'envoyer la note.

Je n'ai point lu le livre *de l'Esprit* ; mais j'en aime & estime l'auteur. Cependant, j'entends de si terribles choses de

l'ouvrage, que je vous prie de l'examiner avec bien du ſoin, avant d'en haſarder un jugement ou un extrait dans votre recueil.

Adieu, mon cher V....s, je vous aime trop pour répondre à vos amitiés; ce langage doit être proſcrit entre amis.

LETTRE

A M. V....S.

Montmorenci, le 21 Novembre 1758.

CHER V....s, plaignez-moi. Les approches de l'hiver ſe font ſentir. Je ſouffre, & ce n'eſt pas le pire pour ma pareſſe. Je ſuis accablé de travail, & jamais mon dernier écrit ne m'a coûté la moitié de la peine & du temps à faire, que me coûteront à répondre les lettres qu'il m'attire. Je voudrois donner la préférence à mes concitoyens; mais cela ne ſe peut ſans m'expoſer. Car, parmi les autres lettres, il y en a de très-dangereuſes, dans leſquelles on me rend viſiblement des piéges, auxquelles il faut pourtant répon-

dre, & répondre promptement, de peur que mon silence même ne soit imputé à crime. Faites donc ensorte, mon ami, qu'un retard de nécessité ne soit pas attribué à négligence, & que mes compatriotes aient pour moi plus d'indulgence que je n'ai lieu d'en attendre des étrangers. J'aurai soin de répondre à tout le monde; je desire seulement qu'un délai forcé ne déplaise à personne.

Vous me parlez des Critiques. Je n'en lirai jamais aucun; c'est le parti que j'ai pris dès mon précédent ouvrage, & je m'en suis très-bien trouvé. Après avoir dit mon avis, mon devoir est rempli. Errer est d'un mortel, & sur-tout d'un ignorant comme moi, mais je n'ai pas l'entêtement de l'ignorance. Si j'ai fait des fautes, qu'on les censure, c'est fort bien fait. Pour moi, je veux rester tranquille; & si la vérité m'importe, la paix m'importe encore plus.

Cher V....s, qu'avons-nous fait? Nous avons oublié M. Abausit. Ah! dites, méchant ami! cet homme respectable, qui passe sa vie à s'oublier soi-même, doit-il être oublié des autres? Il falloit oublier

tout le monde avant lui. Que ne m'avez-vous dit un mot? Je ne m'en consolerai jamais. Adieu.

Je n'oublie pas ce que vous m'avez demandé pour votre recueil; mais...., du temps! du temps! Hélas! je n'en fais cas que pour le perdre. Ne trouvez-vous pas qu'avec cela mes comptes seront bien rendus?

LETTRE

A M. V....S.

Montmorenci le 6 Janvier 1759.

Le mariage est un état de discorde & de trouble pour les gens corrompus; mais pour les gens de bien il est le paradis sur la terre. Cher V....s, vous allez être heureux, peut-être l'êtes-vous déjà. Votre mariage n'est point secret; il ne doit point l'être, il a l'approbation de tout le monde, & ne pouvoit manquer de l'avoir. Je me fais honneur de penser que votre épouse, quoiqu'étrangère, ne le sera point parmi nous. Le

mérite & la vertu ne sont étrangers que parmi les méchans ; ajoutez une figure qui n'est commune nulle part, mais qui sait bien se naturaliser par-tout, & vous verrez que Mademoiselle C.....n étoit Genevoise avant de le devenir. Je m'attendris en songeant au bonheur de deux époux si bien unis, à penser que c'est le sort qui vous attend. Cher ami ! quand pourrai-je en être témoin ? Quand verserai-je des larmes de joie en embrassant vos chers enfans ? Quand me dirai-je, en abordant votre chere épouse : » Voilà » la mere de famille que j'ai dépeinte ; » voilà la femme qu'il faut honorer. »

Je ne suis point étonné de ce que vous avez fait pour M. Abausit ; je ne vous en remercie pas même ; c'est insulter ses amis que de les remercier de quelque chose. Mais cependant vous avez donné votre exemplaire, & il ne suffit pas que vous en ayez un, il faut que vous l'ayez de ma main. Si donc il ne vous en reste aucun des miens, marquez-le moi ; je vous enverrai celui que je m'étois réservé, & que je n'espérois pas employer si bien. Vous serez le maître de me le payer par un

un exemplaire de l'*Economie politique*; car je n'en ai point reçu.

M. de Voltaire ne m'a point écrit. Il me met tout à-fait à mon aise, & je n'en suis pas fâché. La lettre de M. Tronchin rouloit uniquement sur mon ouvrage, & contenoit plusieurs objections très-judicieuses, sur lesquelles pourtant je ne suis pas de son avis.

Je n'ai point oublié ce que vous voulez bien desirer sur le *choix littéraire* : mais, mon ami, mettez-vous à ma place; je n'ai pas le loisir ordinaire aux gens de lettres. Je suis si près de mes pieces, que si je veux dîner, il faut que je le gagne! si je me repose, il faut que je jeûne, & je n'ai pour le métier d'auteur que mes courtes récréations. Les foibles honoraires que m'ont rapporté mes écrits, m'ont laissé le loisir d'être malade, & de mettre un peu plus de graisse dans ma soupe; mais tout cela est épuisé, & je suis plus près de mes pieces que je ne l'ai jamais été. Avec cela, il faut encore répondre à cinquante mille lettres, recevoir mille importuns & leur offrir l'hospitalité. Le temps s'en va, & les besoins restent. Cher ami, laissons

passer ces temps durs de maux, de besoins, d'importunités, & croyez que je ne ferai rien si promptement & avec tant de plaisir, que d'achever le petit morceau que je vous destine, & qui malheureusement ne sera guère au goût de vos lecteurs ni de vos philosophes; car il est tiré de Platon.

Adieu, mon bon ami; nous sommes tous deux occupés; vous, de votre bonheur; moi, de mes peines: mais l'amitié partage tout. Mes maux s'allégent, quand je songe que vous les plaignez; ils s'effacent presque par le plaisir de vous croire heureux. Ne montrez cette lettre à personne, au moins le dernier article. Adieu derechef.



LETTRE
A M.r V. . . . s.

Montmorenci, le 14 Juin 1759.

Je suis négligent, cher V. . . . s, vous le savez bien; mais vous savez aussi que je n'oublie pas mes amis. Jamais je ne m'avise de compter leurs lettres ni les miennes; & quelqu'exacts qu'ils puissent être, je pense à eux plus souvent qu'ils ne m'écrivent. En rien de ce monde, je ne m'inquiète de mes torts apparens, pourvu que je n'en aie pas de veritables, & j'espere bien n'en avoir jamais à me reprocher avec vous. Quand M. Tronchin vous a dit que j'avois pris le parti de ne plus aller à Genève, il a, lui, pris la chose au pis. Il y a bien de la différence entre n'avoir pas pris, quant à-présent, la résolution d'aller à Genève, ou avoir pris celle de n'y aller plus. J'ai si peu pris cette dernière, que si je savois y pouvoir être de la moindre utilité à quelqu'un, ou seulement y être vu avec plaisir de tout le monde, je partirois dès demain;

mais, mon bon ami, ne vous y trompez pas, tous les Genevois n'ont pas pour moi le cœur de mon ami V....s : tout ami de la vérité trouvera des ennemis par-tout, & il m'est moins dur d'en trouver par-tout ailleurs que dans ma patrie. D'ailleurs, mes chers Genevois, on travaille à vous mettre tous sur un si bon ton, & l'on y réussit si bien, que je vous trouve trop avancés pour moi. Vous voilà tous si élégans, si brillans, si agréables, que feriez-vous de ma bizarre figure & de mes maximes gothiques? Que deviendrois-je au milieu de vous, à présent que vous avez un maître en plaisanteries qui vous instruit si bien? Vous me trouveriez fort ridicule, & moi je vous trouverois fort jolis; nous aurions grand-peine à nous accorder ensemble. Je ne veux point vous répéter mes vieilles rabacheries, ni aller chercher de l'humeur parmi vous. Il vaut mieux rester en des lieux, où, si je vois des choses qui me déplaisent, l'intérêt que j'y prends, n'est pas assez grand pour me tourmenter. Voilà, quant à présent, la disposition où je me trouve, & mes raisons pour n'en pas

changer, tant que, ne convenant pas au pays où vous êtes, je ne ferai pas dans ce pays-ci, un hôte trop insupportable, & jusqu'ici je n'y suis pas traité comme tel. Que s'il m'arrivoit jamais d'être obligé d'en sortir, j'espère que je ne rendrois pas si peu d'honneur à ma patrie, que de la prendre pour un pis-aller.

Adieu, cher V....s, je n'ai pas oublié le temps où vous m'offrîtes de me venir voir, & où, quand je vous eus pris au mot, vous ne m'en parlâtes plus. Je n'ai rien dit, quand vous êtes resté garçon; & si, maintenant que vous voilà marié, & que la chose est impossible, je vous en parle, c'est pour vous dire que je ne désespère point d'avoir le plaisir de vous embrasser, non pas à Montmorenci, mais à Genève. Adieu, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. Cartier.

A Montmorenci, le 10 Juillet 1759.

Je te remercie de tout mon cœur, mon bon patriote, & de l'intérêt que tu veux bien prendre à ma santé, & des offres humaines & généreuses que cet intérêt t'engage à me faire pour la rétablir. Crois que si la chose étoit faisable, j'accepterois tes offres avec autant & plus de plaisir de toi que de personne au monde; mais, mon cher, on t'a mal exposé l'état de la maladie; le mal est plus grave & moins mérité, & un vice de conformation, apporté dès ma naissance, achève de le rendre absolument incurable. Tout ce qu'il y aura donc de réel dans l'effet de tes offres, c'est la reconnoissance qu'elles m'inspirent, & le plaisir de connoître & d'estimer un de mes concitoyens de plus.

Quant à ton style, il est bon & honorable : pourquoi veux-tu t'excuser, puisqu'il est celui de l'amitié ? Je ne peux

mieux te montrer que je l'approuve qu'en m'efforçant de l'imiter, & il ne tient qu'à toi de voir que c'est de bon cœur. Ne serois-tu point par hazard un de nos frères les Quaker? Si cela est, je m'en réjouis, car je les aime beaucoup, & à cela près que je ne tutoye pas tout le monde, je me crois plus Quaker que toi. Cependant, peut-être n'est-ce pas là ce que nous faisons de mieux l'un & l'autre; car c'est encore une autre folie que d'être sage parmi les foux. Quoi qu'il en soit, je suis très-content de toi & de ta lettre, excepté la fin où tu te dis encore plus à moi qu'à toi; car tu mens, & ce n'est pas la peine de se mettre à tutoyer les gens pour leur dire aussi des mensonges. Adieu, cher patriote, je te salue & t'embrasse de tout mon cœur. Tu peux compter que je ne mens pas en cela.



LETTRE

A M. M.....u.

A Montmorenci le 29 Janvier 1780.

Si j'ai des torts avec vous, Monſieur, je n'ai pas celui de ne les pas ſentir & de ne me les pas reprocher. Mon ſilence eſt bien plus contre moi que contre vous; car comment répondre à une lettre qui m'honore ſi fort & où je me reconnois ſi peu? Je laiſſerai de votre lettre ce qui ne me convient pas; je ne vous rendrai point les éloges que vous me donnez; je ſuppoſe que vous n'aimeriez pas les entendre, & je tâcherai de mériter dans la ſuite que vous en penſiez autant de moi.

M. Favre avoit un extrait de votre ſermon ſur le luxe; il me l'a lu & je l'ai prié de me le prêter pour le copier. M'entendez-vous, Monſieur?

Au reſte vous êtes le premier, que je ſache, qui ait montré que la feinte charité du riche n'eſt en lui qu'un luxe de plus; il nourrit les pauvres comme des

chiens & des chevaux. Le mal est que les chiens & les chevaux servent à ses plaisirs, & qu'à la fin les pauvres l'ennuient; à la fin c'est un air de les laisser périr comme c'en fut d'abord un de les assister.

J'ai peur qu'en montrant l'incompatibilité du luxe & de l'égalité, vous n'ayez fait le contraire de ce que vous vouliez : vous ne pouvez ignorer que les partisans du luxe, sont tous ennemis de l'égalité. En leur montrant comment il la détruit, vous ne ferez que le leur faire aimer davantage; il falloit faire voir, au contraire, que l'opinion tournée en faveur de la richesse & du luxe, anéantit l'égalité des rangs; & que tout crédit gagné par les riches, est perdu pour les magistrats. Il me semble qu'il y auroit là-dessus un autres sermon bien plus utile à faire, plus profond, plus politique encore, & dans lequel, en faisant votre cour, vous diriez des vérités très-importantes, & dont tout le monde seroit frappé.

Ne nous faisons plus illusion, Monsieur; je me suis trompé dans ma lettre à M. d'Alembert. Je ne croyois pas nos

progrès si grands, ni nos mœurs si avancées. Nos maux sont désormais sans remède; il ne vous faut plus que des palliatifs, & la comédie en est un. Homme de bien, ne perdez pas votre ardente éloquence à nous prêcher l'égalité; vous ne seriez plus entendu. Nous ne sommes encore que des esclaves, apprenez-nous, s'il se peut, à n'être pas des méchans. *Non ad vetera instituta, quæ jam pridem, corruptis moribus, ludibrio sunt, revocans;* mais en retardant le progrès du mal par des raisons d'intérêt, qui seules peuvent toucher des hommes corrompus. Adieu, Monsieur, je vous embrasse.

LETTRE

A M. . . . . . .

Montmorenci . . . . . 1760.

Le mot propre me vient rarement, & je ne le regrette guères en écrivant à des lecteurs aussi clairvoyans que vous. La préface (1) est imprimée; ainsi je n'y puis

(1) Celle de la nouvelle Héloïse.

plus rien changer. Je l'ai déjà cousue à la première partie; je l'en détacherai pour vous l'envoyer, si vous voulez; mais elle ne contient rien dont je ne vous aie déja dit ou écrit la substance, & j'espère que vous ne tarderez pas à l'avoir avec le livre même, car il est en route; malheureusement mes exemplaires ne viennent qu'avec ceux du libraire. J'espère pourtant faire ensorte que vous ayez le vôtre avant que le livre soit public. Comme cette préface n'est que l'abrégé *de celle* dont je vous ai parlé, je persiste dans la pensée de donner celle-ci à part; mais j'y dis trop de bien & trop de mal du livre pour la donner d'avance, il faut lui laisser faire son effet bon ou mauvais de lui-même, & puis la donner après.

Quant aux aventures d'Edouard, il seroit trop tard, puisque le livre est imprimé; d'ailleurs, craignant de succomber à la tentation, j'en ai jeté les cahiers au feu, & il n'en reste qu'un court extrait que j'en ai fait pour Madame la Maréchale de Luxembourg, & qui est entre ses mains.

A l'égard de ce que vous me dites de Wolmar & du danger qu'il peut faire courir à l'éditeur, cela ne m'effraie point, je suis sûr qu'on ne m'inquiétera jamais justement, & c'est une folie de vouloir se précautionner contre l'injustice. Il reste là-dessus d'importantes vérités à dire, & qui doivent être dites par un croyant. Je serai ce croyant-là, & si je n'ai pas le talent nécessaire, j'aurai du moins l'intrépidité. A Dieu ne plaise que je veuille ébranler cet arbre sacré que je respecte, & que je voudrois cimenter de mon sang. Mais j'en voudrois bien ôter les branches qu'on y a greffées, & qui portent de si mauvais fruits.

Quoique je n'aie plus reçu de nouvelles de mon libraire depuis la dernière feuille, je crois son envoi en route, & j'estime qu'il arrivera à Paris vers Noël. Au reste, si vous n'êtes pas honteux d'aimer cet ouvrage, je ne vois pas pourquoi vous vous abstiendriez de dire que vous l'avez lu, puisque cela ne peut que favoriser le débit. Pour moi, j'ai gardé le secret que nous nous sommes promis mutuellement; mais si vous me permet-

tez de le rompre, j'aurai grand ſoin de me vanter de votre approbation.

Un jeune Genevois qui a du goût pour les beaux arts a entrepris de faire graver pour ce livre un recueil d'eſtampes dont je lui ai donné les ſujets : comme elles ne peuvent être prêtes à temps pour paroître avec le livre, elles ſe débiteront à part.

LETTRE

A M. M.....U

A Montmorenci le 29 Mai 1761.

VOUS pardonneriez aiſément mon ſilence, cher M.....u, ſi vous connoiſſiez mon état ; mais ſans vous écrire, je ne laiſſe pas de penſer à vous, & j'ai une propoſition à vous faire. Ayant quitté la plume & ce tumultueux métier d'auteur pour lequel je n'étois point né, je m'étois propoſé, après la publication de mes rêveries ſur l'éducation, de finir par une édition générale de mes écrits, dans laquelle il en ſeroit entré quelques-uns

qui sont encore en manuscrit. Si peut-être le mal qui me consume ne me laissoit pas le temps de faire cette édition moi-même, seriez-vous homme à faire le voyage de Paris, à venir examiner mes papiers dans les mains où ils seront laissés, & à mettre en état de paroître ceux que vous jugerez bons à cela ? Il faut vous prévenir que vous trouverez des sentimens sur la religion, qui ne sont pas les vôtres, & que peut-être vous n'approuverez pas, quoique les dogmes essentiels à l'ordre moral s'y trouvent tous. Or, je ne veux pas qu'il soit touché à cet article ; il s'agit donc de savoir s'il vous convient de vous prêter à cette édition avec cette réserve, qui, ce me semble, ne peut vous compromettre en rien, quand on saura qu'elle vous est formellement imposée, sauf à vous de réfuter en votre nom, & dans l'ouvrage même, si vous le jugez à propos, ce qui vous paroîtra mériter réfutation, pourvu que vous ne changiez ni supprimiez rien sur ce point ; sur tout autre vous serez le maître. . . . . . .

J'ai besoin, Monsieur, d'une réponse

sur cette proposition avant de prendre les derniers arrangemens que mon état rend nécessaires. Si votre situation, vos affaires ou d'autres raisons vous empêchent d'acquiescer, je ne vois que M. Roustan, qui m'appelle son maître, lui qui pourroit être le mien, auquel je puisse donner la même confiance, & qui, je crois, rendroit volontiers cet honneur à ma mémoire. En pareil cas, comme sa situation est moins aisée que la vôtre, on prendroit des mesures pour que ces soins ne lui fussent pas onéreux. Si cela ne vous convient ni à l'un ni à l'autre, tout restera comme il est; car je suis bien déterminé à ne confier les mêmes soins à nul homme de lettres de ce pays. Réponse précise & directe, je vous supplie, le plutôt qu'il se pourra, sans vous servir de la voie de M. O....r. Sur pareille matière le secret convient, & je vous le demande. Adieu, vertueux M....u, je ne vous fais pas des complimens, mais il ne tient qu'à vous de voir si je vous estime.

Vous comprenez bien que la nouvelle Héloïse ne doit pas entrer dans le recueil de mes écrits.

LETTRE

A M. M....v.

A Montmorenci le 24 Juillet 1761.

Je ne doutois pas, Monsieur, que vous n'acceptassiez avec plaisir les soins que je prenois la liberté de confier à votre amitié, & votre consentement m'a plus touché que surpris. Je puis donc, en quelque temps que je cesse de souffrir, compter que si mon recueil n'est pas encore en état de voir le jour, vous ne dédaignerez pas de l'y mettre, & cette confiance m'ôte absolument l'inquiétude qu'il est difficile de n'avoir pas en pareil cas pour le sort de ses ouvrages. Quant aux soins qui regardent l'impression, comme il ne faut que de l'amitié pour les prendre, ils seront remplis en ce pays-ci par les amis auxquels je suis attaché, & que je laisserai dépositaires de mes papiers pour en disposer selon leur prudence & vos conseils. S'il s'y trouve, en manuscrit, quelque chose qui mérite d'entrer dans votre cabinet, de quoi je doute, je m'estimerai plus honoré

qu'il ſoit dans vos mains que dans celles du public, & mes amis penſeront comme moi. Vous voyez qu'en pareil cas un voyage à Paris ſeroit indiſpenſable; mais vous ſeriez toujours le maître de choiſir le temps de votre commodité; & dans votre façon de penſer, vous ne tiendriez pas ce voyage pour perdu, non-ſeulement par le ſervice que vous rendriez à ma mémoire, mais encore par le plaiſir de connoître des perſonnes eſtimables & reſpectables, *les ſeuls vrais amis que j'ai jamais eus*, & qui ſûrement deviendroient auſſi les vôtres. En attendant, je n'épargne rien pour vous abréger du travail. Le peu de momens où mon état me permet de m'occuper ſont uniquement employés à mettre au net mes chiffons; & depuis ma lettre, je n'ai pas laiſſé d'avancer aſſez la beſogne pour eſpérer de l'achever, à moins de nouveaux accidens.

Connoiſſez-vous un M. Mollet, dont je n'ai jamais entendu parler? Il m'écrivit il y a quelque temps une eſpece de relation d'une fête militaire, laquelle me fit grand plaiſir, & je l'en remerciai. Il eſt parti de là pour faire imprimer, ſans m'en par-

ler, non-seulement sa lettre, mais ma réponse, qui n'étoit sûrement pas faite pour paroître en public. J'ai quelquefois essuyé de pareilles malhonnêtetés; mais ce qui me fâche, est que celle-ci vienne de Genève. Cela m'apprendra une fois pour toutes à ne plus écrire à gens que je ne connois point.

Voici, Monsieur, deux lettres dont je grossis à reg... celle-ci; l'une est pour M. Roustan, dont vous avez bien voulu m'en faire parvenir une, & l'autre pour une bonne femme qui m'a élevé, & pour laquelle je crois que vous ne regretterez pas l'augmentation d'un port de lettre, que je ne veux pas lui faire coûter, & que je ne puis affranchir avec sûreté à Montmorenci. Lisez dans mon cœur, cher M.....u, le principe de la familiarité dont j'use avec vous, & qui seroit indiscrétion pour un autre; le vôtre ne lui donnera pas ce nom là. Mille choses pour moi à l'ami Vernes. Adieu, je vous embrasse tendrement.

LETTRE
À Mr. R. . . . .

Montmorenci, le 24 Octobre 1761.

VOTRE lettre, Monsieur, du 30 Septembre, ayant passé par Genève, c'est-à-dire, ayant traversé deux fois la France, ne m'est parvenue qu'avant hier. J'y ai vu avec une douleur mêlée d'indignation, les traitemens affreux que souffrent nos malheureux frères dans le pays où vous êtes, & qui m'étonnent d'autant plus, que l'intérêt du gouvernement seroit, ce me semble, de les laisser en repos, du moins quant-à-présent. Je comprends bien que les furieux qui les oppriment, consultent bien plus leur humeur sanguinaire que l'intérêt du gouvernement; mais j'ai pourtant quelque peine à croire qu'ils se portassent à ce point de cruauté, si la conduite de nos frères n'y donnoit pas quelque prétexte. Je sens combien il est dur de se voir sans cesse à la merci d'un peuple cruel, sans appui, sans ressource, & sans avoir même

la consolation d'entendre en paix la parole de Dieu. Mais cependant, Monsieur, cette même parole de Dieu est formelle sur le devoir d'obéir aux loix des Princes. La défense de s'assembler est incontestablement dans leurs droits; & après tout, ces assemblées n'étant pas de l'essence du christianisme, on peut s'en abstenir sans renoncer à sa foi. L'entreprise d'enlever un homme des mains de la justice ou de ses ministres, fût-il même injustement détenu, est encore une rebellion qu'on ne peut justifier, & que les puissances sont toujours en droit de punir. Je comprends qu'il y a des vexations si dures, qu'elles lassent même la patience des justes. Cependant qui veut être chrétien, doit apprendre à souffrir; & tout homme doit avoir une conduite conséquente à sa doctrine. Ces objections peuvent être mauvaises; mais toutefois, si on me les faisoit, je ne vois pas trop ce que j'aurois à répliquer.

Malheureusement je ne suis pas dans le cas d'en courir le risque. Je suis très peu connu de M...., & je ne le suis même que par quelque tort qu'il a eu jadis avec

moi, ce qui ne le difpoferoit pas favorablement pour ce que j'aurois à lui dire; car, comme vous devez favoir, quelquefois l'offenfé pardonne; mais l'offenfeur ne pardonne jamais. Je ne fuis pas en meilleur prédicament auprès des Miniftres; & quand j'ai eu à demander à quelqu'un d'eux, non des graces, je n'en demande point, mais la juftice la plus claire & la plus due, je n'ai pas même obtenu de réponfe. Je ne ferois, par un zèle indifcret, que gâter la caufe pour laquelle je voudrois m'intéreffer. Les amis de la vérité ne font pas bien venus dans les Cours, & ne doivent pas s'attendre à l'être. Chacun a fa vocation fur la terre: la mienne eft de dire au public des vérités dures, mais utiles; je tâche de la remplir, fans m'embarraffer du mal que m'en veulent les méchans, & qu'ils me font quand ils peuvent. J'ai prêché l'humanité, la douceur, la tolérance autant qu'il a dépendu de moi; ce n'eft pas ma faute, fi l'on ne m'a pas écouté: du refte, je me fuis fait une loi de m'en tenir toujours aux vérités générales. Je ne fais ni libelles ni fatyres; je n'attaque point un homme,

mais les hommes; ni une action, mais un vice. Je ne ſaurois, Monſieur, aller au-delà.

Vous avez pris un meilleur expédient, en écrivant à M..... Il eſt fort ami de....., & ſe feroit certainement écouter, s'il lui parloit pour nos frères; mais je doute qu'il mette un grand zèle à ſa recommandation. Mon cher Monſieur, la volonté lui manque, à moi le pouvoir; & cependant le juſte pâtit. Je vois, par votre lettre, que vous avez, ainſi que moi, appris à ſouffrir à l'école de la pauvreté. Hélas! elle nous fait compâtir aux malheurs des autres; mais elle nous met hors d'état de les ſoulager. Bon jour, Monſieur, je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. M. . . . . u.

A Montmorenci, le 16 Février 1764.

PLUS de Monsieur, cher M.....u, je vous en supplie : je ne puis souffrir ce mot-là entre gens qui s'estiment & qui s'aiment ; je tâcherai de mériter que vous ne vous en serviez plus avec moi.

Je suis touché de vos inquiétudes sur ma sûreté ; mais vous devez comprendre que, dans l'état où je suis, il y a plus de franchise que de courage à dire des vérités utiles ; & je puis désormais mettre les hommes au pis, sans avoir grand-chose à perdre. D'ailleurs, en tout pays, je respecte la police & les loix ; & si je parois ici les éluder, ce n'est qu'une apparence qui n'est point fondée. On ne peut être plus en règle que je le suis : il est vrai que si l'on m'attaquoit, je ne pourrois sans bassesse employer tous mes avantages pour me défendre ; mais il n'en est pas moins vrai qu'on ne pourroit m'attaquer justement, & cela suffit pour ma

tranquillité. Toute ma prudence dans ma conduite, est qu'on ne puisse jamais me faire mal sans me faire tort; mais aussi je ne me départs jamais de là. Vouloir se mettre à l'abri de l'injustice, c'est tenter l'impossible, & prendre des précautions qui n'ont point de fin. J'ajouterai qu'honoré dans ce pays de l'estime publique, j'ai une grande défense dans la droiture de mes intentions, qui se fait sentir dans mes écrits. Le François est naturellement humain & hospitalier : que gagneroit-on de persécuter un pauvre malade qui n'est sur le chemin de personne, & ne prêche que la paix & la vertu ? Tandis que l'auteur du livre de l'Esprit vit en paix dans sa patrie, J J. Rousseau peut espérer de n'y être pas tourmenté.

Tranquillisez-vous donc sur mon compte, & soyez persuadé que je ne risque rien. Mais pour mon livre, je vous avoue qu'il est maintenant dans un état de crise qui me fait craindre pour son sort. Il faudra peut-être n'en laisser paroître qu'une partie, ou le mutiler misérablement; & là dessus, je vous dirai que mon parti est pris. Je laisserai ôter ce

qu'on voudra des deux premiers volumes, mais je ne souffrirai pas qu'on touche à la profession de foi. Il faut qu'elle reste telle qu'elle est, ou qu'elle soit supprimée ; la copie qui est entre vos mains me donne le courage de prendre ma résolution là-dessus. Nous en reparlerons quand j'aurai quelque chose de plus à vous dire ; quant à présent, tout est suspendu. Le grand éloignement de Paris & d'Amsterdam fait que toute cette affaire se traite fort lentement, & tire extrêmement en longueur.

L'objection que vous me faites sur l'état de la religion en Suisse & à Genève, & sur le tort qu'y peut faire l'écrit en question, seroit plus grave si elle étoit fondée ; mais je suis bien éloigné de penser comme vous sur ce point. Vous dites que vous avez lu vingt fois cet écrit ; hé bien, cher M.... u., lisez-le encore une vingt-unième ; & si vous persistez alors dans votre opinion, nous la discuterons.

J'ai du chagrin de l'inquiétude de M. votre père, & sur-tout par l'influence qu'elle peut avoir sur votre voyage ; car, d'ailleurs, je pense trop bien de vous pour croire

que, quand votre fortune feroit moindre, vous en fussiez plus malheureux. Quand votre résolution sera tout-à-fait prise là-dessus, marquez-le moi, afin que je vous garde, ou vous envoie le misérable chiffon auquel votre amitié veut bien mettre un prix. J'aurois d'autant plus de plaisir à vous voir, que je me sens un peu soulagé, & plus en état de profiter de votre commerce; j'ai quelques instans de relâche que je n'avois pas auparavant, & ces instans me seroient plus chers, si je vous avois ici. Toutefois vous ne me devez rien, & vous devez tout à votre père, à votre famille, à votre état; & l'amitié qui se cultive aux dépens du devoir n'a plus de charmes. Adieu, cher M.....u, je vous embrasse de tout mon cœur. J'ai brûlé votre précédente lettre : mais pourquoi signer ? avez-vous peur que je ne vous reconnoisse pas?



LETTRE

A Mr. M.......v.

Montmorenci, 25 Avril 1762.

JE voulois, mon cher concitoyen, attendre pour vous écrire, & pour vous envoyer le chiffon ci-joint, puiſque vous le déſirez, de pouvoir vous annoncer définitivement le ſort de mon livre ; mais cette affaire ſe prolonge trop pour m'en laiſſer attendre la fin. Je crois que le libraire a pris le parti de revenir au premier arrangement, & de faire imprimer en Hollande, comme il s'y étoit d'abord engagé. J'en ſuis charmé, car c'étoit toujours malgré moi que, pour augmenter ſon gain, il prenoit le parti de faire imprimer en France, quoique de ma part je fuſſe autant en règle qu'il me convient, & que je n'euſſe rien fait ſans l'aveu du magiſtrat. Mais maintenant que le libraire a reçu & payé le manuſcrit, il en eſt le maître. Il ne me le rendroit pas quand je lui rendrois ſon argent, ce que j'ai voulu

faire inutilement plusieurs fois ; & ce que je ne suis plus en état de faire. Ainsi, j'ai résolu de ne plus m'inquiéter de cette affaire, & de laisser courir sa fortune au livre, puisqu'il est trop tard pour l'empêcher.

Quoique par-là toute discussion sur le danger de la profession de foi devienne inutile, puisqu'assurément, quand je la voudrois retirer, le libraire ne me la rendroit pas, j'espère pourtant que vous avez mis ses effets au pis, en supposant qu'elle jetteroit le peuple parmi nous dans une incrédulité absolue ; car premièrement, je n'ôte pas à pure perte, & même je n'ôte rien, & j'établis plus que je ne détruis. D'ailleurs, le peuple aura toujours une religion positive, fondée sur l'autorité des hommes, & il est impossible que sur mon ouvrage, le peuple de Genève en préfère une autre à celle qu'il a. Quant aux miracles, ils ne sont pas tellement liés à cette autorité qu'on ne puisse les en détacher à certain point, & cette séparation est très-importante à faire, afin qu'un peuple religieux ne soit pas à la discrétion des fourbes & des novateurs ; car, quand vous ne tenez

le peuple que par les miracles, vous ne tenez rien. Ou je me trompe fort, ou ceux sur qui mon livre feroit quelque impression parmi le peuple, en feroient beaucoup plus gens de bien, & n'en feroient guères moins Chrétiens, ou plutôt ils le feroient plus essentiellement. Je suis donc persuadé que le seul mauvais effet que pourra faire mon livre parmi les nôtres, sera contre moi; & même je ne doute point que les plus incrédules ne soufflent encore plus le feu que les dévots: mais cette considération ne m'a jamais retenu de faire ce que j'ai cru bon & utile. Il y a long-temps que j'ai mis les hommes au pis, & puis je vois tres-bien que cela ne fera que démasquer des haines qui couvent; autant vaut les mettre à leur aise. Pouvez-vous croire que je ne m'apperçoive pas que ma réputation blesse les yeux de mes concitoyens, & que si Jean-Jaques n'étoit pas de Genève, Voltaire y eût été moins fêté? Il n'y a pas une ville de l'Europe dont il ne me vienne des visites à Montmorenci, mais on n'y apperçoit jamais la trace d'un Genevois, & quand il y en est venu quelqu'un, ce n'a jamais été que

des disciples de Voltaire qui ne sont venus que comme espions. Voilà, très-cher concitoyen, la véritable raison qui m'empêchera de jamais me retirer à Genève; un seul haineux empoisonneroit tout le plaisir d'y trouver quelques amis. J'aime trop ma patrie pour supporter de m'y voir haï. Il vaut mieux vivre & mourir en exil. Dites-moi donc ce que je risque? Les bons sont à l'épreuve, & les autres me haïssent déjà. Ils prendront ce prétexte pour se montrer, & je saurai du moins à qui j'ai affaire. Du reste, nous n'en serons pas sitôt à la peine. Je vois moins clair que jamais dans le sort de mon livre, c'est un abîme de mystère où je ne saurois pénétrer. Cependant il est payé, du moins en partie, & il me semble que dans les actions des hommes, il faut toujours en dernier ressort remonter à la loi de l'intérêt. Attendons.

Le Contrat Social est imprimé, & vous en recevrez, par l'envoi de Rey, douze exemplaires, francs de port, comme j'espère; sinon vous aurez la bonté de m'envoyer la note de vos déboursés. Voici la distribution que je vous prie de vouloir bien faire des onze qui vous resteront, le vôtre prélevé.

I à la Bibliothèque, &c.

A propos de la bibliothèque, ne sachant point le nom des Messieurs qui en sont chargés à présent, & par conséquent ne pouvant leur écrire, je vous prie de vouloir bien leur dire de ma part, que je suis chargé par M. le Maréchal de Luxembourg d'un présent pour la bibliothèque. C'est un exemplaire de la magnifique édition des Fables de La Fontaine, avec des figures d'Oudry en 4 volumes in-folio. Ce beau livre est actuellement entre mes mains, & ces Messieurs le feront prendre quand il leur plaira. S'ils jugent à propos d'en écrire une lettre de remercîment à M. le Maréchal, je crois qu'ils feroient une chose convenable. Adieu, cher concitoyen, ma feuille est finie & je ne sais finir avec vous que comme cela. Je vous embrasse.

P. S. Vous verrez que cette lettre est écrite à deux reprises, parce que je me suis fait une blessure à la main droite, qui m'a long-temps empêché de tenir la plume. C'est avec regret que je vous fais coûter un si gros port, mais vous l'avez voulu.

LETTRE

A Mr. DE***.

Montmorenci, le 7 Mai 1762.

C'EST à moi, Monſieur, de vous remercier de ne pas dédaigner de ſi foibles hommages, que je voudrois bien rendre plus dignes de vous être offerts. Je crois, à propos de ce dernier écrit, devoir vous informer d'une action du ſieur Rey, laquelle a peu d'exemples chez les libraires, & ne ſauroit manquer de lui valoir quelque partie des bontés dont vous m'honorez. C'eſt, Monſieur, qu'en reconnoiſſance des profits qu'il prétend avoir faits ſur mes ouvrages, il vient de paſſer en faveur de ma gouvernante l'acte d'une penſion viagère de trois cents livres, & cela de ſon propre mouvement, & de la manière du monde la plus obligeante. Je vous avoue qu'il s'eſt attaché pour le reſte de ma vie, un ami par ce procédé, & j'en ſuis d'autant plus touché, que ma plus grande peine, dans l'état où je ſuis, étoit l'in-

certitude de celui où je laisserois cette pauvre fille après dix-sept ans de services, de soins & d'attachement. Je sais que le sieur Rey n'a pas une bonne réputation dans ce pays-ci, & j'ai eu moi-même plus d'une occasion de m'en plaindre, quoique jamais sur des discussions d'intérêt, ni sur sa fidélité à faire honneur à ses engagemens. Mais il est constant aussi qu'il est généralement estimé en Hollande, & voilà, ce me semble, un fait authentique qui doit effacer *bien* des imputations vagues. En voilà beaucoup, Monsieur, sur une affaire dont j'ai le cœur plein, mais le vôtre est fait pour sentir & pardonner ces choses-là.



LETTRE

A Mr. M.....u.

Montmorenci, 30 *Mai* 1762.

L'ETAT critique où étoient vos enfans, quand vous m'avez écrit, me fait sentir pour vous la sollicitude & les alarmes paternelles. Tirez-moi d'inquiétude aussitôt que vous le pourrez : car, cher M.....u, je vous aime tendrement.

Je suis très-sensible au témoignage d'estime que je reçois de la part de M. de Reventlouv, dans la lettre dont vous m'avez envoyé l'extrait; mais outre que je n'ai jamais aimé la poésie française, & que n'ayant fait de vers depuis très-long-temps, j'ai absolument oublié cette petite mécanique; je vous dirai de plus, que je doute qu'une pareille entreprise eût aucun succès, & quant à moi du moins, je ne sais mettre en chanson rien de ce qu'il faut dire aux princes; ainsi je ne puis me charger du soin dont veut bien m'honorer M. de Reventlouv. Cependant, pour lui prouver que ce refus

ne vient point de mauvaise volonté, je ne refuserai point d'écrire un mémoire pour l'instruction du jeune prince, si M. de Reventlouv veut m'en prier. Quant à la récompense, je sais d'où la tirer, sans qu'il s'en donne le soin. Aussi bien, quelque médiocre que puisse être mon travail en lui-même, si je faisois tant que d'y mettre un prix, il seroit tel que ni M. de Reventlouv ni le roi de Dannemarck ne pourroient le payer.

Enfin, mon livre paroît depuis quelques jours, & il est parfaitement prouvé par l'événement que j'ai payé les soins officieux d'un honnête homme des soupçons les plus odieux. Je ne me consolerai jamais d'une ingratitude aussi noire, & je porte au fond de mon cœur le poids d'un remord qui ne me quittera plus.

Je cherche quelque occasion de vous envoyer des exemplaires, &, si je ne puis faire mieux, du moins le vôtre avant tout. Il y a une édition de Lyon qui m'est très-suspecte, puisqu'il ne m'a pas été possible d'en voir les feuilles; d'ailleurs, le libraire........ qui l'a

faite s'est signalé dans cette affaire par tant de manœuvres artificieuses, nuisibles à Néaulme & à Duchesne, que la justice, aussi bien que l'honneur de l'auteur, demandent que cette édition soit décriée autant qu'elle mérite de l'être. J'ai grand-peur que ce ne soit la seule qui sera connue où vous êtes, & que Genève n'en soit infecté. Quand vous aurez votre exemplaire, vous serez en état de faire la comparaison, & d'en dire votre avis.

Vous avez bien prévu que je serois embarrassé du transport des Fables de La Fontaine. Moi, que le moindre tracas effarouche, & qui laisse dépérir mes propres livres dans les transports, faute d'en pouvoir prendre le moindre soin, jugez du souci où me met la crainte que celui-là ne soit pas assez bien emballé pour ne pas souffrir en route; & la difficulté de le faire entrer à Paris, sans qu'il aille traînant des mois entiers à la chambre syndicale. Je vous jure que j'aurois mieux aimé en procurer dix autres à la bibliothèque que de faire faire une lieue à celui-là. C'est une leçon pour une autre fois.

Vous qui dites que je suis si bien voulu dans Genève, répondez au fait que je vais vous exposer. Il n'y a pas une ville dans l'Europe dont les libraires ne recherchent mes écrits avec le plus grand empressement. Genève est la seule où Rey n'a pu négocier des exemplaires du Contrat Social. Pas un seul libraire n'a voulu s'en charger. Il est vrai que l'entrée de ce livre vient d'être défendue en France, mais c'est précisément pour cela qu'il devroit être bien reçu dans Genève; car, même j'y préfere hautement l'aristocratie à tout autre gouvernement. Répondez. Adieu, cher M......u. Des nouvelles de vos enfans.

LETTRE

A Mr. M........v.

6 Juillet 1762.

Je vois bien, cher concitoyen, que tant que je serai malheureux, vous ne pourrez vous taire, & cela vraisemblablement m'assure vos soins & votre correspon-

dance pour le reste de mes jours. Plaise à Dieu que toute votre conduite dans cette affaire, ne vous fasse pas autant de tort qu'elle vous fera d'honneur! Il ne falloit pas moins avec votre estime, que celle de quelques vrais pères de la patrie, pour tempérer le sentiment de ma misère, dans un concours de calamités que je n'ai jamais dû prévoir: la noble fermeté de M. Jalabert ne me surprend point. J'ose croire que son sentiment étoit le plus honorable au Conseil, ainsi que le plus équitable: & pour cela même je lui suis encore plus obligé du courage avec lequel il l'a soutenu. C'est bien des philosophes qui lui ressemblent qu'on peut dire, que s'ils gouvernoient les états, les peuples seroient heureux.

Je suis aussi fâché que touché de la démarche des citoyens dont vous me parlez. Ils ont cru dans cette affaire, avoir leurs propres droits à défendre, sans voir qu'ils me faisoient beaucoup de mal. Toutefois si cette démarche s'est faite avec la décence & le respect convenables, je la trouve plus nuisible que répréhensible. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que je ne

l'ai ni ſue ni approuvée, non plus que la requête de ma famille, quoiqu'à dire le vrai, le refus qu'elle a produit ſoit ſurprenant, & peut être inoui.

Plus je pèſe toutes les conſidérations, plus je me confirme dans la réſolution de garder le plus parfait ſilence. Car enfin que pourrois-je dire ſans renouveller le crime de Cam? Je me tairai, cher M...u, mais mon livre parlera pour moi; chacun y doit voir avec évidence que l'on m'a jugé ſans m'avoir lu.

Non-ſeulement j'attendrai le mois de Septembre avant d'aller à Genève, mais je ne trouve pas même ce voyage fort néceſſaire depuis que le Conſeil lui-même déſavoue le décret, & je ne ſuis guère en état d'aller faire pareille corvée. Il faut être fou, dans ma ſituation, pour courir à de nouveaux déſagrémens, quand le devoir ne l'exige pas. J'aimerai toujours ma patrie, mais je n'en peux plus revoir le ſéjour avec plaiſir.

On a écrit ici à M. le Baillif que le ſénat de Berne, prévenu par le réquiſitoire imprimé dans la gazette, doit dans peu m'envoyer un ordre de ſortir des

terres de la république. J'ai peine à croire qu'une pareille délibération soit mise à exécution dans un si sage Conseil. Sitôt que je saurai mon sort, j'aurai soin de vous en instruire : jusques-là gardez-moi le secret sur ce point.

Ce réquisitoire ou plutôt ce libelle me poursuit d'état en état, pour me faire interdire par-tout le feu & l'eau. On vient encore de l'imprimer dans le Mercure de Neuchâtel. Est-il possible qu'il ne se trouve pas dans tout le public un seul ami de la justice & de la vérité, qui daigne prendre la plume, & montrer les calomnies de ce sot libelle, lesquelles ne pourroient que par leur bêtise, sauver l'auteur du châtiment qu'il recevroit d'un tribunal équitable, quand il ne seroit qu'un particulier ? Que doit-ce être d'un homme qui ose employer le sacré caractère de la magistrature à faire le métier qu'il devroit punir ? Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE.

Septembre 1762.

SIRE,

J'AI dit beaucoup de mal de vous ; j'en dirai peut-être encore : cependant, chaſſé de France, de Genève, du canton de Berne, je viens chercher un aſyle dans vos états. Ma faute eſt peut-être de n'avoir pas commencé par-là ; cet éloge eſt de ceux dont vous êtes digne. Sire, je n'ai mérité de vous aucune grâce, & je n'en demande pas : mais j'ai cru devoir déclarer à votre Majeſté, que j'étois en ſon pouvoir ; & que j'y voulois être ; elle peut diſpoſer de moi comme il lui plaira.



LETTRE

AU MÊME.

Octobre 1762.

SIRE,

VOUS êtes mon protecteur & mon bienfaiteur, & je porte un cœur fait pour la reconnoissance : je viens m'acquitter avec vous, si je puis.

Vous voulez me donner du pain ; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque ? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit & me blesse, elle n'a que trop fait son devoir, & le sceptre est abandonné. La carrière est grande pour les rois de votre étoffe, & vous êtes encore loin du terme ; cependant le temps presse, & il ne vous reste pas un moment à perdre pour aller au bout. (*)

(*) Dans le brouillon de cette lettre il y avoit à la place cette phrase : *Sondez bien votre cœur, ô Frédéric ! vous convient-il de mourir sans avoir été le plus grand des hommes ?* & à la fin de la lettre cet autre phrase : *Voilà, Sire, ce que j'avois à vous dire ; il est donné à peu de rois de l'entendre, & il n'est donné à aucun de l'entendre deux fois.*

Puissé-je voir Frédéric le juste & le redouté couvrir ses états d'un peuple nombreux dont il soit le père, & J. J. Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir aux pieds de son trône !

LETTRE

A MILORD MARÉCHAL.

Novembre 1762.

NON, Milord, je ne suis ni en santé ni content, mais quand je reçois de vous quelque marque de bonté & de souvenir, je m'attendris, j'oublie mes peines ; au surplus, j'ai le cœur abattu, & je tire bien moins de courage de ma philosophie que de votre vin d'Espagne.

Madame la comtesse de Boufflers demeure rue Notre-Dame-de-Nazareth, proche le temple ; mais je ne comprends pas comment vous n'avez pas son adresse, puisqu'elle me marque que vous lui avez encore écrit pour l'engager à me faire accepter les offres du roi. De grace, Milord, ne vous servez plus de média-

teur avec moi, & daignez être bien persuadé, je vous supplie, que ce que vous n'obtiendrez pas directement ne sera obtenu par nul autre. Madame de Boufflers semble oublier dans cette occasion le respect qu'on doit aux malheureux. Je lui réponds plus durement que je ne devrois peut-être, & je crains que cette affaire ne me brouille avec elle, si même cela n'est déjà fait.

Je ne sais, Milord, si vous songez encore à notre château en Espagne; mais je sens que cette idée, si elle ne s'exécute pas, fera le malheur de ma vie. Tout me déplaît, tout me gêne, tout m'importune; je n'ai plus de confiance & de liberté qu'avec vous; & séparé par d'insurmontables obstacles du peu d'amis qui me restent, je ne puis vivre en paix que loin de toute autre société. C'est, j'espère, un avantage que j'aurai dans votre terre, n'étant connu là-bas de personne, & ne sachant pas la langue du pays. Mais je crains que le desir d'y venir vous-même n'ait été plutôt une fantaisie qu'un vrai projet. Et je suis mortifié aussi que vous n'ayez aucune réponse de M. Hume.

Quoi qu'il en ſoit, ſi je ne puis vivre avec vous, je veux vivre ſeul. Mais il y a bien loin d'ici en Ecoſſe, & je ſuis bien peu en état d'entreprendre un ſi long trajet. Pour Colombier, il n'y faut pas penſer : j'aimerois autant habiter une ville. C'eſt aſſez d'y faire de temps en temps des voyages, lorſque je ſaurai ne vous pas importuner.

J'attends pourtant avec impatience le retour de la belle ſaiſon pour vous y aller voir, & décider avec vous quel parti je dois prendre, ſi j'ai encore long-temps à traîner mes chagrins & mes maux; car cela commence à devenir long, & n'ayant rien prévu de ce qui m'arrive, j'ai peine à ſavoir comment je dois m'en tirer. J'ai demandé à M. de Malesherbes la copie de quatre lettres que je lui écrivis l'hiver dernier, croyant avoir peu de temps encore à vivre, & n'imaginant pas que j'aurois tant à ſouffrir. Ces lettres contiennent la peinture exacte de mon caractère & la clef de toute ma conduite, autant que j'ai pu lire dans mon propre cœur. L'intérêt que vous daignez prendre à moi me fait croire que vous ne ſerez

pas fâché de les lire, & je les prendrai en allant à Colombier.

On m'écrit de Pétersbourg que l'Impératrice fait propofer à M. d'Alembert d'aller élever fon fils. J'ai répondu là-deffus que M. d'Alembert avoit de la philofophie, du favoir & beaucoup d'efprit, mais que s'il élevoit ce petit garçon, il n'en feroit ni un conquérant ni un fage, qu'il en feroit un arlequin.

Je vous demande pardon, Milord, de mon ton familier, je n'en faurois prendre un autre quand mon cœur s'épanche, & quand un homme a de l'étoffe en lui-même, je ne regarde plus à fes habits. Je n'adopte nulle formule, n'y voyant aucun terme fixe pour s'arrêter, fans être faux. J'en pourrois cependant adopter une auprès de vous, Milord, fans courir ce rifque; ce feroit celle du bon Ibrahim (*)

(*) Ibrahim, efclave Turc de Milord Maréchal, finiffoit les lettres qu'il lui adreffoit par cette formule : *je fuis plus votre ami que jamais, Ibrahim.*

LETTRE

A Mr. M......u.

Ce 13 Novembre 1762.

Vous ne ſaurez jamais ce que votre ſilence m'a fait ſouffrir; mais votre lettre m'a rendu la vie, & l'aſſurance que vous me donnez, me tranquilliſe pour le reſte de mes jours. Ainſi écrivez déſormais à votre aiſe; votre ſilence ne m'alarmera plus. Mais, cher ami, pardonnez les inquiétudes d'un pauvre ſolitaire qui ne ſait rien de ce qui ſe paſſe, dont tant de cruels ſouvenirs affligent l'imagination, qui ne connoît dans la vie d'autre bonheur que l'amitié, & qui n'aima jamais perſonne autant que vous. *Felix ſe neſcit amari*, dit le poëte; mais moi, je dis, *felix neſcit amare*. Des deux côtés, les circonſtances qui ont ſerré notre attachement l'ont mis à l'épreuve, & lui ont donné la ſolidité d'une amitié de vingt ans.

Je ne dirai pas un mot à M. de Montmollin pour la communication de la

lettre dont vous me parlez. Il fera ce qu'il jugera convenable pour son avantage ; pour moi, je ne veux pas faire un pas, ni dire un mot de plus dans toute cette affaire, & je laisserai vos gens se démener comme ils voudront sans m'en mêler, ni répondre à leurs chicanes. Ils prétendent me traiter comme un enfant, à qui l'on commence par donner le fouet, & puis on lui fait demander pardon. Ce n'est pas tout-à-fait mon avis. Ce n'est pas moi qui veux donner des éclaircissemens; c'est le bon-homme De Luc qui veut que j'en donne, & je suis très-fâché de ne pouvoir en cela lui complaire, car il m'a tout-à-fait gagné le cœur ce voyage, & j'ai été bien plus content de lui que je n'espérois. Puisqu'on n'a pas été content de ma lettre, on ne le seroit pas non plus de mes éclaircissemens ; quoi qu'on fasse, je n'en veux pas dire plus qu'il n'y en a, & quand on me presseroit sur le reste, je craindrois que M. de Montmollin ne fût compromis ; ainsi je ne dirai plus rien, c'est un parti pris.

Je trouve, en revenant sur tout ceci, que nous avons donné trop d'importance

à

à cette affaire ; c'est un jeu de sots enfans dont on se fache pour un moment, mais dont on ne fait que rire sitôt qu'on est de sang-froid.

Adieu, cher M. . . . . u.

J'oublois de vous marquer que le roi de Prusse m'a fait faire par milord Maréchal des offres très-obligeantes, & d'une manière dont je suis pénetré.

LETTRE

A. M. M. . . . . U.

25 Novembre 1762.

Je m'étois attendu, cher ami, à ce qui vient de se passer ; ainsi j'en suis peu ému. Peut-être n'a-t-il tenu qu'à moi que cela ne se passât autrement. Mais une maxime, dont je ne me départirai jamais, est de ne faire du mal à personne. Je suis charmé de ne m'en être pas départi en cette occasion ; car je vous avoue que la tentation étoit vive.

Je suis charmé que vous voyiez enfin que je n'en ai déjà que trop fait. Ces

Messieurs les Génevois le prennent en vérité sur un singulier ton. On diroit qu'il faut que j'aille encore demander pardon des affronts qu'on m'a faits. Et puis quelle extravagante inquisition ! L'on n'en feroit pas tant chez les Turcs.

Le bon-homme dispose de moi, comme de ses vieux souliers ; il veut que j'aille courir à Genève dans une saison & dans un état où je ne puis sortir ; je ne dis pas de Motiers, mais de ma chambre. Il n'y a pas de sens à cela. Je souhaite de tout mon cœur de revoir Genève, & je me sens un cœur fait pour oublier leurs outrages. Mais on ne m'y verra surement jamais en homme qui demande grace, ou qui la reçoit.

Je vous ai parlé des offres du roi de Prusse & de ma reconnoissance. Mais voudriez-vous que je les eusse acceptés ? Est-il nécessaire de vous dire ce que j'ai fait ? Ces choses-là devroient se deviner entre nous.

Je dois vous prévenir d'une chose. Vous avez dû voir beaucoup d'inégalité dans mes lettres ; c'est qu'il y en a beaucoup dans mon humeur, & je ne la cache

point à mes amis. Ma conduite ne se règle point sur mon humeur ; elle a une règle plus constante ; à mon âge on ne change plus. Je serai ce que j'ai été. Je ne suis différent qu'en une chose ; c'est que jusqu'ici j'ai eu des amis, mais à présent je sens que j'ai un ami.

Vous apprendrez avec plaisir qu'Emile a le plus grand succès en Angleterre. On en est à la seconde édition angloise. Il n'y a pas d'exemple à Londres d'un succès si rapide pour aucun livre étranger, &, nota, malgré le mal que j'y dis des Anglois.

LETTRE

A M. M. . . . . U.

A Motiers, le 23 Janvier 1763.

COMMENT avez-vous pu imaginer que si j'avois écrit des mémoires de ma vie ; j'aurois choisi M. de Montmollin pour l'en faire dépositaire ? Soyez sûr que la reconnoissance que j'ai pour sa conduite envers moi ne m'aveugle pas à ce point ;

& quand je me choisirai un confesseur, ce ne sera surement pas un homme d'église : car je ne regarde pas mon cher M. . . . . u comme tel. Il est certain que la vie de votre malheureux ami, que je regarde comme finie, est tout ce qui me reste à faire, & que l'histoire d'un homme qui aura le courage de se montrer *intus & in cute* peut être de quelque instruction à ses semblables; car malheureusement n'ayant pas toujours vécu seul, je ne saurois me peindre sans peindre beaucoup d'autres gens; & je n'ai pas le droit d'être aussi sincère pour eux que pour moi, du moins avec le public, & de leur vivant. Il y auroit peut être des arrangemens à prendre pour cela qui demanderoient le concours d'un homme sûr & d'un véritable ami; ce n'est pas d'aujourd'hui que je médite sur cette entreprise, qui n'est pas si légère qu'elle peut vous paroître, & je ne vois qu'un moyen de l'exécuter; duquel je voudrois raisonner avec vous. J'ai une chose à vous proposer. Dites-moi, cher M. . . . u, si je reprenois assez de force pour être sur pied cet été, pourriez-vous vous ménager

deux ou trois mois à me donner pour les passer à-peu-près tête à-tête ? Je ne voudrois pour cela choisir ni Motiers, ni Zuric, ni Genève, mais un lieu auquel je pense, & où les importuns ne viendroient pas nous chercher, du moins de sitôt. Nous y trouverions un hôte & un ami, & même des sociétés très-agréables, quand nous voudrions un peu quitter notre solitude. Pensez à cela, & dites-m'en votre avis. Il ne s'agit pas d'un long voyage. Plus je pense à ce projet, & plus je le trouve charmant. C'est mon dernier château en Espagne, dont l'exécution ne tient qu'à ma santé & à vos affaires. Pensez y, & me répondez. Cher ami, que je vive encore deux mois, & je meurs content.

Vous me proposez d'aller près de Genève, chercher des secours à mes maux ! Et quels secours donc ? Je n'en connois point d'autres quand je souffre, que la patience & la tranquillité. Mes amis mêmes alors me sont insupportables, parce qu'il faut que je me gêne pour ne les pas affliger. Me croyez-vous donc de ceux qui méprisent la méde-

cine quand ils se portent bien, & l'adorent quand ils sont malades ? Pour moi, quand je le suis, je me tiens coi, en attendant la mort ou la guérison. Si j'étois malade à Genève, c'est ici que je viendrois chercher les secours qu'il me faut.

Savez-vous qu'on entreprend à Paris une édition générale de mes écrits avec la permission du gouvernement ? Que dites-vous de cela ? Savez-vous que l'imbécille Néaulme & l'infatigable Formey travaillent à mutiler mon Emile, auquel ils auront l'audace de laisser mon nom, après l'avoir rendu aussi plat qu'eux ?

Adieu, je vous embrasse. Mon état est toujours le même ; mais cependant l'hiver tend à sa fin. Nous verrons ce que pourra faire une saison moins rude.



LETTRE

A M. . . . . . Pr. à Neuchâtel.

Motiers. . . . . 1763.

Je n'ai point, Monſieur, de ſatisfaction à faire au chriſtianiſme, parce que je ne l'ai point offenſé ; ainſi je n'ai que faire pour cela du livre de M. Deniſe.

Toutes les preuves de la vérité de la religion chrétienne ſont contenues dans la bible. Ceux qui ſe mêlent d'écrire ces preuves ne font que les tirer de là & les retourner à leur mode. Il vaut mieux méditer l'original & les en tirer ſoi-même, que de les chercher dans le fatras de ces auteurs. Ainſi, Monſieur, je n'ai que faire encore pour cela du livre de M. Deniſe.

Cependant, puiſque vous m'aſſurez qu'il eſt bon, je veux bien le garder ſur votre parole pour le lire quand j'en aurai le loiſir, à condition que vous aurez la bonté de me faire dire ce que vous a coûté l'exemplaire que vous m'avez envoyé, & de trouver bon que j'en remette le prix à votre commiſſionnaire,

faute de quoi le livre lui ſera rendu ſous quinze jours pour vous être renvoyé.

Je paſſe, Monſieur, à la réponſe à vos deux queſtions.

Le vrai chriſtianiſme n'eſt que la religion naturelle mieux expliquée, comme vous le dites vous-même dans la lettre dont vous m'avez honoré. Par conſéquent profeſſer la religion naturelle, n'eſt point ſe déclarer contre le chriſtianiſme.

Toutes les connoiſſances humaines ont leurs objections & leurs difficultés ſouvent inſolubles. Le chriſtianiſme a les ſiennes, que l'ami de la vérité, l'homme de bonne foi, les vrais chrétiens ne doivent point diſſimuler. Rien ne me ſcandaliſe davantage que de voir qu'au lieu de réſoudre ces difficultés, on me reproche de les avoir dites.

Où prenez-vous, Monſieur, que j'aie dit que mon motif à profeſſer la religion chrétienne, eſt le pouvoir qu'ont les eſprits de ma ſorte d'édifier & de ſcandaliſer? Cela n'eſt aſſurément pas dans ma lettre à M. de Montmollin, ni rien d'approchant, & je n'ai jamais dit ni écrit pareille ſottiſe.

Je n'aime ni n'eſtime les lettres anonymes, & je n'y réponds jamais; mais j'ai cru, Monſieur, vous devoir une exception par reſpect pour votre âge & pour votre zèle. Quant à la formule que vous avez voulu m'éviter en ne vous ſignant pas, c'étoit un ſoin ſuperflu, car je n'écris rien que je ne veuille avouer hautement, & je n'emploie jamais de formule.

LETTRE

A M. J. B. (*)

A Motiers, le 21 Mars 1763.

La réponſe à votre objection, Monſieur, eſt dans le livre même d'où vous

(*) M. B., à qui ces lettres ſont adreſſées, avoit reproché à M. Rouſſeau la publication de la confeſſion de ſoi du Vicaire Savoyard contre cette maxime expreſſe du Vicaire lui-même.

« Tant qu'il reſte quelque bonne croyance parmi » les hommes, il ne faut point troubler les ames paiſibles, ni allarmer la foi des ſimples par des difficultés qu'ils ne peuvent réſoudre, & qui les inquiètent ſans les éclairer. »

la tirez. Lisez plus attentivement le texte & les notes ; vous trouverez cette objection résolue.

Vous voulez que j'ôte de mon livre ce qui est contre la religion ; mais il n'y a dans mon livre rien qui soit contre la religion.

Je voudrois pouvoir vous complaire en faisant le travail que vous me prescrivez, Monsieur, je suis infirme, épuisé, je vieillis ; j'ai fait ma tâche, mal sans doute, mais de mon mieux. J'ai proposé mes idées à ceux qui conduisent les jeunes gens ; mais je ne sais pas écrire pour les jeunes gens.

Vous m'apprenez qu'il faut vous dire tout, ou que vous n'entendez rien. Cela me fait désespérer, Monsieur, que vous m'entendiez jamais ; car je n'ai point, moi, le talent de parler aux gens à qui il faut tout dire.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.



LETTRE

AU MEME.

A Motiers, le 28 Mars 1763.

SOLUTION de l'objection de M. B...

Mais quand une fois tout est ébranlé, on doit conserver le tronc aux dépens des branches, &c. Emile, Tom. III, page 157 de cette édition; & page 104. Tome II in-4°.

Voilà, je crois, ce que le bon vicaire pourroit dire à présent au public. Ibid. pag. 108 note, & Tome II in 4°. pag. 71 à la note.

M. B. m'assure que tout le monde trouve qu'il y a dans mon livre beaucoup de choses contre la religion chrétienne. Je ne suis pas, sur ce point comme sur bien d'autres, de l'avis de tout le monde, & d'autant moins que parmi tout ce monde-là, je ne vois pas un chrétien.

Un homme qui cherche des explications pour compromettre celui qui les donne, est peu généreux; mais l'opprimé qui n'ose les donner est un lâche, & je n'ai pas peur de passer pour tel. Je ne crains point les explications; je crains les discours inutiles. Je crains, surtout,

les désœuvrés, qui, ne sachant à quoi passer leur temps, veulent disposer du mien.

Je prie Monsieur B. d'agréer mes salutations.

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers, le 4 Avril 1763.

Je suis très-content, Monsieur, de votre dernière lettre, & je me fais un très-grand plaisir de vous le dire. Je vois avec regret que je vous avois mal jugé. Mais, de grace, mettez-vous à ma place. Je reçois des milliers de lettres où, sous prétexte de me demander des explications, on ne cherche qu'à me tendre des piéges. Il me faudroit de la santé, du loisir, & des siècles pour entrer dans tous les détails qu'on me demande; & pénétrant le motif secret de tout cela, je réponds avec franchise, avec dureté même, à l'intention plutôt qu'à l'écrit. Pour vous, Monsieur, que mon âpreté n'a point

révolté, vous pouvez compter, de ma part, sur toute l'estime que mérite votre procédé honnête, & sur une disposition à vous aimer, qui probablement aura son effet, si jamais nous nous connoissons davantage. En attendant, recevez, Monsieur, je vous supplie, mes excuses & mes sincères salutations.

LETTRE

A Mr. M. . . . . U.

A Môtiers, le 21 Mars 1763.

VOILA, cher M.....u, puisque vous le voulez, un exemplaire de ma lettre à M. de Beaumont. J'en ai remis deux autres au messager depuis plusieurs jours; mais il diffère son départ d'un jour à l'autre, & ne partira, je crois, que mercredi. J'aurai soin de vous en faire parvenir davantage. En attendant, ne mettez ces deux-là qu'en des mains sûres, jusqu'à ce que l'ouvrage paroisse, de peur de contrefaction.

J'ai attendu, pour juger les Genevois,

que je fusse de sang-froid : ils sont jugés. J'aurois déjà fait la démarche dont vous me parlez, si milord Maréchal ne m'avoit engagé à différer, & je vois que vous pensez comme lui. J'attendrai donc, pour la faire, de voir l'effet de la lettre que je vous envoie : mais quand cet effet les rameneroit à leur devoir, j'en serois, je vous jure, très-médiocrement flatté. Ils sont si sots & si rogues, que le bien même ne m'intéresseroit désormais, de leur part, guères plus que le mal. On ne tient plus guères aux gens qu'on méprise.

M. de Voltaire vous a paru m'aimer, parce qu'il sait que vous m'aimez : soyez persuadé qu'avec les gens de son parti, il tient un autre langage. Cet habile comédien ; *dolis instructus & arte pelasgâ*, sait changer de ton selon les gens à qui il a à faire. Quoi qu'il en soit, si jamais il arrive qu'il revienne sincèrement, j'ai déjà les bras ouverts ; car, de toutes les vertus chrétiennes, l'oubli des injures est, je vous jure, celle qui me coûte le moins. Point d'avances, ce seroit une lâcheté : mais comptez que je serai toujours prêt à répondre aux siennes, d'une manière dont

il ſera content. Partez de là, ſi jamais il vous en reparle. Je ſais que vous ne voulez pas me compromettre; & vous ſavez, je crois, que vous pouvez répondre de votre ami en toute choſe honnête. Les manœuvres de M. de Voltaire, qui ont tant d'approbateurs à Genève, ne ſont pas vues du même œil à Paris. Elles y ont ſoulevé tout le monde, & balancé le bon effet de la protection des Calas. Il eſt certain que ce qu'il peut faire de mieux pour ſa gloire, eſt de ſe raccommoder avec moi.

Quand vous voudrez venir, il faudra nous concerter. Je dois aller voir milord Maréchal, avant ſon départ pour Berlin; vous pourriez ne pas me trouver. D'ailleurs, la faiſon n'eſt pas aſſez avancée pour le voyage de Zuric, ni même pour la promenade. Quand je vous aurai, je voudrois vous tenir un peu long-temps. J'aime mieux différer mon plaiſir, & en jouir à mon aiſe. Doutez-vous que tout ce qui vous accompagnera, ne ſoit bien reçu?

LETTRE
A Mr. M.....v.

A Motiers, le 4 Juin 1763.

J'ai si peu de bons momens en ma vie, qu'à peine espérois-je d'en retrouver d'aussi doux que ceux que vous m'avez donnés. Grand merci, cher ami : si vous avez été content de moi, je l'ai été encore plus de vous. Cette simple vérité vaut bien vos éloges : aimons nous assez l'un & l'autre, pour n'avoir plus à nous louer.

Vous me donnez pour Mlle. C..... une commission dont je m'acquitterai mal, précisément à cause de mon estime pour elle. Le refroidissement de M. G..... me fait mal penser de lui : j'ai revu son livre ; il y court après l'esprit, il s'y guinde. M. G..... n'est point mon homme ; je ne puis croire qu'il soit celui de Mlle C..... : qui ne sent pas son prix, n'est pas digne d'elle ; mais qui l'a pu sentir, & s'en détache, est un homme à mépriser. Elle ne sait ce qu'elle veut ; cet homme la sert mieux que son propre cœur. J'aime

cent fois mieux qu'il la laiſſe pau re & libre au milieu de vous, que de l'emmener être malheureuſe & riche en Angleterre. En vérité je ſouhaite que M. G...... ne vienne pas. Je voudrois me déguiſer, mais je ne ſaurois; je voudrois bien faire, & je ſens que je gâterai tout.

Je tombe des nues au jugement de M. de Monclar. Tous les hommes vulgaires, tous les petits littérateurs ſont faits pour crier toujours au paradoxe, pour me reprocher d'être outré; mais lui que je croyois philoſophe, & du moins logicien: quoi, c'eſt ainſi qu'il m'a lu; c'eſt ainſi qu'il me juge! Il ne m'a donc pas entendu? Si mes principes ſont vrais, tout eſt vrai: s'ils ſont faux, tout eſt faux; car je n'ai tiré que des conſéquences rigoureuſes & néceſſaires. Que veut-il donc dire? Je n'y comprends rien: je ſuis aſſurément comblé & honoré de ſes éloges, mais autant ſeulement que je peux l'être de ceux d'un homme de mérite qui ne m'entend pas. Du reſte, uſez de ſa lettre comme il vous plaira; elle ne peut que m'être honorable dans le public: mais quoi qu'il diſe, il ſera toujours

clair entre vous & moi, qu'il ne m'entend point.

Je suis accablé de lettres de Genève: Vous ne sauriez imaginer à le fois la bêtise & la hauteur de ces lettres. Il n'y en a pas une où l'auteur ne se porte pour mon juge, & ne me cite à son tribunal, pour lui rendre compte de ma conduite. Un *M.* B.....t, qui m'a envoyé toute sa procédure, prétend que je n'ai point reçu d'affront, & que le conseil avoit droit de flétrir mon livre, sans commencer par citer l'auteur. Il me dit, au sujet de mon livre brûlé par le bourreau, que l'honneur ne souffre point du fait *d'un tiers*; ce qui signifie (au moins si ce mot de *tiers* veut dire ici quelque chose); qu'un homme qui reçoit un soufflet d'un autre, ne doit point se tenir pour insulté. J'ai pourtant, parmi tout ce fatras, reçu une lettre qui m'a attendri jusqu'aux larmes: elle est anonyme; & par une simplicité qui m'a touché encore, en me faisant rire, l'auteur a eu soin d'y renfermer le port.

Je souhaite de tout mon cœur que les choses soient laissées comme elles sont,

& que je puisse jouir tranquillement du plaisir de voir mes amis à Genève, sans affaires & sans tracas : je partirai sitôt que j'aurai reçu de vos nouvelles. Je vous manderai le jour de notre arrivée, & je vous prierai de nous louer une chaise, pour partir le lendemain matin. Adieu, cher ami, mille respects à Monsieur votre pere & à Madame votre épouse; elle n'a point à se plaindre, j'espère, de votre séjour à Motiers. Si vous y avez acquis le corps d'Emile, vous n'y avez point perdu le cœur de Saint-Preux; & je suis bien sûr que vous aurez toujours l'un & l'autre pour elle.

Voici des lettres que j'ai reçues pour vous Mille amitiés à M. Le Sage. Je vous embrasse de tout mon cœur.



LETTRE
A Mr. A. A.

Motiers, 5 Juin 1763.

VOICI, Monsieur, la petite réponse que vous demandez aux petites *difficultés* qui vous tourmentent dans ma lettre à M. de Beaumont (*).

1°. Le Christianisme n'est que le Judaïsme expliqué & accompli. *Donc les* Apôtres ne transgressoient point les loix des Juifs, quand ils leur enseignoient l'Evangile : mais les Juifs les persécutèrent, parce qu'ils ne les entendoient pas, ou qu'ils feignoient de ne les pas entendre. Ce n'est pas la seule fois que le cas est arrivé.

2° J'ai distingué les cultes où la reli-

(*) Voici le passage objecté.

« Je crois qu'un homme de bien, dans *quelque religion* qu'il vive de bonne foi, peut être sauvé. Mais » je ne crois pas pour cela qu'on puisse légitimement » introduire en un pays des religions étrangères, *sans* » la permission du Souverain; car si ce n'est pas directement désobéir à Dieu, c'est désobéir aux loix; & » qui désobéit aux loix, désobéit à Dieu ».

gion essentielle se trouve, & ceux où elle ne se trouve pas. Les premiers sont bons, les autres mauvais; j'ai dit cela. On n'est obligé de se conformer à la religion particulière de l'état, & il n'est même permis de la suivre que lorsque la religion essentielle s'y trouve, comme elle se trouve, par exemple, dans diverses communions chrétiennes, dans le Mahométisme, dans le Judaïsme : mais dans le Paganisme, c'étoit autre chose; comme très évidemment la religion essentielle ne s'y trouvoit pas, il étoit permis aux Apôtres de prêcher contre le Paganisme, même parmi les Payens, & même malgré eux.

3° Quand tout cela ne seroit pas vrai, que s'ensuivroit-il? Bien qu'il ne soit pas permis aux membres de l'état d'attaquer de leur chef la foi du pays, il ne s'ensuit point que cela ne soit pas permis à ceux à qui Dieu l'ordonne expressément. Le catéchisme vous apprend que c'est le cas de la prédication de l'Evangile. Parlant humainement, j'ai dit le devoir commun des hommes; mais je n'ai point dit qu'ils ne dussent pas obéir, quand Dieu a parlé

Sa loi peut dispenser d'obéir aux loix humaines ; c'est un principe de votre foi que je n'ai point combattu. Donc en introduisant une religion étrangère, sans la permission du Souverain, les Apôtres n'étoient point coupables. Cette petite réponse est, je pense, à votre portée, & je pense qu'elle suffit.

Tranquillisez-vous donc, Monsieur, je vous prie, & souvenez-vous qu'un bon Chrétien, simple & ignorant, tel que vous m'assurez être, devroit se borner à servir Dieu dans la simplicité de son cœur, sans s'inquiéter si fort des sentimens d'autrui.



LETTRE

A M. REGNAULT, à Lyon;

Au sujet d'une offre d'argent dont il étoit chargé de la part d'un inconnu, qui, ayant appris que M. Rousseau relevoit d'une maladie dangereuse, avoit supposé que ce secours pouvoit lui être utile.

A Motiers, le 11 Octobre 1763.

J'IGNORE, Monsieur, sur quoi fondé, l'inconnu dont vous me parlez, se croit en droit de me faire des présens: ce que je sais, c'est que si jamais j'en accepte, il faudra que je commence par bien connoître celui qui croira mériter la préférence, & que je pense comme lui sur ce point.

Je suis fort sensible aux offres obligeantes que vous me faites. N'étant pas, quant à présent, dans le cas de m'en prévaloir, je vous en fais mes remerciemens, & vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. . . . .

Motiers. . . Décembre 1763.

La vérité que j'aime, Monsieur, n'est pas tant métaphysique que morale. J'aime la vérité, parce que je hais le mensonge; je ne puis être inconséquent là-dessus que quand je serai de mauvaise foi. J'aimerois bien aussi la vérité métaphysique, si je croyois qu'elle fût à notre portée; mais je n'ai jamais vu qu'elle fût dans les livres; & désespérant de l'y trouver, je dédaigne leur instruction, persuadé que la vérité qui nous est utile, est plus près de nous, & qu'il ne faut pas, pour l'acquérir, un si grand appareil de science. Votre ouvrage, Monsieur, peut donner cette démonstration promise & manquée par tous les philosophes; mais je ne puis changer de principe sur des raisons que je ne connois pas. Cependant votre confiance m'en impose: vous promettez tant, & si hautement; je trouve d'ailleurs tant de justesse & de raison dans votre manière

manière d'écrire, que je serois surpris qu'il n'y en eût pas dans votre philosophie, & je devrois peu l'être avec ma vue courte, que vous vissiez où je n'avois pas cru qu'on pût voir. Or, ce doute me donne de l'inquiétude, parce que la vérité que je connois, ou ce que je prends pour elle, est très-aimable, qu'il en résulte pour moi un état très-doux, & que je ne conçois pas comment j'en pourrois changer sans y perdre. Si mes sentimens étoient démontrés, je m'inquiéterois peu des vôtres; mais à parler sincèrement, je suis allé jusqu'à la persuasion, sans aller jusqu'à la conviction. Je crois, mais je ne sais pas, je ne sais pas même si la science qui me manque me sera bonne quand je l'aurai, & si peut-être alors il ne faudra point que je dise : *alto quæsivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.*

Voilà, Monsieur, la solution, ou du moins l'éclaircissement des inconséquences que vous m'avez reprochées. Cependant il me paroît bisarre que pour vous avoir dit mon sentiment, quand vous me l'avez demandé, je sois réduit à faire mon apologie. Je n'ai pris la liberté de vous juger que pour vous complaire; je puis m'être trompé

ſans doute ; mais ſe tromper n'eſt pas avoir tort.

Vous me demandez pourtant encore un conſeil ſur un ſujet très-grave, & je vais peut-être vous répondre encore tout de travers. Mais heureuſement ce conſeil eſt de ceux que jamais auteur ne demande, que quand il a déjà pris ſon parti.

Je remarquerai d'abord que la ſuppoſition que votre ouvrage renferme la découverte de la vérité ne vous eſt pas particuliere ; & ſi cette raiſon vous engage à publier votre livre, elle doit de même engager tout philoſophe à publier le ſien.

J'ajouterai qu'il ne ſuffit pas de conſidérer le bien qu'un livre contient en lui-même, mais le mal auquel il peut donner lieu ; il faut ſonger qu'il trouvera peu de lecteurs judicieux, bien diſpoſés, & beaucoup de mauvais cœurs, encore plus de mauvaiſes têtes. Il faut, avant de le publier, comparer le bien & le mal qu'il peut faire, & les uſages avec les abus. Peſez bien votre livre ſur cette régle, & tenez-vous en garde contre la partialité ; c'eſt par celui de ces deux effets qui doit l'emporter

ſur l'autre, qu'il eſt bon ou mauvais à publier.

Je ne vous connois point, Monſieur, j'ignore quel eſt votre ſort, votre état, votre âge, & cela pourtant doit régler mon conſeil par rapport à vous. Tout ce que fait un jeune homme a moins de conſéquence, & tout ſe répare ou s'efface avec le temps. Mais ſi vous avez paſſé la maturité, ah! penſez-y cent fois avant de troubler la paix de votre vie; vous ne ſavez pas quelles angoiſſes vous vous préparez. Pendant quinze ans j'ai ouï dire à M. de Fontenelle que jamais livre n'avoit donné tant de plaiſir que de chagrin à ſon auteur; c'étoit l'heureux Fontenelle qui diſoit cela. Monſieur, dans la queſtion ſur laquelle vous me conſultez, je ne puis vous parler que par mon exemple: juſqu'à quarante ans je fus ſage; à quarante ans je pris la plume, & je la poſe avec cinquante, malgré quelques vains ſuccès, maudiſſant tous les jours de ma vie celui où mon ſot orgueil me la fit prendre, où je vis mon bonheur, mon repos, ma ſanté s'en aller en fumée,

ſans eſpoir de les recouvrer jamais. Voilà l'homme à qui vous demandez conſeil.

Je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr.......

IL faut vous faire réponſe, Monſieur, puiſque vous la voulez abſolument, & que vous la demandez en termes ſi honnêtes. Il me ſemble pourtant qu'à votre place, je me ſerois moins obſtiné à l'exiger. Je me ſerois dit, j'écris parce que j'ai du loiſir, & que cela m'amuſe; l'homme à qui je m'adreſſe peut n'être pas dans le même cas, & nul n'eſt tenu à une correſpondance qu'il n'a point acceptée : j'offre mon amitié à un homme que je ne connois point, & qui me connoît encore moins; je la lui offre ſans autre titre auprès de lui, que les louanges que je lui donne, & que je me donne; ſans ſavoir s'il n'a pas déjà plus d'amis qu'il n'en peut cultiver, ſans ſavoir ſi mille

autres ne lui font pas la même offre avec le même droit, comme si l'on pouvoit se lier ainsi de loin sans se connoître, & devenir insensiblement l'ami de toute la terre. L'idée d'écrire à un homme dont on lit les ouvrages, & dont on veut avoir une lettre à montrer, est-elle donc si singulière qu'elle ne puisse être venue qu'à moi seul? & si elle étoit venue à beaucoup de gens, faudroit-il que cet homme passât sa vie à faire réponse à des foules d'amis inconnus, & qu'il négligeât pour eux ceux qu'il s'est choisis? On dit qu'il s'est retiré dans une solitude, cela n'annonce pas un grand penchant à faire de nouvelles connoissances. On assure aussi qu'il n'a pour tout bien que le fruit de son travail; cela ne laisse pas un grand loisir pour entretenir un commerce oiseux. Si par-dessus tout cela, peut-être il eût perdu la santé, s'il étoit tourmenté d'une maladie cruelle & douloureuse, qui le laissât à peine en état de vaquer aux soins indispensables, ce seroit une tyrannie bien injuste & bien cruelle de vouloir qu'il passât sa vie à répondre à des foules de désœuvrés, qui ne sachant que faire de leur

temps, uſeroient très-prodiguement du ſien. Laiſſons donc ce pauvre homme en repos dans ſa retraite ; n'augmentons pas le nombre des importuns qui la troublent chaque jour ſans diſcrétion, ſans retenue, & même ſans humanité. Si ſes écrits m'inſpirent pour lui de la bienveillance, & que je veuille céder au penchant de la lui témoigner, je ne lui vendrai point cet honneur en exigeant de lui des réponſes ; & je lui donnerois ſans trouble & ſans peine le plaiſir d'apprendre qu'il y a dans le monde d'honnêtes gens qui penſent bien de lui, & qui n'en exigent rien.

Voilà, Monſieur, ce que je me ferois dit, ſi j'avois été à votre place ; chacun a ſa manière de penſer : je ne blâme point la vôtre ; mais je crois la mienne plus équitable. Peut-être ſi je vous connoiſſois, me féliciterois-je beaucoup de votre amitié ; mais content des amis que j'ai, je vous déclare que je n'en veux point faire de nouveaux ; & quand je le voudrois, il ne ſeroit pas raiſonnable que j'allaſſe choiſir pour cela des inconnus ſi loin de moi. Au reſte, je ne doute ni de votre eſprit, ni de votre mérite. Cependant le ton militaire &

galant dont vous parlez de conquérir mon cœur, seroit, je crois, plus de mise auprès des femmes qu'il ne le seroit avec moi.

LETTRE

A Mde DE LUZE.

A Motiers, le 17 Mars 1764.

IL est dit, Madame, que j'aurai toujours besoin de votre indulgence; moi qui voudrois mériter toutes vos bontés. Si je pouvois changer une réponse en visite, vous n'auriez pas à vous plaindre de mon inexactitude, & vous me trouveriez peut-être aussi importun qu'à présent vous me trouvez négligent. Quand viendra ce temps précieux, où je pourrai aller au Biez réparer mes fautes, ou du moins en implorer le pardon? Ce ne sera point, Madame, pour voir ma mince figure que je ferai ce voyage; j'aurai un motif d'empressement plus satisfaisant & plus raisonnable. Mais permettez-moi de me plaindre de ce qu'ayant

bien voulu loger ma ressemblance, vous n'avez pas voulu me faire la faveur toute entière, en permettant qu'elle vous vînt de moi. Vous savez que c'est une vanité qui n'est pas permise, d'oser offrir son portrait; mais vous avez craint peut-être que ce ne fût une trop grande faveur de le demander; votre but étoit d'avoir une image & non d'enorgueillir l'original. Aussi pour me croire chez vous, il faut que j'y sois en personne, & il faut tout l'accueil obligeant que vous daignez m'y faire pour ne pas me rendre jaloux de moi.

Permettez, Madame, que je remercie ici Mde. de Faugnes de l'honneur de son souvenir, & que je l'assure de mon respect. Daignez agréer pour vous la même assurance, & présenter mes salutations à M. De Luze.



LETTRE

A Mde. DE V.......

A Motiers, le 13 Mai 1764.

QUOIQUE tout ce que vous m'écrivez, Madame, me soit intéressant, l'article le plus important de votre dernière lettre en mérite une toute entière, & fera l'unique sujet de celle-ci. Je parle des propositions qui vous ont fait hâter votre retraite à la campagne. La réponse négative que vous y avez faite, & le motif qui vous l'a inspirée, sont, comme tout ce que vous faites, marqués au coin de la sagesse & de la vertu; mais je vous avoue, mon aimable voisine, que les jugemens que vous portez sur la conduite de la personne, me paroissent bien sévères, & je ne puis vous dissimuler que, sachant combien sincèrement il vous étoit attaché, loin de voir dans son éloignement un signe de tiédeur, j'y ai bien plutôt vu les scrupules d'un cœur qui croit avoir à se défier de lui-même; & le genre de vie qu'il choisit à

ſa retraite montre aſſez ce qui l'y a déterminé. Si un amant, quitté pour la dévotion, ne doit pas ſe croire oublié, l'indice eſt bien plus fort dans les hommes; & comme cette reſſource leur eſt moins naturelle, il faut qu'un beſoin plus puiſſant les force d'y recourir. Ce qui m'a confirmé dans mon ſentiment, c'eſt ſon empreſſement à revenir, du moment qu'il a cru pouvoir écouter ſon penchant ſans crime; & cette démarche, dont votre délicateſſe me paroît offenſée, eſt à mes yeux une preuve de la ſienne, qui doit lui mériter toute votre eſtime, de quelque manière que vous enviſagiez d'ailleurs ſon retour.

Ceci, Madame, ne diminue abſolument rien de la ſolidité de vos raiſons, quant à vos devoirs envers vos enfans. Le parti que vous prenez eſt, ſans contredit, le ſeul dont ils n'aient pas à ſe plaindre, & le plus digne de vous; mais ne gâtez pas un acte de vertu ſi grand & ſi pénible, par un dépit déguiſé, & par un ſentiment injuſte envers un homme auſſi digne de votre eſtime par ſa conduite, que vous-même êtes par la vôtre digne de l'eſtime de tous

les honnêtes gens. J'oserai dire plus ; votre motif fondé sur vos devoirs de mère est grand & pressant ; mais il peut n'être que secondaire. Vous êtes trop jeune encore, vous avez un cœur trop tendre, & plein d'une inclination trop ancienne, pour n'être pas obligée à compter avec vous-même dans ce que vous devez sur ce point à vos enfans. Pour bien remplir ses devoirs, il ne faut point s'en imposer d'insupportables : rien de ce qui est juste & honnête n'est illégitime ; quelque chers que vous soient vos enfans, ce que vous leur devez sur cet article n'est point ce que vous devez à votre mari. Pesez donc les choses en bonne mère, mais en personne libre. Consultez si bien votre cœur que vous fassiez leur avantage, mais sans vous rendre malheureuse : car vous ne leur devez pas jusques-là. Après cela, si vous persistez dans vos refus, je vous en respecterai davantage ; mais si vous cédez, je ne vous en estimerai pas moins.

Je n'ai pu refuser à mon zèle de vous exposer mes sentimens sur une matière si importante, & dans le moment où vous êtes à temps de délibérer. M. de ***,

ne m'a écrit ni fait écrire ; je n'ai de ses nouvelles ni directement ni indirectement ; & quoique nos anciennes liaisons m'aient laissé de l'attachement pour lui, je n'ai eu nul égard à son intérêt, dans ce que je viens de vous dire. Mais moi, que vous laissâtes lire dans votre cœur, & qui en vis si bien la tendresse & l'honnêteté, moi, qui quelquefois vis couler vos larmes, je n'ai point oublié l'impression qu'elles m'ont faite, & je ne suis pas sans crainte sur celle qu'elles ont pu vous laisser. Mériterois-je l'amitié dont vous m'honorez, si je négligeois en ce moment les devoirs qu'elle impose.

LETTRE

A Mr. DE S.........

A Motiers, le 20 Mai 1764.

METTEZ-VOUS à ma place, Monsieur, & jugez-vous. Quand, trop facile à céder à vos avances, j'épanchois mon cœur avec vous, vous me trompiez. Qui me répondra qu'aujourd'hui vous ne me

trompez pas encore ? Inquiet de votre long ſilence, je me ſuis fait informer de vous à la cour de Vienne ; votre nom n'y eſt connu de perſonne. Ici votre honneur eſt compromis, & depuis votre départ, une ſalope, appuyée de certaines gens, vous a chargé d'un enfant. Qu'êtes-vous allé faire à Paris ? Qu'y faites-vous maintenant, logé préciſément dans la rue qui a le plus mauvais renom ? Que voulez-vous que je penſe ? J'eus toujours du penchant à vous aimer ; mais je dois ſubordonner mes goûts à la raiſon, & je ne veux pas être dupe. Je vous plains ; mais je ne puis vous rendre ma confiance que je n'aie des preuves que vous ne me trompez plus.

Vous avez ici des effets dans deux malles dont une eſt à moi. Diſpoſez de ces effets, je vous prie ; puiſqu'ils vous doivent être utiles, & qu'ils m'embarraſſeroient, dans le tranſport des miens, ſi je quittois Motiers. Vous me paroiſſez être dans le beſoin ; je ne ſuis pas non plus trop à mon aiſe. Cependant ſi vos beſoins ſont preſſans, & que les dix louis, que vous n'acceptâtes pas l'année

dernière, peuvent y porter quelque remède, parlez-moi clairement. Si je connoissois mieux votre état, je vous préviendrois; mais je voudrois vous soulager, non vous offenser.

Vous êtes dans un âge où l'ame a déjà pris son pli, & où les retours à la vertu sont difficiles. Cependant les malheurs sont de grandes leçons; puissiez-vous en profiter pour rentrer en vous-même! Il est certain que vous étiez fait pour être un homme de mérite. Ce seroit grand dommage que vous trompassiez votre vocation. Quant à moi, je n'oublierai jamais l'attachement que j'eus pour vous, & si j'achevois de vous en croire indigne, je m'en consolerois difficilement.

LETTRE

A Mr. D. P.....

...... 1» *Septembre* 1764.

JE prends le parti, Monsieur, suivant votre idée, d'attendre ici votre passage; s'il arrive que vous alliez à Cressier, je

pourrai prendre celui de vous y suivre, & c'est de tous les arrangemens celui qui me plaira le plus. En ce cas-là j'irai seul, c'est-à-dire, sans Mlle. le Vasseur, & je resterai seulement deux ou trois jours pour essai, ne pouvant guères m'éloigner en ce moment plus long-temps d'ici. Je comprends, au temps que demande la Dame Guinchard pour ses préparatifs, qu'elle me prend pour un Sibarite. Peut-être aussi veut-elle soutenir la réputation du cabaret de Cressier, mais cela lui sera difficile; puisque les plats, quoique bons, n'en font pas la bonne chère, & qu'on n'y remplace pas l'hôte par un cuisinier. Vous avez à Monlezi un autre hôte qui n'est pas plus facile à remplacer, & des hôtesses qui le sont encore moins. Monlezi doit être une espèce de Mont Olympe pour tout ce qui l'habite en pareille compagnie. Bon jour, Monsieur, quand vous reviendrez parmi les mortels, n'oubliez pas, je vous prie, celui de tous qui vous honore le plus, & qui veut vous offrir, au lieu d'encens, des sentimens qui le valent bien.

LETTRE

A Mr. M.

..... Le 14 Octobre 1764.

J'AI reçu, Monſieur, au retour d'une tournée que j'ai faite dans nos montagnes, votre lettre du 4 Août, & l'ouvrage que vous y avez joint. J'y ai trouvé des ſentimens, de l'honnêteté, du goût; & il m'a rappellé avec plaiſir notre ancienne connoiſſance. Je ne voudrois pourtant pas qu'avec le talent que vous paroiſſez avoir, vous en bornaſſiez l'emploi à de pareilles bagatelles.

Ne ſongez pas, Monſieur, à venir ici avec une femme & douze cent livres de rente viagère pour toute fortune. La liberté met ici tout le monde à ſon aiſe. Le commerce, qu'on ne gêne point, y fleurit; on y a beaucoup d'argent & peu de denrées; ce n'eſt pas le moyen d'y vivre à bon marché. Je vous conſeille auſſi de bien ſonger, avant de vous marier, à ce que vous allez faire. Une rente viagère n'eſt pas une grande reſſource pour une

famille. Je remarque, d'ailleurs, que tous les jeunes gens à marier trouvent des Sophies; mais je n'entends plus parler de Sophies aussi-tôt qu'ils sont mariés.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. L.....D.

A Motiers, le 14 Octobre 1764.

VOICI, Monsieur, celle des trois estampes que vous m'avez envoyées, qui, dans le nombre des gens que j'ai consultés, a eu la pluralité des voix. Plusieurs cependant préfèrent celle qui est en habit français, & l'on peut balancer avec raison, puisque l'une & l'autre ont été gravées sur le même portrait, peint par M. de la Tour. Quant à l'estampe où le visage est de profil, elle n'a pas la moindre ressemblance; il paroît que celui qui l'a faite ne m'avoit jamais vu, & il s'est même trompé sur mon âge.

Je voudrois, Monsieur, être digne de l'honneur que vous me faites. Mon portrait figure mal parmi ceux des grands philosophes dont vous me parlez, mais j'ose croire qu'il n'est pas déplacé parmi ceux des amis de la justice & de la vérité. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. DELEYRE.

.... 17 *Octobre* 1764.

J'AI le cœur surchargé de mes torts, cher Deleyre, je comprends, par votre lettre qu'il m'est échappé, dans un moment d'humeur, des expressions désobligeantes, dont vous auriez raison d'être offensé, s'il ne falloit pardonner beaucoup à mon tempérament & à ma situation. Je sens que je me suis mis en colère sans sujet, & dans une occasion où vous méritiez d'être désabusé & non querellé. Si j'ai plus fait, & que je vous aie outragé, comme

il semble par vos reproches, j'ai fait, dans un emportement ridicule, ce que dans nul autre temps je n'aurois fait avec personne, & bien moins encore avec vous. Je suis inexcusable, je l'avoue, mais je vous ai offensé sans le vouloir. Voyez moins l'action que l'intention, je vous en supplie. Il est permis aux autres hommes de n'être que justes, mais les amis doivent être clémens.

Je reviens de longues courses que j'ai faites dans nos montagnes, & même jusqu'en Savoie, où je comptois aller prendre à Aix les bains pour une sciatique naissante qui, par son progrès, m'ôtoit le seul plaisir qui me reste dans la vie, savoir la promenade. Il a fallu revenir, sans avoir été jusques-là. Je trouve en rentrant chez moi des tas de paquets & de lettres à faire tourner la tête. Il faut absolument répondre au tiers de tout cela, pour le moins. Quelle tâche ! Pour surcroit, je commence à sentir cruellement les approches de l'hiver ; souffrant, occupé, sur-tout ennuyé, jugez de ma situation ! N'attendez donc de moi, jusqu'à ce qu'elle change, ni de fréquentes ni de longues

lettres, mais soyez bien convaincu que vous aime, que je suis fâché de vous av offensé, & que je ne puis être bien av moi-même, jusqu'à ce que j'aie fait paix avec vous.

LETTRE

A Mr. F.......R.

Au sujet du mémoire de M. de J....... les mariages des Protestans.

Motiers, 18 Octobre 1764.

VOICI, Monsieur, le mémoire que v avez eu la bonté de m'envoyer. Il paru fort bien fait ; il dit assez, & ne rien de trop. Il y auroit seulement qu ques petites fautes de langue à corrige si l'on vouloit le donner au public. M ce n'est rien ; l'ouvrage est bon, & ne se point trop son théologien.

Il me paroît que depuis quelque temps, le gouvernement de France, éclairé par quelques bons écrits, se rapproche assez

d'une tolérance tacite en faveur des Protestans. Mais je pense aussi que le moment de l'expulsion des Jésuites le force à plus de circonspection que dans un autre temps, de peur que ces pères, & leurs amis, ne se prévalent de cette indulgence, pour confondre leur cause avec celle de la religion. Cela étant, ce moment ne seroit pas le plus favorable pour agir à la cour; mais en attendant qu'il vînt, on pourroit continuer d'instruire & d'intéresser le public par des écrits sages & modérés, forts de raisons d'état, claires & précises, & dépouillées de toutes ces aigres & puériles déclamations trop ordinaires aux gens d'Eglise. Je crois même qu'on doit éviter d'irriter trop le clergé Catholique; il faut dire ces faits sans les charger de réflexions offensantes. Concevez, au contraire, un mémoire adressé aux Evêques de France en termes décens & respectueux, & où, sur des principes qu'ils n'oseroient désavouer, on interpelleroit leur équité, leur charité, leur commisération, leur patriotisme, & même leur Christianisme: ce mémoire, je le sais bien, ne changeroit pas leur volonté, mais il leur

feroit honte de la montrer, & les empêcheroit peut-être de perſécuter ſi ouvertement & ſi durement nos malheureux frères. Je puis me tromper ; voilà ce que je penſe. Pour moi je n'écrirai point ; cela ne m'eſt pas poſſible : mais par tout où mes ſoins & mes conſeils pourront être utiles aux opprimés, ils trouveront toujours en moi, dans leur malheur, l'intérêt & le zèle que dans les miens je n'ai trouvé chez perſonne.

LETTRE

A Mde. P**.

Motiers, 24 Octobre 1764.

J'AI reçu vos deux lettres, Madame : c'eſt avouer tous mes torts ; ils ſont grands, mais involontaires ; ils tiennent aux déſagrémens de mon état. Tous les jours je voulois vous répondre, & tous les jours des réponſes plus indiſpenſables venoient renvoyer celle là : car enfin avec la meilleure volonté du monde, on ne ſauroit

paſſer la vie à faire des réponſes du matin juſqu'au ſoir. D'ailleurs je n'en connois point de meilleure aux ſentimens obligeans dont vous m'honorez, que de tâcher d'en être digne, & de vous rendre ceux qui vous ſont dûs. Quant aux opinions ſur leſquelles vous me marquez que nous ne ſommes pas d'accord, qu'aurois-je à dire? Moi, qui ne diſpute jamais avec perſonne, qui trouve très-bon que chacun ait ſes idées, & qui ne veux pas plus qu'on ſe ſoumette aux miennes, que me ſoumettre à celles d'autrui. Ce qui me ſembloit utile & vrai, j'ai cru de mon devoir de le dire; mais je n'eus jamais la manie de vouloir le faire adopter, & je réclame pour moi la liberté que je laiſſe à tout le monde. Nous ſommes d'accord, Madame, ſur les devoirs des gens de bien, je n'en doute point. Gardons, au reſte, vous vos ſentimens, moi les miens, & vivons en paix. Voilà mon avis. Je vous ſalue, Madame, avec reſpect & de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. Du Peyrou.

A Motiers, le 29 Novembre 1764.

LE temps & mes tracas ne me permettent pas, Monſieur, de répondre à préſent à votre dernière lettre, dont pluſieurs articles m'ont émû & pénétré ; je deſtine uniquement celle-ci à vous conſulter ſur un article qui m'intéreſſe, & ſur lequel je vous épargnerois cette importunité, ſi je connoiſſois quelqu'un qui me parût plus digne que vous de toute ma confiance.

Vous ſavez que je médite depuis longtemps de prendre le dernier congé du public par une édition générale de mes écrits, pour paſſer dans la retraite & le repos le reſte des jours qu'il plaira à la Providence de me départir. Cette entrepriſe doit m'aſſurer du pain, ſans lequel il n'y a ni repos ni liberté parmi les hommes : le recueil ſera d'ailleurs le monument ſur lequel je compte obtenir de la poſtérité le redreſſement des jugemens iniques

iniques de mes contemporains. Jugez par-là si je dois regarder comme importante pour moi, une entreprise sur laquelle mon indépendance & ma réputation sont fondées.

Le libraire Fauche aidé d'une société, jugeant que cette affaire lui peut être avantageuse, desire de s'en charger, & pressentant l'obstacle que vos Ministraux peuvent mettre à son exécution, il projette, en supposant l'agrément du Conseil d'Etat, dont pourtant je doute, d'établir son imprimerie à Motiers. Ce qui me seroit très-commode ; & il est certain qu'à considérer la chose en hommes d'état, tous les membres du gouvernement doivent favoriser une entreprise qui versera peut-être cent mille écus dans le pays.

Cet agrément donc supposé, (c'est son affaire) il reste à savoir si ce sera la mienne de consentir à cette proposition & de me lier par un traité en forme. Voilà, Monsieur, sur quoi je vous consulte. Premièrement, croyez-vous que ces gens-là puissent être en état de consommer cette affaire avec honneur, soit du côté de la dépense, soit du côté de

l'exécution ? Car l'édition que je propose de faire étant destinée aux grandes bibliothèques, doit être un chef-d'œuvre de typographie, & je n'épargnerai point ma peine pour que c'en soit un de correction. En second lieu, croyez-vous que les engagemens qu'ils prendront avec moi, soient assez sûrs pour que je puisse y compter & n'avoir plus de souci là-dessus le reste de ma vie ? En supposant quoi, voudrez-vous bien m'aider de vos soins & de vos conseils pour établir mes sûretés sur un fondement solide ? Vous sentez que mes infirmités croissant, & la vieillesse avançant par-dessus le marché, il ne faut pas que, hors d'état de gagner mon pain, je m'expose au danger d'en manquer. Voilà l'examen que je soumets à vos lumières, & je vous prie de vous en occuper par amitié pour moi. Votre réponse, Monsieur, réglera la mienne. J'ai promis de la donner dans quinze jours. Marquez-moi, je vous prie, avant ce temps-là votre sentiment sur cette affaire, afin que je puisse me déterminer.

LETTRE

A M. L.....D.

A Motiers, le 9 Decembre 1764.

JE voudrois, Monsieur, pour contenter votre obligeante fantaisie, pouvoir vous envoyer le profil que vous me demandez, mais je ne suis pas en lieu à trouver aisément quelqu'un qui le sache tracer. J'espérois me prévaloir pour cela de la visite qu'un graveur hollandois qui va s'établir à Morat, avoit dessein de me faire; mais il vient de me marquer que des affaires indispensables ne lui en laissoient pas le temps. Si M. Liotard fait un tour jusqu'ici, comme il paroît le désirer, c'est une autre occasion dont je profiterai pour vous complaire, pour peu que l'état cruel où je suis m'en laisse le pouvoir. Si cette seconde occasion me manque, je n'en vois pas de prochaine qui puisse y suppléer. Au reste je prends peu d'intérêt à ma figure, j'en prends peu même à mes livres; mais j'en prends beaucoup à l'estime des honnêtes gens dont les cœurs ont lu

dans le mien. C'est dans le vif amour du juste & du vrai, c'est dans des penchans bons & honnêtes qui, sans doute, m'attacheroient à vous, que je voudrois vous faire aimer ce qui est véritablement moi, & vous laisser de mon effigie intérieure un souvenir qui vous fût intéressant. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

A Motiers, le 29 Décembre 1764.

LES vacherins que vous m'envoyez, seront distribués en votre nom dans votre famille. La caisse de vin de Lavaux que vous m'annoncez, ne sera reçue qu'en payant le prix, sans quoi elle restera chez M. d'Ivernois. Je croyois que vous feriez quelque attention à ce dont nous étions convenus ici; puisque vous n'y voulez pas avoir égard, ce sera désormais mon affaire; & je vous avoue que je commence à craindre que le train que vous avez pris,

ne produiſe entre nous une rupture qui m'affligeroit beaucoup. Ce qu'il y a de parfaitement sûr, c'eſt que perſonne au monde ne ſera bien reçu à vouloir me faire des préſens par force; les vôtres, Monſieur, ſont ſi fréquens, & j'oſe dire, ſi obſtinés, que de la part de tout autre homme en qui je reconnoîtrois moins de franchiſe, je croirois qu'ils cachent quelque vue ſecrète, qui ne ſe découvriroit qu'en temps & lieu.

Mon cher Monſieur, vivons bons amis, je vous en ſupplie. Les ſoins que vous vous donnez pour mes petites commiſſions, me ſont très-précieux. Si vous voulez que je croie qu'ils ne vous ſont pas importuns, faites-moi des comptes ſi exacts qu'il n'y ſoit pas même oublié le papier pour les paquets ou la ficelle des emballages. A cette condition j'accepte vos ſoins obligeans, & toute mon affection ne vous eſt pas moins acquiſe que ma reconnoiſſance vous eſt dûe. Mais de grace ne rendez pas là-deſſus une troiſième explication néceſſaire; car elle ſeroit la dernière bien ſûrement.

Vous trouverez ci jointe la copie de la

lettre de remercîment que M. C.**. m'a écrite. Comment se peut-il qu'avec un cœur si aimant & si tendre, je ne trouve par-tout que haine & que malveillans? Je ne puis là-dessus me vaincre; l'idée d'un seul ennemi quoiqu'injuste, me fait sécher de douleur. Genevois, Genevois, il faut que mon amitié pour vous me coûte à la fin la vie.

LETTRE

A M. D. P.....

......31 *Décembre* 1764.

VOTTRE lettre m'a touché jusqu'aux larmes. Je vois que je ne me suis pas trompé, & que vous avez une ame honnête. Vous serez un homme précieux à mon cœur. Lisez l'imprimé ci-joint. (1) Voilà, Monsieur, à quels ennemis j'ai à faire; voilà les armes dont ils m'attaquent. Renvoyez-moi cette pièce quand

(1) Le libelle intitulé : *Sentiment des Citoyens*.

vous l'aurez lue, elle entrera dans les monumens de l'histoire de ma vie. Oh! quand un jour le voile sera tiré, que la postérité m'aimera! qu'elle bénira ma mémoire! Vous, aimez-moi maintenant, & croyez que je n'en suis pas indigne. Je vous embrasse.

LETTRE

A M. DE GAUFFECOURT.

A Motiers-Travers, le 12 Janvier 1765.

Je suis bien aise, mon cher Papa, que vous puissiez envisager, dans la sérénité de votre paisible apathie, les agitations & les traverses de ma vie, & que vous ne laissiez pas de prendre aux soupirs qu'elles m'arrachent, un intérêt digne de notre ancienne amitié.

Je voudrois encore plus que vous, que le *moi* parût moins dans les lettres écrites de la montagne; mais sans le *moi*, ces lettres n'auroient point existé. Quand on fit expirer le malheureux

Calas sur la roue, il lui étoit difficile d'oublier qu'il étoit là.

Vous doutez qu'on permette une réponse. Vous vous trompez, ils répondront par des libelles diffamatoires. C'est ce que j'attends pour achever de les écraser. Que je suis heureux qu'on ne se soit pas avisé de me prendre par des caresses! J'étois perdu; je sens que je n'aurois jamais résisté. Grace au ciel, on ne m'a pas gâté de ce côté-là, & je me sens inébranlable par celui qu'on a choisi. Ces gens-là feront tant qu'ils me rendront grand & illustre; au lieu que naturellement je ne devois être qu'un petit garçon. Tout ceci n'est pas fini: vous verrez la suite, & vous sentirez, je l'espère, que les outrages & les libelles n'auront pas avili votre ami. Mes salutations, je vous prie, à M. de Quinsonas: les deux lignes qu'il a jointes à votre lettre me sont précieuses; son amitié me paroît désirable, & il seroit bien doux de la former par un médiateur tel que vous.

Je vous prie de faire dire à M. Bourgeois que je n'oublie point sa lettre, mais que j'attends pour y répondre, d'avoir

quelque chose de positif à lui marquer. Je suis fâché de ne pas savoir son adresse.

Bon jour, bon papa, parlez-moi de temps en temps de votre santé & de votre amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Il paroît à Genève une espèce de désir de se rapprocher de part & d'autre. Plût à Dieu que ce désir fût sincère d'un côté, & que j'eusse la joie de voir finir des divisions dont je suis la cause innocente! Plût à Dieu que je pusse contribuer moi-même à cette bonne œuvre, par toutes les déférences & satisfactions que l'honneur peut me permettre! Je n'aurois rien fait de ma vie d'aussi bon cœur, & dès ce moment je me tairois pour jamais.

LETTRE

A MILORD MARÉCHAL.

......28 Janvier 1765.

J'ESPÉROIS, Milord, finir ici mes jours en paix; je sens que cela n'est pas pos-

ſible. Quoique je vive en toute sûreté dans ce pays, ſous la protection du Roi, je ſuis trop près de Genève & de Berne qui ne me laiſſeront point en repos. Vous ſavez à quel uſage ils jugent à propos d'employer la religion. Ils en font un gros torchon de paille enduit de boue qu'ils me fourrent dans la bouche à toute force, pour me mettre en pièces tout à leur aiſe, ſans que je puiſſe crier. Il faut donc fuir malgré mes maux, malgré ma pareſſe ; il faut chercher quelqu'endroit paiſible où je puiſſe reſpirer. Mais où aller ? Voilà, Milord, ſur quoi je vous conſulte.

Je ne vois que deux pays à choiſir : l'Angleterre, ou l'Italie. L'Angleterre ſeroit bien plus ſelon mon humeur, mais elle eſt moins convenable à ma ſanté, & je ne ſais pas la langue, grand inconvénient quand on s'y tranſplante ſeul. D'ailleurs il y fait ſi cher vivre qu'un homme qui manque de grandes reſſources, n'y doit point aller, à moins qu'il ne veuille s'intriguer pour s'en procurer, choſe que je ne ferai de ma vie ; cela eſt plus décidé que jamais.

Le climat de l'Italie me conviendroit fort, & mon état, à tous égards, me le rend de beaucoup préférable; mais j'ai besoin de protection pour qu'on m'y laisse tranquille. Il faudroit que quelqu'un des Princes de ce pays-là, m'accordât un asyle dans quelqu'une de ses maisons, afin que le Clergé ne pût me chercher querelle, si par hasard la fantaisie lui en prenoit : & cela ne me paroît ni bienséant à demander, ni facile à obtenir, quand on ne connoît personne. J'aimerois assez le séjour de Venise, que je connois déjà. Mais quoique Jésus ait défendu la vengeance à ses Apôtres, Saint-Marc ne se pique point d'obéir sur ce point. J'ai pensé que si le Roi ne dédaignoit pas de m'honorer de quelque apparente commission, ou de quelque titre sans fonctions, comme sans appointemens (& qui ne signifiât rien, que l'honneur que j'aurois d'être à lui) je pourrois sous cette sauve-garde, soit à Venise, soit ailleurs, jouir en sûreté du respect qu'on porte à tout ce qui lui appartient. Voyez, Milord, si dans cette occurence, votre sollicitude paternelle imagineroit quel-

que choſe, pour me préſerver d'aller, ... (*) Ce qui me feroit finir aſſez triſtement une vie bien malheureuſe. C'eſt une choſe bien précieuſe à mon cœur, que le repos, mais qui me feroit bien plus précieuſe encore, ſi je la tenois de vous. Au reſte, ceci n'eſt qu'une idée qui me vient, & qui, peut-être, eſt très-ridicule. Un mot de votre part me décidera ſur ce qu'il en faut penſer.

LETTRE

A M. BALLIERE.

A Motiers, le 28 Janvier 1765.

DEUX envois de M. Ducheſne, qui ont demeuré très-long-temps en route, m'ont apporté, Monſieur, l'un votre lettre, & l'autre votre livre (**). Voilà ce qui m'a

(*) Cette lacune eſt indéchiffrable dans le brouillon de l'auteur. Il paroît qu'il y a : *ſous*, ou bien *ſous les plombs*, expreſſion que je ne comprends pas. *Note de l'éditeur.*

(**) Un exemplaire de la *Théorie de la Muſique.*

fait tarder si long temps à vous remercier de l'une & de l'autre. Que ne donnerois-je pas pour avoir pu consulter votre ouvrage ou vos lumières, il y a dix ou douze ans, lorsque je travaillois à rassembler les articles mal digérés que j'avois faits pour l'Encyclopédie! Aujourd'hui que cette collection est achevée, & que tout ce qui s'y rapporte est entièrement effacé de mon esprit, il n'est plus temps de reprendre cette longue & ennuyeuse besogne, malgré les erreurs & les fautes dont elle fourmille. J'ai pourtant le plaisir de sentir quelquefois que j'étois, pour ainsi dire, à la piste de vos découvertes, & qu'avec un peu plus d'étude & de méditation, j'aurois pu peut-être en atteindre quelques-unes. Car, par exemple, j'ai très-bien vu que l'expérience qui sert de principe à M. Rameau, n'est qu'une partie de celle des aliquotes, & que c'est de cette dernière, prise dans sa totalité, qu'il faut déduire le systême de notre harmonie; mais je n'ai eu du reste que des demi-lueurs qui n'ont fait que m'égarer. Il est trop tard pour revenir maintenant sur mes pas, & il faut

que mon ouvrage reste avec toutes ses fautes, ou qu'il soit refondu dans une seconde édition par une meilleure main. Plût à Dieu, Monsieur, que cette main fût la vôtre! vous trouveriez peut-être assez de bonnes recherches toutes faites pour vous épargner le travail du manœuvre, & vous laisser seulement celui de l'architecte & du théoricien.

Recevez, Monsieur, je vous supplie, mes très-humbles salutations.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

A Motiers, le 31 Janvier 1765.

VOICI, Monsieur, deux exemplaires de la pièce que vous avez déjà vue, & que j'ai fait imprimer à Paris. C'étoit la meilleure réponse qu'il me convenoit d'y faire.

Voici aussi la procuration sur votre dernier modèle; je doute qu'elle puisse avoir son usage. Pourvu que ce ne soit ni votre faute ni la mienne, il importe

peu que l'affaire se rompe ; naturellement je dois m'y attendre, & je m'y attends.

Voici, enfin la lettre de M. de Buffon, de laquelle je suis extrêmement touché. Je veux lui écrire; mais la crise horrible où je suis ne me le permettra pas sitôt. Je vous avoue cependant que je n'entends pas bien le conseil qu'il me donne, de ne pas me mettre à dos M. de Voltaire; c'est comme si l'on conseilloit à un passant attaqué dans un grand chemin, de ne pas se mettre à dos le brigand qui l'assassine. Qu'ai-je fait pour m'attirer les persécutions de M. de Voltaire, & qu'ai-je à craindre de pire de sa part? M. de Buffon veut-il que je fléchisse ce tigre altéré de mon sang? Il sait bien que rien n'appaise, ni ne fléchit jamais la fureur des tigres. Si je rampois devant Voltaire, il en triompheroit sans doute, mais il ne m'en égorgeroit pas moins. Des bassesses me déshonoreroient, & ne me sauveroient pas, Monsieur, je sais souffrir; j'espère apprendre à mourir; & qui sait cela n'a jamais besoin d'être lâche.

Il a fait jouer les pantins de Berne à l'aide de son ame damnée le Jésuite B.....d; il joue à présent le même jeu en Hollande. Toutes les puissances plient sous l'ami des ministres tant politiques que présbytériens. A cela que puis je faire? Je ne doute presque pas du sort qui m'attend sur le canton de Berne, si j'y mets les pieds; cependant j'en aurai le cœur net & je veux voir jusqu'où, dans ce siècle aussi doux qu'éclairé, la philosophie & l'humanité seront poussées. Quand l'inquisiteur Voltaire m'aura fait brûler, cela ne sera pas plaisant pour moi, je l'avoue; mais avouez aussi que pour la chose, cela ne sauroit l'être plus.

Je ne sais pas encore ce que je deviendrai cet été. Je me sens ici trop près de Genève & de Berne, pour y goûter un moment de tranquillité. Mon corps y est en sûreté, mais mon ame y est incessamment bouleversée. Je voudrois trouver quelque asile où je pusse au moins achever de vivre en paix. J'ai quelque envie d'aller chercher en Italie une inqusition plus douce, & un climat moins rude. J'y suis désiré, & je suis sûr d'y être ac-

cueilli. Je ne me propose pourtant pas de me transplanter brusquement, mais d'aller seulement reconnoître les lieux, si mon état me le permet, & qu'on me laisse les passages libres, de quoi je doute. Le projet de ce voyage trop éloigné, ne me permet pas de songer à le faire avec vous, & je crains que l'objet qui me le faisoit sur-tout désirer, ne s'éloigne. Ce que j'avois besoin de connoître mieux, n'étoit assurément pas la conformité de nos sentimens & de nos principes, mais celle de nos humeurs, dans la supposition d'avoir à vivre ensemble comme vous aviez eu l'honnêteté de me le proposer. Quelque parti que je prenne, vous connoîtrez, Monsieur, je m'en flatte, que vous n'avez pas mon estime & ma confiance à demi; & si vous pouvez me prouver que certains arrangemens ne vous porteront pas un notable préjudice, je vous remettrai, puisque vous le voulez bien, l'embarras de tout ce qui regarde, tant la collection de mes écrits que l'honneur de ma mémoire, & perdant toute autre idée que de me préparer au dernier passage, je vous devrai

avec joie, le repos du reste de mes jours.

J'ai l'esprit trop agité maintenant pour prendre un parti : mais après y avoir mieux pensé, quelque parti que je prenne, ce ne sera point sans en causer avec vous, & sans vous faire entrer pour beaucoup dans mes résolutions dernières. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE A M. S. B.

. . . . . 2 Février 1764.

J'AI reçu, Monsieur, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 Janvier, l'écrit que vous avez pris la peine d'y joindre. Je vous remercie de l'une & de l'autre.

Vous m'assurez qu'un grand nombre de lecteurs me traitent d'homme plein d'orgueil, de présomption, d'arrogance ; vous avez soin d'ajouter que ce sont là leurs propres expressions. Voilà, Monsieur, de fort vilains vices dont je dois tâcher de me corriger. Mais sans doute

ces Messieurs qui usent si libéralement de ces termes, sont eux-mêmes si remplis d'humilité, de douceur, & de modestie, qu'il n'est pas aisé d'en avoir autant qu'eux.

Je vois, Monsieur, que vous avez de la santé, du loisir, & du goût pour la dispute. Je vous en fais mon compliment; & pour moi qui n'ai rien de tout cela, je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. P. CHAPPUIS.

Motiers, le 2 Février 1765.

J'AI lu, Monsieur, avec grand plaisir la lettre dont vous m'avez honoré, le 18 Janvier. J'y trouve tant de justesse, de sens, & une si honnête franchise, que j'ai regret de ne pouvoir vous suivre dans les détails où vous y êtes entré. Mais, de grace, mettez vous à ma place; supposez-vous malade, accablé de chagrins, d'affaires, de lettres, de visites,

excède d'importuns de toute espèce qui, ne sachant que faire de leur temps, absorberoient impitoyablement le vôtre, & dont chacun voudroit vous occuper de lui seul & de ses idées. Dans cette position, Monsieur, car c'est la mienne, il me faudroit dix têtes, vingt mains, quatre secrétaires & des jours de quarante-huit heures pour répondre à tout; encore ne pourrois-je contenter personne, parce que souvent deux lignes d'objections demandent vingt pages de solutions.

Monsieur, j'ai dit ce que je savois, & peut-être ce que je ne savois pas, ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'en sais pas davantage; ainsi je ne ferois plus que bavarder, il vaut mieux me taire. Je vois que la plupart de ceux qui m'écrivent, pensent comme moi sur quelques points & différemment sur d'autres : tous les hommes en sont à-peu-près là; il ne faut point se tourmenter de ces différences inévitables, sur-tout quand on est d'accord sur l'essentiel, comme il me paroît que nous le sommes vous & moi.

Je trouve les clefs auxquels vous réduisez les éclairciciſſemens à demander au

conseil assez raisonnables. Il n'y a que le premier qu'il faut retrancher comme inutile, puisque ne voulant jamais rentrer dans Gènève, il m'est parfaitement égal que le jugement rendu contre moi soit ou ne soit pas redressé. Ceux qui pensent que l'intérêt, ou la passion m'a fait agir dans cette affaire, lisent bien mal le fond de mon cœur. Ma conduite est une, & n'a jamais varié sur ce point; si mes contemporains ne me rendent pas justice en ceci, je m'en console en me la rendant à moi-même, & je l'attends de la postérité.

Bon jour, Monsieur; vous croyez que j'ai fait avec vous en finissant ma lettre. Point du tout; ayant oublié votre adresse, il faut maintenant la retourner chercher dans votre première lettre, perdue dans cinq cens autres, où il me faudra peut-être une demi-journée pour la trouver. Ce qui achève de m'étourdir est que je manque d'ordre: mais le découragement & la paresse m'absorbent, m'anéantissent, & je suis trop vieux pour me corriger de rien. Je vous salue de tout mon cœur.

*

LETTRE
A Mde. GUIENET.

. . . . . . 6 Février 1765.

QUE j'apprenne à ma bonne amie mes bonnes nouvelles. Le 22 Janvier on a brûlé mon livre à la Haye; on doit aujourd'hui le brûler à Genève; on le brûlera, j'espère, encore ailleurs. Voilà, par le froid qu'il fait, des gens bien brûlans. Que de feux de joie brillent à mon honneur dans l'Europe! Qu'ont donc fait mes autres écrits pour n'être pas aussi brûlés, & que n'en ai-je à faire brûler encore? Mais j'ai fini pour ma vie; il faut savoir mettre des bornes à son orgueil. Je n'en mets point à mon attachement pour vous, & vous voyez qu'au milieu de mes triomphes, je n'oublie pas mes amis. Augmentez-en bientôt le nombre, chère Isabelle. J'en attends l'heureuse nouvelle avec la plus vive impatience. Il ne manque plus rien à ma gloire, mais il manque à mon bonheur d'être grand-papa (*).

(*) Mde. Guinet appeloit M. Rousseau son papa.

LETTRE

A M. Le Nieps.

...... 8 *Février* 1765.

Je commençois à être inquiet de vous, cher ami; votre lettre vient bien à propos me tirer de peine. La violente crise où je suis, me force à ne vous parler dans celle-ci que de moi. Vous aurez vu qu'on a brûlé, le 22, mon livre, à la Haye. Rey me marque que le ministre Chais s'est donné beaucoup de mouvemens, & que l'inquisiteur Voltaire a écrit beaucoup de lettres pour cette affaire. Je pense qu'avant-hier le Deux-Cent en a fait autant à Genève; du moins tout étoit préparé pour cela. Toutes ces brûleries sont si bêtes qu'elles ne font plus que me faire rire. Je vous envoie, ci-joint, copie d'une lettre (*) que j'écrivis avant-hier, là-dessus, à une jeune femme, qui m'appelle son papa. Si la lettre vous paroît bonne, vous pouvez la faire courir, pourvu que les copies soient exactes.

Prévoyant les chagrins sans nombre,

(*) C'est celle-ci-contre, du 6 Février.

que m'attireroit mon dernier ouvrage, je ne le fis qu'avec répugnance, malgré moi, & vivement sollicité. Le voilà fait, publié, brûlé. Je m'en tiens-là. Non-seulement je ne veux plus me mêler des affaires de Genève, ni même en entendre parler, mais pour le coup, je quitte tout à fait la plume, & soyez assuré que rien au monde ne me la fera reprendre. Si l'on m'eût laissé faire, il y a longtemps que j'aurois pris ce parti; mais il est pris si bien que, quoi qu'il arrive, rien ne m'y fera renoncer. Je ne demande au ciel que quelqu'intervalle de paix jusqu'à ma dernière heure, & tous mes malheurs seront oubliés; mais dût-on me poursuivre jusqu'au tombeau, je cesse de me défendre. Je ferai comme les enfans & les ivrognes, qui se laissent tomber tout bonnement quand on les pousse, & ne se font aucun mal; au lieu qu'un homme qui veut se roidir, n'en tombe pas moins, & se casse une jambe ou un bras par-dessus le marché.

On répand donc que c'est l'inquisiteur qui m'a écrit au nom des Corses, & que j'ai donné dans un piège si subtil.

Ce

Ce qui me paroît ici tout-à-fait bon, est que l'inquisiteur trouve plaisant de se faire passer pour faussaire, pourvu qu'il me fasse passer pour dupe. Supposons que ma stupidité fût telle, que sans autre information, j'eusse pris cette prétendue lettre pour argent comptant : est-il concevable qu'une pareille négociation se fût bornée à cette unique lettre, sans instructions, sans éclaircissemens, sans mémoires, sans précis d'aucune espece? Ou bien, M. de Voltaire aura-t il pris la peine de fabriquer aussi tout cela? Je veux que sa profonde érudition ait pu tromper, sur ce point, mon ignorance, tout cela n'a pu se faire au moins sans avoir de ma part quelque réponse, ne fût-ce que pour savoir si j'acceptois la proposition. Il ne pouvoit même avoir que cette réponse en vue pour attester ma crédulité : ainsi, son premier soin a dû être de se la faire écrire; qu'il la montre, & tout sera dit.

Voyez comment ces pauvres gens accordent leurs flûtes. Au premier bruit d'une lettre que j'avois reçue, on y mit aussi tôt pour emplâtre que Mrs. Helvé-

tius & Diderot en avoient reçu de pareilles. Que sont maintenant devenues ces lettres? M. de Voltaire a-t-il aussi voulu se moquer d'eux? Je ris toujours de vos Parisiens, de ces esprits si subtils, de ces jolis faiseurs d'épigrammes, que leur Voltaire mène incessamment avec des contes de vieilles, qu'on ne feroit pas croire aux enfans. J'ose dire que ce Voltaire lui-même, avec tout son esprit, n'est qu'une bête, un méchant très-mal-adroit. Il me poursuit, il m'écrase; il me persécute, & peut-être me fera-t-il périr à la fin; grande merveille, avec cent mille livres de rente, tant d'amis puissans à la cour, & tant de si basses cajoleries, contre un pauvre homme dans mon état. J'ose dire que si Voltaire, dans une situation pareille à la mienne, osoit m'attaquer, & que je daignasse employer contre lui ses propres armes, il seroit bientôt terrassé. Vous allez juger de la finesse de ses pieges par un fait qui peut-être a donné lieu au bruit qu'il a répandu, comme s'il eût été sûr d'avance du succès d'une ruse si bien conduite.

Un chevalier de Malte, qui a beau-

coup bavardé dans Genève, & dit venir d'Italie, est venu me voir, il y a quinze jours, de la part du général Paoli, faisant beaucoup l'empressé des commissions dont il se disoit chargé près de moi, mais me disant au fond très-peu de chose, & m'étalant d'un air important d'assez chétives paperasses fort pochetées. A chaque pièce qu'il me montroit, il étoit tout étonné de me voir tirer d'un tiroir la même pièce, & la lui montrer à mon tour. J'ai vu que cela le mortifioit d'autant plus, qu'ayant fait tous ses efforts pour savoir quelles relations je pouvois avoir eues en Corse, il n'a pu là dessus m'arracher un seul mot. Comme il ne m'a point apporté de lettres, & qu'il n'a voulu ni se nommer, ni me donner la moindre notion de lui, je l'ai remercié des visites qu'il vouloit continuer de me faire. Il n'a pas laissé de passer encore ici dix ou douze jours sans me revenir voir.

Tout cela peut être une chose fort simple. Peut-être ayant quelque envie de me voir, n'a-t-il cherché qu'un prétexte pour s'introduire; & peut-être est-ce un

galant homme, très bien intentionné, & qui n'a d'autre tort dans ce fait, que d'avoir fait un peu trop l'empressé pour rien. Mais comme tant de malheurs doivent m'avoir appris à me tenir sur mes gardes, vous m'avouerez que si c'est un piège, il n'est pas fin.

M. V......s m'a écrit une lettre honnête, pour désavouer avec horreur le libelle. Je lui ai répondu très-honnêtement, & je me suis obligé de contribuer, autant qu'il m'est possible, à répandre son désaveu, dans le doute que quelqu'un, plus méchant que lui, ne se cache sous son manteau.

LETTRE

A Mr. D. P. . . .u.

A Motiers, le 14 Février 1765.

VOICI, Monsieur, le projet que vous avez pris la peine de dresser, sur quoi je ne vous dis rien, par la raison que vous savez. Je vous prie, si cette affaire doit se conclure, de vouloir bien décider de

tout à votre volonté; je confirmerai tout: car pour moi, j'ai maintenant l'esprit à mille lieues de là; & sans vous, je n'irois pas plus loin, par le seul dégoût de parler d'affaires. Si ce que les associés disent dans leur réponse, article 1er. de mon *ouvrage sur la Musique*, s'entend du dictionnaire, je m'en rapporte là-dessus à la réponse verbale que je leur ai faite. J'ai sur cette compilation des engagemens antérieurs, qui ne me permettent plus d'en disposer; & s'il arrivoit que, changeant de pensée, je le comprisse dans mon recueil, ce que je ne promets nullement, ce ne seroit qu'après qu'il auroit été imprimé à part par le libraire auquel je suis engagé.

Vous ne devez point, s'il vous plaît, passer outre, que les associés n'aient le consentement formel du conseil d'Etat, que je doute fort qu'ils obtiennent. Quant à la permission qu'ils ont demandée à la cour, je doute encore plus qu'elle leur soit accordée. Milord Maréchal connoît là-dessus mes intentions; il sait que non-seulement je ne demande rien, mais que je suis très-déterminé à ne jamais me pré-

valoir de ſon crédit à la cour, pour y obtenir quoi que ce puiſſe être, relativement au pays où je vis, qui n'ait pas l'agrément du gouvernement particulier du pays même. Je n'entends me mêler en aucune façon de ces choſes-là, ni traiter qu'elles ne ſoient décidées.

Depuis hier que ma lettre eſt écrite, j'ai la preuve de ce que je ſoupçonnois depuis quelques jours, que l'écrit de V....s trouvoit ici parmi les femmes autant d'applaudiſſement qu'il a cauſé d'indignation à Genève & à Paris, & que trois ans d'une conduite irréprochable ſous leurs yeux mêmes, ne pouvoient garantir la pauvre Mlle. le Vaſſeur de l'effet d'un libelle venu d'un pays où ni moi ni elle n'avons vécu. Peu ſurpris que ces viles ames ne ſe connoiſſent pas mieux en vertu qu'en mérite, & ſe plaiſent à inſulter aux malheureux, je prends enfin la ferme réſolution de quitter ce pays, ou du moins ce village, & d'aller chercher une habitation où l'on juge les gens ſur leur conduite, & non ſur les libelles de leurs ennemis. Si quelque autre honnête étranger veut connoître Motiers,

qu'il y passe, s'il peut, trois ans comme j'ai fait, & puis qu'il en dise des nouvelles.

Si je trouvois à Neuchâtel ou aux environs un logement convenable, je serois homme à l'aller occuper en attendant.

LETTRE

A Mr. D. P....U.

...... 4 *Mars* 1765.

Je vous dois une réponse, Monsieur, je le sais. L'horrible situation de corps & d'ame où je me trouve, m'ôte la force & le courage d'écrire. J'attendois de vous quelques mots de consolation : mais je vois que vous comptez à la rigueur avec les malheureux. Ce procédé n'est pas injuste, mais il est un peu dur dans l'amitié.

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers, le 7 Mars 1765.

POUR Dieu ne vous fâchez pas, & sachez pardonner quelques torts à vos amis dans leurs misères. Je n'ai qu'un ton, Monsieur, & il est quelquefois un peu dur; il ne faut pas me juger sur mes expressions, mais sur ma conduite; elle vous honore, quand mes termes vous offensent. Dans le besoin que j'ai des consolations de l'amitié, je sens que les vôtres me manquent, & je m'en plains : cela est-il donc si désobligeant?

Si j'ai écrit à d'autres, comment n'avez-vous pas senti l'absolue nécessité de répondre, & sur-tout dans la circonstance, à des personnes avec qui je n'ai point de correspondance habituelle, & qui viennent au fort de mes malheurs, y prendre le plus généreux intérêt? Je croyois que sur ces lettres même vous vous diriez : *il n'a pas le tems de m'écrire*, & que vous vous souviendriez de nos

conventions. Falloit-il donc dans une occasion si critique, abandonner tous mes intérêts, toutes mes affaires, mes devoirs même, de peur de manquer avec vous à l'exactitude d'une réponse dont vous m'aviez dispensé? Vous vous seriez offensé de ma crainte, & vous auriez eu raison. L'idée même, très-fausse assurément, que vous aviez de m'avoir chagriné par votre lettre, n'étoit-elle pas pour votre bon cœur un motif de réparer le mal que vous supposiez m'avoir fait? Dieu vous préserve d'afflictions; mais en pareil cas, soyez sûr que je ne compterai pas vos réponses. En tout autre cas, ne comptez jamais mes lettres, ou rompons tout de suite; car aussi bien, ne tarderions-nous pas à rompre. Mon caractère vous est connu, je ne saurois le changer.

Toutes vos autres raisons ne sont que trop bonnes. Je vous plains dans vos tracas, & les approches de votre goutte me chagrinent sur-tout vivement, d'autant plus que dans l'extrême besoin de me distraire, je me promettois des promenades délicieuses avec vous. Je sens

encore que ce que je vais vous dire peut être bien déplacé parmi vos affaires ; mais il faut vous montrer si je vous crois le cœur dur, & si je manque de confiance en votre amitié. Je ne fais pas des complimens, mais je prouve.

Il faut quitter ce pays, je le sens; il est trop près de Genève, on ne m'y laisseroit jamais en repos. Il n'y a guères qu'un pays catholique qui me convienne ; & c'est de-là, puisque vos ministres veulent tant la guerre, qu'on peut leur en donner le plaisir tout leur soûl. Vous sentez, Monsieur, que ce déménagement a ses embarras. Voulez-vous être dépositaire de mes effets, en attendant que je me fixe ? Voulez vous acheter mes livres, ou m'aider à les vendre? Voulez vous prendre quelqu'arrangement, quant à mes ouvrages, qui me délivre de l'horreur d'y penser, & de m'en occuper le reste de ma vie? Toute cette rumeur est trop vive & trop folle pour pouvoir durer. u bout de deux ou trois ans to tes les difficultés pour l'impression seront levées, sur-tout quand je n'y serai plus. En tout cas les autres

lieux, même au voisinage, ne manqueront pas. Il y a sur tout cela des détails qu'il seroit trop long d'écrire, & sur lesquels sans que vous soyez marchand, sans que vous me fassiez l'aumône, cet arrangement peut m'être utile, & ne vous pas être onéreux. Cela demande d'en conférer. Il faut voir seulement si vos affaires présentes vous permettent de penser à celle là.

Vous savez donc le triste état de la pauvre Mde G.....t, femme aimable, d'un vrai mérite, d'un esprit aussi fin que juste, & pour qui la vertu n'étoit pas un vain mot; sa famille est dans la plus grande désolation; son mari est au désespoir, & moi je suis déchiré. Voilà, Monsieur, l'objet que j'ai sous les yeux pour me consoler d'un tissu de malheurs sans exemple.

J'ai des accès d'abattement; cela est assez naturel dans l'état de maladie; & ces accès sont très-sensibles, parce qu'ils sont les momens où je cherche le plus à m'épancher. Mais ils sont courts, & n'influent point sur ma conduite. Mon état habituel est le courage, & vous le verrez peut-être dans cette affaire, si l'on me pousse à bout; car je me fais une loi d'être

patient jusqu'au moment où l'on ne peut plus l'être sans lâcheté. Je ne sais quelle diable de mouche a piqué vos Messieurs; mais il y a bien de l'extravagance à tout ce vacarme; ils en rougiront sitôt qu'ils seront calmés.

Mais que dites-vous, Monsieur, de l'étourderie de vos ministres, qui devroient trembler qu'on apperçût qu'ils existent, & qui vont sottement payer pour les autres dans une affaire qui ne les regarde pas. Je suis persuadé qu'ils s'imaginent que je vais rester sur la défensive, & faire le pénitent & le suppliant: le Conseil de Genève le croyoit aussi, je l'ai désabusé; je me charge de les désabuser de même. Soyez-moi témoin, Monsieur, de mon amour pour la paix, & du plaisir avec lequel j'avois posé les armes; s'ils me forcent à les reprendre, je les reprendrai: car je ne veux pas me laisser battre à terre, c'est un point tout résolu. Quelle prise ne me donnent-ils pas? A trois ou quatre près que j'honore & que j'excepte, que sont les autres? Quels mémoires n'aurai-je pas sur leur compte? Je suis tenté de faire ma paix avec tous les autres Clergés, aux dépens du vôtre;

d'en faire le bouc d'expiation pour les péchés d'Israël. L'invention est bonne, & son succès est certain. Ne seroit-ce pas bien servir l'Etat, d'abattre si bien leur morgue, de les avilir à tel point, qu'ils ne puissent jamais plus ameuter les peuples ? J'espère ne me pas livrer à la vengeance ; mais si je les touche, comptez qu'ils sont morts. Au reste il faut premièrement attendre l'excommunication ; car jusqu'à ce moment ils me tiennent ; ils sont mes pasteurs, & je leur dois du respect. J'ai là-dessus des maximes dont je ne me départirai jamais, & c'est pour cela même que je les trouve bien peu sages de m'aimer mieux loup que brebis.

LETTRE

A Mr. LALIAUD.

A Motiers, le 7 Avril 1765.

PUISQUE vous le voulez abſolument, Monſieur, voici deux mauvaiſes eſquiſſes que j'ai fait faire, faute de mieux, par une manière de peintre qui a paſſé par Neuchâtel. La grande eſt un profil à la ſilhouette, où j'ai fait ajouter quelques traits en crayon pour mieux déterminer la poſition des traits; l'autre eſt un profil tiré à la vue. On ne trouve pas beaucoup de reſſemblance à l'un ni à l'autre, j'en ſuis fâché, mais je n'ai pu faire mieux; je crois même que vous me ſauriez quelque gré de cette petite attention, ſi vous connoiſſiez la ſituation où j'étois, quand je me ſuis ménagé le moment de vous complaire.

Il y a un portrait de moi, très-reſſemblant, dans l'appartement de Mde. la Maréchale de Luxembourg. Si M. le Moine prenoit la peine de s'y tranſporter & de demander de ma part M. de

la Roche, je ne doute pas qu'il n'eût la complaisance de le lui montrer.

Je ne vous connois, Monsieur, que par vos lettres, mais elles respirent la droiture & l'honnêteté; elles me donnent la plus grande opinion de votre ame, l'estime que vous m'y témoignez me flatte, & je suis bien aise que vous sachiez qu'elle fait une des consolations de ma vie.

LETTRE

A Mr. DU PEYROU.

Vendredi 12 Avril 1765.

PLUS j'étois touché de vos peines, plus j'étois fâché contre vous, & en cela j'avois tort; le commencement de votre lettre me le prouve. Je ne suis pas toujours raisonnable, mais j'aime toujours qu'on me parle raison. Je voudrois connoître vos peines pour les soulager, pour les partager du moins. Les vrais épanchemens du cœur

veulent non-seulement l'amitié, mais la familiarité ; & la familiarité ne vient que par l'habitude de vivre ensemble. Puisse un jour cette habitude si douce, donner entre nous à l'amitié tous ses charmes ! je les sentirai trop bien, pour ne pas vous les faire sentir aussi.

Au train dont la neige tombe, nous en aurons ce soir plus d'un pied : cela & mon état encore empiré, m'ôteront le plaisir de vous aller voir aussitôt que je l'espérois. Sitôt que je le pourrai, comptez que vous verrez celui qui vous aime.

LETTRE
A Mr. D. P....u.

...... 22 *Avril* 1765.

L'AMITIÉ est une chose si sainte, que le nom n'en doit pas même être employé dans l'usage ordinaire. Ainsi nous serons amis, & nous ne nous dirons pas mon ami. J'eus un surnom jadis que je crois mériter mieux que jamais. A Paris on ne m'appeloit que *le Citoyen*. Rendez moi ce titre qui m'est si cher,

& que j'ai payé si cher; faites même en sorte qu'il se propage, & que tous ceux qui m'aiment, ne m'appellent jamais Monsieur; mais en parlant de moi, *le Citoyen*; & en m'écrivant, *mon cher Citoyen*. Je vous charge de faire connoître ce que je désire, & je crois que tous vos amis & les miens me feront volontiers ce plaisir. En attendant, commencez par donner l'exemple. A votre égard, prenez un nom de société qui vous plaise, & que je puisse vous donner. Je me plais à songer que vous devez être un jour mon cher hôte, & j'aimerois à vous en donner le titre d'avance; mais celui-là, ou un autre, prenez-en un qui soit de votre goût, & qui supprime entre nous le maussade mot de *Monsieur*, que l'amitié & sa familiarité doivent proscrire.

Je souffre toujours beaucoup. Je vous embrasse.



LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

A Motiers, le 22 Avril 1765.

J'ai reçu, Monſieur, tous vos envois, & ma ſenſibilité à votre amitié augmente de jour en jour : mais j'ai une grace à vous demander, c'eſt de ne me plus parler des affaires de Genève, & de ne plus m'envoyer aucune pièce qui s'y rapporte. Pourquoi veut-on abſolument, par de ſi triſtes images, me faire finir dans l'affliction le reſte des malheureux jours que la nature m'a comptés, & m'ôter un repos dont j'ai ſi grand beſoin, & que j'ai ſi chèrement acheté? Quelque plaiſir que me faſſe votre correſpondance, ſi vous continuez d'y faire entrer des objets dont je ne puis ni ne veux plus m'occuper, vous me forcerez d'y renoncer.

Je vous remercie du vin de Lunel: mais, mon cher Monſieur, nous ſommes convenus, ce me ſemble, que vous ne m'enverriez plus rien de ce qui ne vous coûte rien. Vous me paroiſſez n'avoir pas

pour cette convention la même mémoire qui vous sert si bien dans mes commissions.

Je ne peux rien vous dire du Chevalier de Malte ; il est encore à Neuchâtel. Il m'a apporté une lettre de M. de Paoli, qui n'est certainement pas supposée. Cependant la conduite de cet homme-là est en tout si extraordinaire, que je ne puis prendre sur moi de m'y fier ; & je lui ai remis pour M. Paoli, une réponse qui ne signifie rien, & qui le renvoie à notre correspondance ordinaire, laquelle n'est pas connue du Chevalier. Tout ceci, je vous prie, entre nous.

Mon état empire au lieu de s'adoucir. Il me vient du monde des quatre coins de l'Europe. Je prends le parti de laisser à la poste les lettres que je ne connois pas, ne pouvant y suffire. Selon toute apparence, je ne pourrai guères jouir à ce voyage du plaisir de vous voir tranquillement. Il faut espérer qu'une autre fois je serai plus heureux.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . . v.

. . . . 29 *Avril* 1765.

J'ai reçu votre présent (*) : je vous en remercie ; il me fait grand plaisir, & je brûle d'être à portée d'en faire usage. J'ai plus que jamais la passion de la botanique ; mais je vois avec confusion, que je ne connois pas encore assez de plantes empiriquement, pour les étudier par systême. Cependant je ne me rebuterai pas ; & je me propose d'aller dans la belle saison passer une quinzaine de jours près de M. Gagnebin, pour me mettre en état du moins de suivre mon Linnæus.

J'ai dans la tête que, si vous pouviez vous soutenir jusqu'au temps de notre caravanne, elle vous garantira d'être arrêté durant le reste de l'année, vu que la goutte n'a point de plus grand ennemi que l'exercice pédestre. Vous devriez prendre la botanique par remède, quand vous ne la

(*) Les Ouvrages de Linnæus.

prendriez pas par goût. Au reste, je vous avertis que le charme de cette science consiste sur-tout dans l'étude anatomique des plantes. Je ne puis faire cette étude à mon gré, faute des instrumens nécessaires, comme microscopes de diverses mesures de foyer, petites pinces bien menues, semblables aux brusselles des joailliers; ciseaux très-fins à découper. Vous devriez tâcher de vous pourvoir de tout cela pour notre course; & vous verrez que l'usage en est très-agréable & très-instructif.

Vous me parlez du temps remis : il ne l'est assurément pas ici; j'ai fait quelques essais de sortie qui m'ont réussi médiocrement, & jamais sans pluie. Il me tarde d'aller vous embrasser; mais il faut faire des visites, & cela m'épouvante un peu, sur-tout vu mon état.

Quand verrez-vous la fin de ce vilain procès? Je voudrois aussi voir déjà votre bâtiment fini, pour y occuper ma cellule, & vous appeller tout de bon, mon cher hôte. Bon jour.

LETTRE

AU MÊME.

Jeudi 23 Mai 1765.

J'ESPÈRE, mon cher hôte, que cette vilaine goutte n'aura fait que vous menacer. Dansez & marchez beaucoup; tourmentez-la si bien, qu'elle nous laisse en repos projeter & faire notre course; on dit que les pélerins n'ont jamais la goutte; rien n'est donc tel pour l'éviter, que de se faire pélerin.

Sultan m'a tenu quelques jours en peine; sur son état présent, je suis parfaitement rassuré : ce qui m'allarmoit le plus étoit la promptitude avec laquelle la plaie s'étoit refermée. Il avoit à la jambe un trou fort profond; elle étoit enflée; il souffroit beaucoup, & ne pouvoit se soutenir. En cinq ou six heures, avec une simple application de thériaque, plus d'enflûre, plus de douleur, plus de trou, à peine en ai je pu retrouver la place; il est gaillardement revenu de son pied à Motiers, & se porte à

merveille depuis ce temps-là : comme vous avez des chiens, j'ai cru qu'il étoit bon de vous apprendre l'histoire de mon spécifique ; elle est aussi étonnante que certaine. Il faut ajouter que je l'ai mis au lait durant quelques jours ; c'est une précaution qu'il faut toujours prendre, sitôt qu'un animal est blessé.

Il est singulier que depuis trois jours, je ressens les mêmes attaques que j'ai eues cet hiver ; il est constaté que ce séjour ne me vaut rien à aucun égard. Ainsi mon parti est pris, tirez-moi d'ici au plus vîte. Je vous embrasse.

LETTRE

AU MÊME.

Mardi 11 *Juin* 1765.

Si je reste un jour de plus, je suis pris ; je pars donc, mon cher hôte, pour la Ferriere, où je vous attendrai avec le plus grand empressement, mais sans m'impatienter. Ce qui achève de me déterminer, est qu'on m'apprend que vous avez

commencé à sortir. Je vous recommande de ne pas oublier parmi vos provisions, café, sucre, cafetière, briquet, & tout l'attirail pour faire, quand on veut, du café dans les bois. Prenez *Linnæus* & *Sauvages*, quelque livre amusant, & quelque jeu pour s'amuser plusieurs si l'on est arrêté dans une maison par le mauvais temps. Il faut tout prévoir pour prévenir le désœuvrement & l'ennui.

Bon jour, je compte partir demain matin, s'il fait beau, pour aller coucher au Locle, & dîner ou coucher à la Ferriere, le lendemain jeudi. Je vous embrasse.

LETTRE

AU MÊME.

A la Ferriere, le 16 Juin 1765.

ME voici, mon cher hôte, à la Ferriere, où je ne suis arrivé que pour y garder la chambre, avec un rhume affreux, une assez grosse fièvre, & une esquinancie, mal auquel j'étois très-sujet

dans

dans ma jeunesse, mais dont j'espérois que l'âge m'auroit exempté. Je me trompois ; cette attaque a été violente ; j'espère qu'elle sera courte. La fièvre est diminuée, ma gorge se dégage, j'avale plus aisément, mais il m'est encore impossible de parler.

Au peu que j'ai vu sur la botanique, je comprends que je repartirai d'ici plus ignorant que je n'y suis arrivé ; plus convaincu du moins de mon ignorance ; puisqu'en vérifiant mes connoissances sur les plantes, il se trouve que plusieurs de celles que je croyois connoître, je ne les connoissois point. Dieu soit loué ; c'est toujours apprendre quelque chose que d'apprendre qu'on ne sait rien. Le messager attend & me presse ; il faut finir. Bon jour, mon cher hôte ; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Brot, le lundi 15 Juillet 1765.

Vos gens, mon cher hôte, ont été bien mouillés & le seront encore, de quoi je suis bien faché; ainsi trouvant ici un char-à-banc, je ne les menerai pas plus loin. Je pars le cœur plein de vous, & aussi empressé de vous revoir, que si nous ne nous étions vus depuis long temps. Puissé-je apprendre à notre première entrevue, que tous vos tracas sont finis, & que vous avez l'esprit aussi tranquille, que votre honnête cœur doit être content de lui-même, & serein dans tous les temps! La cérémonie de ce matin met dans le mien la satisfaction la plus douce. Voilà, mon cher hôte, les traits qui me peignent au vrai l'ame de Milord Maréchal, & me montrent qu'il connoît la mienne. Je ne connois personne plus fait pour vous aimer, & pour être aimé de vous. Comment ne verrois-je pas enfin réunis tous ceux qui m'aiment? Ils sont dignes de s'aimer tous. Je vous embrasse.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Motiers, le 15 Août 1765.

J'ai reçu tous vos envois, Monsieur; & je vous remercie des commissions; elles sont fort bien, & je vous prie aussi d'en faire mes remetcîmens à M. De Luc. A l'égard des abricots, par respect pour Mde. d'Ivernois je veux bien ne pas les renvoyer; mais j'ai là-dessus deux choses à vous dire, & je vous les dis pour la dernière fois. L'une, qu'à faire aux gens des cadeaux malgré eux, & à les servir à notre mode & non pas à la leur, je vois plus de vanité que d'amitié. L'autre, que je suis très-déterminé à secouer toute espèce de joug qu'on peut vouloir m'imposer malgré moi, quel qu'il puisse être; que quand celà ne peut se faire qu'en rompant, je romps, & que quand une fois j'ai rompu, je ne renoue jamais, c'est pour la vie. Votre amitié, Monsieur, m'est trop précieuse, pour que je vous pardonnasse jamais de m'y avoir fait renoncer.

Les cadeaux sont un petit commerce d'amitié fort agréable quand ils sont réciproques. Mais ce commerce demande de part & d'autre de la peine & des soins; & la peine & les soins sont le fléau de ma vie : j'aime mieux un quart d'heure d'oisiveté que toutes les confitures de la terre. Voulez-vous me faire des présens qui soient pour mon cœur d'un prix inestimable ? Procurez-moi des loisirs, sauvez moi des visites, fournissez-moi des moyens de n'écrire à personne. Alors je vous devrai le bonheur de ma vie, & je reconnoîtrai les soins du véritable ami. Autrement non.

M. M... est venu lui cinq ou sixième; j'étois malade, je n'ai pu le voir ni lui ni sa compagnie. Je suis bien aise de savoir que les visites que vous me forcez de faire m'en attirent. Maintenant que je suis averti, si j'y suis repris ce sera ma faute.

Votre M. de F.... qui part de Bordeaux pour me venir voir ne s'embarrasse pas si cela me convient ou non. Comme il fait tous ses petits arrangemens sans moi, il ne trouvera pas mau-

vais, je pense, que je prenne les miens sans lui.

Quant à M. Liotard, son voyage ayant un but déterminé, qui se rapporte plus à moi qu'à lui, il mérite une exception, & il l'aura. Les grands talens exigent des égards. Je ne réponds pas qu'il me trouve en état de me laisser peindre, mais je réponds qu'il aura lieu d'être content de la réception que je lui ferai. Au reste, avertissez-le que pour être sûr de me trouver, & de me trouver libre, il ne doit pas venir avant le 4 ou le 5 de septembre.

J'ai vu depuis quelque temps beaucoup d'Anglois, mais M. Wilkes n'a pas paru que je sache.



LETTRE
A M. DE ST. BRISSON.

1765.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre du 27 Décembre. J'ai aussi lu vos deux écrits. Malgré le plaisir que m'ont fait l'un & l'autre, je ne me répens point du mal que je vous ai dit du premier, & ne doutez pas que je ne vous en eusse dit du second, si vous m'eussiez consulté. Mon cher St. Brisson, je ne vous dirai jamais assez avec quelle douleur je vous vois entrer dans une carrière couverte de fleurs & semée d'abîmes; où l'on ne peut éviter de se corrompre ou de se perdre; où l'on devient malheureux ou méchant à mesure qu'on avance, & très-souvent l'un & l'autre avant d'arriver. Le métier d'Auteur n'est bon que pour qui veut servir les passions des gens qui mènent les autres, mais pour qui veut sincèrement le bien de l'humanité, c'est un métier funeste. Aurez-vous plus de zèle que moi pour la justice, pour

la vérité, pour tout ce qui eſt honnête & bon? Aurez-vous des ſentimens plus déſintéreſſés, une religion plus douce, plus tolérante, plus pure, plus ſenſée? Aſpirerez-vous à moins de choſes; ſuivrez-vous une roûte plus ſolitaire; irez-vous ſur le chemin de moins de gens; choquerez vous moins de rivaux & de concurrens; éviterez-vous avec plus de ſoin de croiſer les intérêts de perſonne? Et toutefois vous voyez. Je ne ſais comment il exiſte dans le monde un ſeul honnête homme à qui mon exemple ne faſſe pas tomber la plume des mains. Faites du bien, mon cher St. Briſſon, mais non pas des livres. Loin de corriger les méchans, ils ne font que les aigrir. Le meilleur livre fait très-peu de bien aux hommes, & beaucoup de mal à ſon auteur. Je vous ai déjà vu aux champs pour une brochure qui n'étoit pas fort mal-honnête; à quoi devez-vous vous attendre, ſi ces choſes vous bleſſent déjà?

Comment pouvez-vous croire que je veuille paſſer en Corſe, ſachant que les troupes françaiſes y ſont? Jugez-vous que je n'aie pas aſſez de mes malheurs,

ſans en aller chercher d'autres ? Non, Monſieur ; dans l'accablement où je ſuis, j'ai beſoin de reprendre haleine, j'ai beſoin d'aller plus loin de Genève ; chercher quelques momens de repos ; car on ne m'en laiſſera nulle part un long ſur la terre ; je ne puis plus l'eſpérer que dans ſon ſein. J'ignore encore de quel côté j'irai ; il ne m'en reſte plus guère à choiſir ; je voudrois, chemin faiſant, me chercher quelque retraite fixe pour m'y tranſplanter tout-à-fait ; où l'on eût l'humanité de me recevoir, & de me laiſſer mourir en paix. Mais où la trouver parmi les chrétiens ? La Turquie eſt trop loin d'ici.

Ne doutez pas, cher St. Briſſon, qu'il ne me fût fort doux de vous avoir pour compagnon de voyage, pour conſolateur, pour garde-malade ; mais j'ai contre ce même voyage, de grandes objections par rapport à vous. Premièrement, ôtez-vous de l'eſprit de me conſulter ſur rien, & d'avoir la moindre reſſource contre l'ennui dans mon entretien. L'étourdiſſement où me jettent des agitations ſans relâche, m'a rendu ſtupide ; ma tête eſt en léthargie ; mon cœur même eſt mou-

Je ne ſens ni ne penſe plus. Il me reſte un ſeul plaiſir dans la vie; j'aime encore à marcher; mais en marchant je ne rêve pas même; j'ai les ſenſations des objets qui me frappent, & rien de plus. Je voulois eſſayer d'un peu de botanique pour m'amuſer du moins à reconnoître en chemin quelques plantes; mais ma mémoire eſt abſolument éteinte; elle ne peut pas même aller juſques là. Imaginez le plaiſir de voyager avec un pareil automate.

Ce n'eſt pas tout. Je ſens le mauvais effet que votre voyage ici fera pour vous-même. Vous n'êtes déjà pas trop bien auprès des dévots; voulez vous achever de vous perdre? Vos compatriotes même, en général, ne vous pardonnent pas de me conſulter; comment vous pardonneroient-ils de m'aimer? Je ſuis très-fâché que vous m'ayez nommé à la tête de votre Ariſte. Ne faites plus pareille ſottiſe, ou je me brouille avec vous tout de bon. Dites-moi, ſur-tout, de quel œil vous croyez que votre famille verra ce voyage? Madame votre mère en frémira. Je frémis moi-même à penſer aux funeſtes effets

qu'il peut produire auprès de vos proches ; & vous voulez que je vous laiſſe faire ! C'eſt vouloir que je ſois le dernier des hommes. Non, Monſieur, obtenez l'agrément de Madame votre mère, & venez ; je vous embraſſe avec la plus grande joie ; mais ſans cela n'en parlons plus.

LETTRE

A Mr. D. P.... U.

A Strasbourg, le 17 Novembre 1765.

JE reçois, mon cher hôte, votre lettre. Vous aurez vu, par les miennes, que je renonce abſolument au voyage de Berlin, du moins pour cet hiver, à moins que Milord Maréchal, à qui j'ai écrit, ne fût d'un avis contraire. Mais je le connois ; il veut mon repos ſur toute choſe, ou plutôt il ne veut que cela. Selon toute apparence, je paſſerai l'hiver ici. L'on ne peut rien ajouter aux marques de bienveillance, d'eſtime, & même

de respect qu'on m'y donne, depuis M. le Maréchal & les chefs du pays, jusqu'aux derniers du peuple. Ce qui vous surprendra est que les gens d'église semblent vouloir renchérir encore sur les autres. Ils ont l'air de me dire dans leurs manières: *Distinguez-nous de vos ministres; vous voyez que nous ne pensons pas comme eux.*

Je ne sais pas encore de quels livres j'aurai besoin ; cela dépendra beaucoup du choix de ma demeure ; mais en quelque lieu que ce soit, je suis absolument déterminé à reprendre la botanique. En conséquence, je vous prie de vouloir bien faire trier d'avance tous les livres qui en traitent, figures & autres, & les bien encaisser. Je voudrois aussi que mes herbiers & plantes sèches y fussent joints. Car ne connoissant pas, à beaucoup près, toutes les plantes qui y sont, j'en peux tirer encore beaucoup d'instruction sur les plantes de la Suisse que je ne trouverai pas ailleurs. Sitôt que je serai arrêté, je consacrerai le goût que j'ai pour les herbiers, à vous en faire un aussi complet qu'il me sera possible, & dont je tâcherai que vous soyez content.

Mon cher hôte, je ne donne pas ma confiance à demi. Visitez, arrangez tous mes papiers, lisez & feuilletez tout sans scrupule. Je vous plains de l'ennui que vous donnera tout ce fatras sans choix, & je vous remercie de l'ordre que vous y voudrez mettre. Tâchez de ne pas changer les numéros des paquets, afin qu'ils nous servent toujours d'indication pour les papiers dont je puis avoir besoin. Par exemple, je suis dans le cas de désirer beaucoup de faire usage ici de deux pièces qui sont dans le N°. 12. L'une est *Pygmalion*, & l'autre, l'*Engagement téméraire*. Le directeur du spectacle a pour moi mille attentions. Il m'a donné, pour mon usage, une petite loge grillée; il m'a fait faire une clef d'une petite porte pour entrer incognito; il fait jouer les pièces qu'il juge pouvoir me plaire. Je voudrois tâcher de reconnoître ses honnêtetés; & je crois que quelque barbouillage de ma façon, bon ou mauvais, lui seroit utile par la bienveillance que le public a pour moi, & qui s'est bien marquée au Devin du Village. Si j'osois espérer que vous vous laissassiez tenter à la proposition de

M. De Luze, vous apporteriez ces pièces vous-même, & nous nous amuserions à les faire répéter. Mais comme il n'y a nulle copie de Pygmalion, il en faudroit faire faire une par précaution ; sur-tout si, ne venant pas vous-même, vous preniez le parti d'envoyer le paquet par la poste à l'adresse de M. Zollicoffre, ou par occasion. Si vous venez, mandez-le moi à l'avance, & donnez-moi le temps de la réponse. Selon les réponses que j'attends, je pourrois, si la chose ne vous étoit pas trop importune, vous prier de permettre que Mlle. Le Vasseur vînt avec vous. Je vous embrasse.

LETTRE

AU MÊME.

A Strasbourg, le 25 Novembre 1765.

J'AI, mon cher hôte, votre numéro 8 & tous les précédens. Ne soyez point en peine du passeport. Ce n'est pas une chose si absolument nécessaire que vous le supposez ;

ni si difficile à renouveler au besoin ; mais il me sera toujours précieux par la main dont il me vient & par les soins dont il est la preuve.

Quelque plaisir que j'eusse à vous voir, le changement que j'ai été forcé de mettre dans ma manière de vivre, ralentit mon empressement à cet égard. Les fréquens dînés en ville, & la fréquentation des femmes & des gens du monde, à quoi je m'étois livré d'abord, en retour de leur bienveillance, m'imposoient une gêne qui a tellement pris sur ma santé, qu'il a fallu tout rompre & redevenir ours par nécessité. Vivant seul ou avec Fischer, qui est un très-bon garçon, je ne serois à portée de partager aucun amusement avec vous, & vous iriez sans moi dans le monde ; ou bien ne vivant qu'avec moi vous seriez dans cette ville, sans la connoître. Je ne désespère pas des moyens de nous voir plus agréablement & plus à notre aise. Mais cela est encore dans les futurs contingens. D'ailleurs n'étant pas encore décidé sur moi-même ; je ne le suis pas sur le voyage de Mlle Le Vasseur. Cependant si vous venez, vous êtes sûr de me trouver encore ici, & dans ce cas, je

ferois bien aiſe d'en être inſtruit d'avance, afin de vous faire préparer un logement dans cette maiſon ; car je ne ſuppoſe pas que vous vouliez que nous ſoyons ſéparés.

L'heure preſſe, le monde vient ; je vous quitte bruſquement, mais mon cœur ne vous quitte pas.

LETTRE

AU MÊME.

A Strasbourg, le 30 Novembre 1765.

Tout bien peſé, je me détermine à paſſer en Angleterre. Si j'étois en état, je partirois dès demain ; mais ma rétention me tourmente ſi cruellement, qu'il faut laiſſer calmer cette attaque. Employant ma reſſource ordinaire, je compte être en état de partir dans huit ou dix jours ; ainſi ne m'écrivez plus ici ; votre lettre ne m'y trouveroit pas ; avertiſſez, je vous prie, Mlle. Le Vaſſeur de la même choſe ; je compte m'arrêter à Paris quinze jours ou trois ſe-

maines ; je vous enverrai mon adresse avant de partir. Au reste vous pouvez toujours m'écrire par M. De Luze, que je compte joindre à Paris, & faire avec lui le voyage. Je suis très-fâché de n'avoir pas encore écrit à Mde. De Luze. Elle me rend bien peu de justice si elle est inquiète de mes sentimens. Ils sont tels qu'elle les mérite, & c'est tout dire. Je m'attache aussi très-véritablement à son mari. Il a l'air froid & le cœur chaud ; il ressemble en cela à mon cher hôte ; voilà les gens qu'il me faut.

J'approuve très-fort d'user sobrement de la poste, qui, en Suisse, est devenue un brigandage public : elle est plus respectée en France ; mais les ports y sont exorbitans, & j'ai depuis mon arrivée ici plus de cent francs en ports de lettres. Reprenez & lisez les lettres qui vous viennent pour moi, ne m'envoyez que celles qui l'exigent absolument. Il suffit d'un petit extrait des autres.

Je reçois en ce moment votre paquet numéro 10. Vous devez avoir reçu une de mes lettres, où je vous priois d'ouvrir toutes celles qui vous venoient à mon adresse.

Ainsi vos scrupules sont fort déplacés. Je ne sais si je vous écrirai encore avant mon départ ; mais ne m'écrivez plus ici.

Je vous embrasse de la plus tendre amitié.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Strasbourg, le 2 Décembre 1765.

Vous ne doutez pas, Monsieur, du plaisir avec lequel j'ai reçu vos deux lettres & celle de M. de Luc. On s'attache à ce qu'on aime à proportion des maux qu'il nous coûte. Jugez par-là si mon cœur est toujours au milieu de vous. Je suis arrivé dans cette ville, malade & rendu de fatigue. Je m'y repose avec le plaisir qu'on a de se retrouver parmi des humains, en sortant du milieu des bêtes féroces. J'ose dire que depuis le commandant de la province jusqu'au dernier bourgeois de Strasbourg, tout le monde désiroit de me voir passer ici mes jours ; mais telle n'est pas ma vocation.

Hors d'état de soutenir la route de Berlin, je prends le parti de passer en Angleterre. Je m'arrêterai quinze jours ou trois semaines à Paris, & vous pouvez m'y donner de vos nouvelles chez la veuve Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques.

Je vous remercie de la bonté que vous avez eu de songer à mes commissions. J'ai d'autres prunes à digérer, ainsi disposez des vôtres. Quant aux bilboquets & aux mouchoirs, je voudrois bien que vous pussiez me les envoyer à Paris; ils me feroient grand plaisir; mais à cause que les mouchoirs sont neufs, j'ai peur que cela ne soit difficile. Je suis maintenant très en état d'acquitter votre petit mémoire sans m'incommoder. Il n'en sera pas de même lorsqu'après les fraix d'un voyage long & coûteux, j'en ferai à ceux de mon premier établissement en Angleterre. Ainsi je voudrois bien que vous voulussiez tirer sur moi à Paris à vue le montant du mémoire en question. Si vous voulez absolument remettre cette affaire au temps où je serai plus tranquille, je vous prie au moins de me marquer à combien tous vos dé-

bourſés ſe montent, & permettre que je vous en faſſe mon billet. Conſidérez, mon bon ami, que vous avez une nombreuſe famille, à qui vous devez compte de l'emploi de votre temps, & que le partage de votre fortune, quelque grande qu'elle puiſſe être, vous oblige à n'en rien laiſſer diſſiper, pour laiſſer tous vos enfans dans une aiſance honnête. Moi, de mon côté, je ſerai inquiet ſur cette petite dette tant qu'elle ne ſera pas ou payée ou réglée. Au reſte, quoique cette violente expulſion me dérange, après un peu d'embarras, je me retrouverai du pain & le néceſſaire pour le reſte de mes jours, par des arrangemens dont je dois vous avoir parlé; & quant à préſent, rien ne me manque. J'ai tout l'argent qu'il me faut pour mon voyage & au-delà, & avec un peu d'économie, je compte me retrouver bientôt au courant comme auparavant. J'ai cru vous devoir ces détails pour tranquilliſer votre honnête cœur ſur le compte d'un homme que vous aimez.

LETTRE

A M. DE LUZE.

Paris, 16 Décembre 1765.

J'ARRIVE chez Mde. Duchesne plein desir de vous voir, de vous embrasser, de concerter avec vous le prompt vo de Londres, s'il y a moyen. Je suis dans la plus parfaite sûreté; j'en ai poche l'assurance la plus précise(*). Cependant, pour éviter d'être accablé, je v y rester le moins qu'il me sera possible, garder le plus parfait incognito s'il se p Ainsi ne me décelez, je vous prie, à que ce soit. Je voudrois vous aller v mais pour ne pas promener mon bon dans les rues (**), je désire que vous puissiez venir vous-même le plutôt qu'il se pourra. Je vous embrasse, Monsieur, de tout mon cœur.

(*) Il avoit un passe-port du Ministre bon pour trois mois.

(**) Il portoit encore l'habillement d'Arménien.

LETTRE

AU MÊME.

.....22 *Décembre* 1765.

L'AFFLICTION, Monsieur, où la perte d'un père tendrement aimé plonge en ce moment Mde. de V..... ne me permet pas de me livrer à des amusemens, tandis qu'elle est dans les larmes. Ainsi nous n'aurons point de musique aujourd'hui. Je serai cependant chez moi ce soir comme à l'ordinaire, & s'il entre dans vos arrangemens d'y passer, ce changement ne m'ôtera pas le plaisir de vous y voir. Mille salutations.

LETTRE

AU MÊME.

.....26 *Décembre* 1765.

JE ne saurois, Monsieur, durer plus long-temps sur ce théâtre public. Pourriez-vous, par charité, accélérer un peu notre départ? M. Hume consent à partir le jeudi 2 à midi, pour aller coucher à Senlis. Si vous pouvez vous prêter à cet arrangement, vous me ferez le plus grand plaisir. Nous n'aurons pas la berline à quatre; ainsi vous prendrez votre chaise de poste, M. Hume la sienne, & nous changerons de temps en temps. Voyez, de grace, si tout cela vous convient, & si vous voulez m'envoyer quelque chose à mettre dans ma malle. Mille tendres salutations.



LETTRE

A M. D. P.... U.

A Paris, le 17 Décembre 1765.

J'ARRIVE d'hier au soir, mon aimable hôte & ami. Je suis venu en poste, mais avec une bonne chaise, & à petites journées. Cependant j'ai failli mourir en route; j'ai été forcé de m'arrêter à Epernay, & j'y ai passé une telle nuit, que je n'espérois plus revoir le jour. Toutefois me voici à Paris dans un état assez passable. Je n'ai vu personne encore, pas même M. De Luze, mais je lui ai écrit en arrivant. J'ai le plus grand besoin de repos; je sortirai le moins que je pourrai. Je ne veux pas m'exposer derechef aux dînés, & aux fatigues de Strasbourg. Je ne sais si M. De Luze est toujours d'humeur de passer à Londres. Pour moi je suis déterminé à partir le plutôt qu'il me sera possible, & tandis qu'il me reste encore des forces, pour arriver enfin en lieu de repos.

Je viens en ce moment d'avoir la vi-

ſite de M. De Luze qui m'a remis votre billet du 7, daté de Berne. J'ai écrit en effet la lettre à M. Baillif de Nidau, (*) mais je ne voulus point vous en parler pour ne point vous affliger; ce ſont, je crois, les ſeules réticences que l'amitié permette.

Voici une lettre pour cette pauvre fille qui eſt à l'Isle. Je vous prie de la lui faire paſſer le plus promptement qu'il ſe pourra; elle ſera utile à ſa tranquillité. Dites, je vous ſupplie, à Madame ** combien je ſuis touché de ſon ſouvenir, & de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à mon ſort. J'aurois aſſurément paſſé des jours bien doux près de vous & d'elle; mais je n'étois pas appelé à tant de bien. Faute du bonheur que je ne dois plus attendre, cherchons du moins la tranquillité. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

(*) Celle du 20 Octobre. Tome XXIV des œuvres, éditions in-8. & in-12, & Tome XII de celle in-4°.

LETTRE

LETTRE

A Mr.......

Avril 1766.

J'APPRENDS, Monſieur, avec quelque ſurpriſe, de quelle maniere on me traite à Londres dans un public plus léger que je n'aurois cru. Il me ſemble qu'il vaudroit beaucoup mieux refuſer aux infortunés tout aſile, que de les accueillir pour les inſulter; & je vous avoue que l'hoſpitalité vendue au prix du déshonneur, me paroît trop chère. Je trouve auſſi que pour juger un homme qu'on ne connoît point, il faudroit s'en rapporter à ceux qui le connoiſſent; & il me paroît bizarre qu'emportant de tous les pays où j'ai vécu, l'eſtime & la conſidération des honnêtes gens & du public, l'Angleterre où j'arrive, ſoit le ſeul où l'on me la refuſe. C'eſt en même temps ce qui me conſole; l'accueil que je viens de recevoir à Paris, où j'ai paſſé ma vie, me dédommage de tout ce qu'on dit à Londres. Comme les Anglois, un peu légers

à juger, ne sont pourtant pas injustes, si jamais je vis en Angleterre aussi longtemps qu'en France, j'espère à la fin n'y pas être moins estimé. Je sais que tout ce qui se passe à mon égard n'est point naturel, qu'une nation toute entière ne change pas immédiatement du blanc au noir sans cause, & que cette cause secrète est d'autant plus dangereuse, qu'on s'en défie moins; c'est cela même qui devroit ouvrir les yeux du public sur ceux qui le mènent; mais ils se cachent avec trop d'adresse, pour qu'il s'avise de les chercher où ils sont. Un jour il en saura davantage, & il rougira de sa légèreté. Pour vous, Monsieur, vous avez trop de sens, & vous êtes trop équitable, pour être compté parmi ces juges plus sévères que judicieux. Vous m'avez honoré de votre estime; je ne mériterai jamais de la perdre, & comme vous avez toute la mienne, j'y joins la confiance que vous méritee.



LETTRE

A Mde. de Crequi.

Mai 1766.

Bien loin de vous oublier, Madame; je fais un de mes plaisirs dans cette retraite, de me rappeler les heureux temps de ma vie. Ils ont été rares & courts, mais leur souvenir les multiplie; c'est le passé qui me rend le présent supportable, & j'ai trop besoin de vous, pour vous oublier. Je ne vous écrirai pas pourtant, Madame, & je renonce à tout commerce de lettres, hors les cas d'absolue nécessité. Il est temps de chercher le repos, & je sens que je puis n'en avoir, qu'en renonçant à toute correspondance hors du lieu que j'habite. Je prends donc mon parti trop tard sans doute, mais assez tôt pour jouir des jours tranquilles qu'on voudra bien me laisser. Adieu, Madame; l'amitié dont vous m'avez honoré me sera toujours présente & chère; daignez aussi vous en souvenir quelquefois.

LETTRE

A Mr. De Luze.

A Wootton, le 16 Mai 1766.

Quoique ma longue lettre à Mde. De Luze ſoit, Monſieur, à votre intention comme à la ſienne, je ne puis m'empêcher d'y joindre un mot pour vous remercier & des ſoins que vous avez bien voulu prendre pour réparer la banqueroute que j'avois faite à Strasbourg ſans en rien ſavoir, & de votre obligeante lettre du 10 Avril. J'ai ſenti, à l'extrême plaiſir que m'a fait ſa lecture, combien je vous ſuis attaché, & combien tous vos bons procédés pour moi ont jeté de reſſentiment dans mon ame. Comptez, Monſieur, que je vous aimerai toute ma vie, & qu'un des regrets qui me ſuivent en Angleterre, eſt d'y vivre éloigné de vous. J'ai formé dans votre pays des attachemens qui me le rendront toujours cher; & le déſir de m'y revoir un jour, que vous voulez bien me témoigner, n'eſt pas moins dans mon cœur que dans

le vôtre ; mais comment espérer qu'il s'accomplisse ? Si j'avois fait quelque faute qui m'eût attiré la haine de vos compatriotes, si je m'étois mal conduit en quelque chose, si j'avois quelque tort à me reprocher ; j'espérerois, en le réparant, parvenir à le leur faire oublier & à obtenir leur bienveillance : mais qu'ai-je fait pour la perdre, en quoi me suis-je mal conduit, à qui ai-je manqué dans la moindre chose, à qui ai-je pu rendre service que je ne l'aye pas fait ? Et vous voyez comme ils m'ont traité. Mettez-vous à ma place, & dites-moi s'il est possible de vivre parmi des gens qui veulent assommer un homme sans grief, sans motif, sans plainte contre sa personne, & uniquement parce qu'il est malheureux. Je sens qu'il seroit à désirer pour l'honneur de ces Messieurs, que je retournasse finir mes jours au milieu d'eux, je sens que je le désirerois moi-même ; mais je sens aussi que ce seroit une haute folie à laquelle la prudence ne me permet pas de songer. Ce qui me reste à espérer en tout ceci, est de conserver les amis que j'ai eu le bonheur d'y faire, & d'être tou-

jours aimé d'eux quoiqu'abſent. Si quelque choſe pouvoit me dédommager de leur commerce, ce ſeroit celui du galant homme dont j'habite la maiſon, & qui n'épargne rien pour m'en rendre le ſéjour agréable; tous les gentilshommes des environs; tous les miniſtres des paroiſſes voiſines ont la bonté de me marquer des empreſſemens qui me touchent, en ce qu'ils me montrent la diſpoſition générale du pays. Le peuple même, malgré mon équipage, oublie en ma faveur ſa dureté ordinaire envers les étrangers; Mde. De Luze vous dira comment eſt le pays; enfin j'y trouverois de quoi n'en regretter aucun autre, ſi j'étois plus près du ſoleil & de mes amis. Bonjour, Monſieur; je vous embraſſe de tout mon cœur.



LETTRE

A Mr. d'Ivernois.

A Wootton, 31 *Mai* 1766.

SI mes vœux pouvoient contribuer à rétablir parmi vous les loix & la liberté, je crois que vous ne doutez pas que Genève ne redevînt une république; mais, Messieurs, puisque les tourmens que votre sort futur donne à mon cœur, sont à pure perte, permettez que je cherche à les adoucir, en pensant à vos affaires le moins qu'il est possible. Vous avez publié que je voulois écrire l'histoire de la médiation. Je serois bien aise seulement d'en savoir l'histoire; mais mon intention n'est assurément pas de l'écrire, & quand je l'écrirois, je me garderois de la publier. Cependant, si vous voulez me rassembler les pièces & mémoires qui regardent cette affaire, vous sentez qu'il n'est pas possible qu'ils me soient jamais indifférens; mais gardez-les pour les apporter avec vous, & ne m'en envoyez plus par la poste, car les ports

en cė pays ſont ſi exorbitans, que votre paquet précédent m'a couté de Londres ici 4 liv. 10 ſous de France. Au reſte, je vous préviens, pour la dernière fois, que je ne veux plus faire ſouvenir le public que j'exiſte, & que de ma part, il n'entendra plus parler de moi durant ma vie. Je ſuis en repos; je veux tâcher d'y reſter. Par une ſuite du déſir de me faire oublier, j'écris le moins de lettres qu'il m'eſt poſſible. Hors trois amis, en vous comptant, j'ai rompu toute autre correſpondance, & pour quoi que ce puiſſe être, je n'en renouerai plus. Si vous voulez que je continue à vous écrire, ne montrez plus mes lettres, & ne parlez plus de moi à perſonne, ſi ce n'eſt pour les commiſſions dont votre amitié me permet de vous charger.

Voltaire a fait imprimer & traduire ici par ſes amis, une lettre à moi adreſſée, où l'arrogance & la brutalité ſont portées à leur comble, & où il s'applique avec une noirceur infernale, à m'attirer la haine de la nation. Heureuſement la ſienne eſt ſi mal-adroite, il a trouvé le ſecret d'ôter ſi bien tout cré-

dit à ce qu'il peut dire, que cet écrit ne sert qu'à augmenter le mépris que l'on a ici pour lui. La sotte hauteur que ce pauvre homme affecte, est un ridicule qui va toujours en augmentant. Il croit faire le prince, & ne fait en effet que le crocheteur. Il est si bête, qu'il ne fait qu'apprendre à tout le monde combien il se tourmente de moi.

LETTRE

A Mr. D. P.... U.

21 Juin 1765.

J'AI reçu, mon cher hôte, votre N° 26, qui m'a fait grand bien. Je me corrigerai d'autant plus difficilement de l'inquiétude que vous me reprochez, que vous ne vous en corrigez pas trop bien vous-même, quand mes lettres tardent à vous arriver. Ainsi, médecin, guéris-toi toi-même; mais non, cher ami, cette tendre inquiétude, & la cause qui la produit, est une trop douce maladie, pour

que ni vous, ni moi, nous en voulions guérir. Je prendrai toutefois les mesures que vous m'indiquez, pour ne pas me tourmenter mal-à propos; & pour commencer, j'inscris aujourd'hui la date de cette lettre en commençant par N°. 1. afin de voir successivement une suite de numéros bien en ordre. Ma première ferveur, d'arrangement est toujours une chose admirable; malheureusement elle dure peu.

J'aurois fort souhaité que vous n'eussiez pas fait partir mes livres, mais c'est une affaire faite; je sens que l'objet de toute la peine que vous avez prise pour cela, n'étoit que de me fournir des amusemens dans ma retraite; cependant vous vous êtes trompé. J'ai perdu tout goût pour la lecture, & hors des livres de botanique, il m'est impossible de lire plus rien. Ainsi je prendrai le parti de faire rester tous ces livres à Londres, & de m'en défaire comme je pourrai, attendu que leur transport jusqu'ici me coûteroit beaucoup au delà de leur valeur; que cette dépense me feroit fort onéreuse que, quand ils feroient ici, je ne saurois pas trop où les mettre, ni qu'en faire.

Je ſuis charmé qu'au moins vous n'ayez pas envoyé les papiers.

Soyez moins en peine de mon humeur, mon cher hôte, & ne le ſoyez point de ma ſituation. Le ſéjour que j'habite eſt fort de mon goût; le maître de la maiſon eſt un très-galant homme, pour qui trois ſemaines de ſéjour qu'il a fait ici avec ſa famille, ont cimenté l'attachement que ſes bons procédés m'avoient donné pour lui. Tout ce qui dépend de lui, eſt employé pour me rendre le ſéjour de ſa maiſon agréable; il y a des inconvéniens, mais où n'y en a-t-il pas? Si j'avois à choiſir de nouveau dans toute l'Angleterre, je ne choiſirois pas d'autre habitation que celle-ci; ainſi j'y paſſerai très-patiemment tout le temps que j'y dois vivre; & ſi j'y dois mourir, le plus grand mal que j'y trouve, eſt de mourir loin de vous, & que l'hôte de mon cœur ne ſoit pas auſſi celui de mes cendres; car je me ſouviendrai toujours avec attendriſſement de notre premier projet; & les idées triſtes, mais douces, qu'il me rappelle, valent ſûrement mieux que celles du bal de votre folle amie. Mais

je ne veux pas m'engager dans ces ſujets mélancoliques qui vous feroient mal augurer de mon état préſent, quoiqu'à tort. Et je vous dirai qu'il m'eſt venu cette ſemaine de la compagnie de Londres, hommes & femmes, qui tous, à mon accueil, à mon air, à ma manière de vivre, ont jugé, contre ce qu'ils avoient penſé avant de me voir, que j'étois heureux dans ma retraite; & il eſt vrai que je n'ai jamais vécu plus à mon aiſe, ni mieux ſuivi mon humeur du matin au ſoir. Il eſt certain que la fauſſe lettre du Roi de Pruſſe & les premières clabauderies de Londres m'ont alarmé, dans la crainte que cela n'influât ſur mon repos dans cette province, & qu'on n'y voulût renouveler les ſcènes de Motiers. Mais ſi-tôt que j'ai été tranquillisé ſur ce chapitre, & qu'étant une fois connu dans mon voiſinage, j'ai vu qu'il étoit impoſſible que les choſes y priſſent ce tour-là, je me ſuis moqué de tout le reſte, & ſi bien, que je ſuis le premier à rire de toutes leurs folies. Il n'y a que la noirceur de celui qui ſous main fait aller tout cela, qui me trouble encore. Cet homme

à paſſé mes idées; je n'en imaginois pas de faits comme lui. Mais parlons de nous. Il me manque de vous revoir, pour chaſſer tout ſouvenir cruel de mon ame. Vous ſavez ce qu'il me faudroit de plus pour mourir heureux, & je ſuppoſe que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite par M. d'Ivernois : mais comme je regarde ce projet comme une belle chimère, je ne me flatte pas de le voir réaliſer. Laiſſons la direction de l'avenir à la Providence. En attendant, j'herboriſe, je me promène, je médite le grand projet dont je ſuis occupé, je compte même, quand vous viendrez, pouvoir déjà vous remettre quelque choſe; mais la douce pareſſe me gagne chaque jour davantage, & j'ai bien de la peine à me mettre à l'ouvrage: j'ai pourtant de l'étoffe aſſurément, & bien du déſir de la mettre en œuvre. Mlle. le Vaſſeur eſt très-ſenſible à votre ſouvenir; elle n'a pas appris un ſeul mot d'anglois; j'en avois appris une ttentaine à Londres, que j'ai tous oubliés ici, tant leur terrible baragouin eſt indéchiffrable à mon oreille. Ce qu'il y a de plaiſant, eſt que

pas une ame, dans la maiſon, ne ſait un mot de français. Cependant, ſans s'entendre, on va, & l'on vit. Bonjour.

LETTRE

A Mr. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 28 Juin 1766.

Je vois, Monſieur, par votre lettre du 9, qu'à cette date, vous n'aviez pas reçu ma précédente, quoiqu'elle dût vous être arrivée, & que je vous l'euſſe adreſſée par vos correſpondans ordinaires, comme je fais celle-ci. L'état critique de vos affaires me navre l'ame; mais ma ſituation me force à me borner pour vous à des ſoupirs & des vœux inutiles. Je n'aurai pas même la témérité de riſquer des conſeils ſur votre conduite, dont le mauvais ſuccès me feroit gémir toute ma vie, ſi les choſes venoient à mal tourner; & je ne vois pas aſſez clair dans les ſecrètes intrigues qui décideront de votre ſort, pour juger des moyens les plus propres à vous ſervir. Le vif inté-

rêt même que je prends à vous, vous nuiroit, si je le laissois paroître, & je suis si infortuné, que mon malheur s'étend à tout ce qui m'intéresse. J'ai fait ce que j'ai pu, Monsieur; j'ai mal réussi, je réussirois plus mal encore; & puisque je vous suis inutile, n'ayez pas la cruauté de m'affliger sans cesse dans cette retraite, &; par humanité, respectez le repos dont j'ai si grand besoin.

Je sens que je n'en puis avoir tant que je conserverai des relations avec le continent. Je n'en reçois pas une lettre qui ne contienne des choses affligeantes, & d'autres raisons, trop longues à déduire, me forcent à rompre toute correspondance, même avec mes amis, hors les cas de la plus grande nécessité. Je vous aime tendrement, & j'attends avec la plus vive impatience la visite que vous me promettez; mais comptez peu sur mes lettres. Quand je vous aurai dit toutes les raisons du parti que je prends, vous les approuverez vous-même; elles ne sont pas de nature à pouvoir être mises par écrit. S'il arrivoit que je ne vous écrivisse plus jusqu'à votre départ, je vous

prie d'en prévenir dans le temps; M. D. P.... u, afin que s'il a quelque chose à m'envoyer, il vous le remette; & en passant à Paris, vous m'obligerez aussi d'y voir M. Guy, chez la veuve Duchesne, afin qu'il vous remette ce qu'il a d'imprimé de mon dictionnaire de Musique, & que j'en aye par vous des nouvelles; car je n'en ai plus depuis longtemps. Mon cher Monsieur, je ne serai tranquille que quand je serai oublié; je voudrois être mort dans la mémoire des hommes. Parlez de moi le moins que vous pourrez, même à nos amis; n'en parlez plus du tout à **, vous avez vu comment il me rend justice; je n'en attends plus que de la postérité parmi les hommes, & de Dieu qui voit mon cœur dans tous les temps. Je vous embrasse de tout mon cœur.



LETTRE

A Mr. Granville.

1766.

Quoique je sois fort incommodé, Monsieur, depuis deux jours, je n'aurois assurément pas marchandé avec ma santé, pour la faveur que vous vouliez me faire, & je me préparois à en profiter ce soir. Mais voilà M. Davenport qui m'arrive. Il a l'honnêteté de venir exprès pour me voir. Vous, Monsieur, qui êtes si plein d'honnêteté, vous-même, vous n'approuveriez pas, qu'au moment de son arrivée, je commençasse par m'éloigner de lui. Je regrette beaucoup l'avantage dont je suis privé; mais du reste, je gagnerai peut-être à ne pas me montrer; si vous daigniez parler de moi à Mde. la Duchesse de Portland avec la même bonté dont vous m'avez donné tant de marques, il vaudra mieux pour moi qu'elle me voie par vos yeux que par les siens, & je me consolerai par le bien qu'elle pensera de moi, de celui que j'aurai perdu moi-même.

Je dois une réponſe à un charmant billet, mais l'eſpoir de la porter me fait différer à la faire. Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

Puisque M. Granville m'interdit de lui rendre des viſites au milieu des neiges, il permettra du moins que j'envoie ſavoir de ſes nouvelles, & comment il s'eſt tiré de ces terribles chemins. J'eſpère que la neige, qui recommence, pourra retarder aſſez ſon départ, pour que je puiſſe trouver le moment d'aller lui ſouhaiter un bon voyage. Mais que j'aie ou non le plaiſir de le revoir avant qu'il parte, mes plus tendres vœux l'accompagneront toujours.

LETTRE
AU MÊME.

Voici, Monsieur, un petit morceau de poisson de montagne qui ne vaut pas celui que vous m'avez envoyé; aussi je vous l'offre en hommage & non pas en échange, sachant bien que toutes vos bontés pour moi ne peuvent s'acquitter qu'avec les sentimens que vous m'avez inspirés. Je me faisois une fête d'aller vous prier de me présenter à Madame votre sœur, mais le temps me contrarie. Je suis malheureux en beaucoup de choses, car je ne puis pas dire en tout, ayant un voisin tel que vous.

LETTRE
AU MÊME.

Je suis fâché, Monsieur, que le temps ni ma santé ne me permettent pas d'aller vous rendre mes devoirs, & vous faire

mes remercîmens auſſi-tôt que je le déſirerois. Mais en ce moment, extrêmement incommodé, je ne ſerai de quelques jours en état de faire, ni même de recevoir des viſites. Soyez perſuadé, Monſieur, je vous prie, que ſi-tôt que mes pieds pourront me porter jusqu'à vous, ma volonté m'y conduira. Je vous fais, Monſieur, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

Je ſuis très-ſenſible à vos honnêtetés, Monſieur, & à vos cadeaux, & je le ſerois encore plus, s'ils revenoient moins ſouvent. J'irai le plus tôt que le temps me le permettra, vous réitérer mes remercîmens & mes reproches. Si je pouvois m'entretenir avec votre domeſtique, je lui demanderois des nouvelles de votre ſanté; mais j'ai lieu de préſumer qu'elle continue d'être meilleure : ainſi ſoit-il.

LETTRE

AU MÊME.

J'AI été, Monſieur, aſſez incommodé ces trois jours, & je ne ſuis pas fort bien aujourd'hui. J'apprends avec grand plaiſir que vous vous portez bien ; & ſi le plaiſir donnoit la ſanté, celui de votre bon ſouvenir me procureroit cet avantage. Mille très-humbles ſalutations.

LETTRE

A Melle. DEWES, (aujourd'hui Mde. PORT.)

1766.

NE ſoyez pas en peine de ma ſanté, ma belle voiſine ; elle ſera toujours aſſez & trop bonne, tant que je vous aurai pour médecin ; j'aurois pourtant grande envie d'être malade, pour engager par charité Mde. la Comteſſe & vous à ne pas partir ſi-tôt Je compte aller lundi, s'il fait beau, voir s'il n'y a point de délai à

eſpérer, & jouir au moins du plaiſir de voir encore une fois raſſemblée la bonne & aimable compagnie de Calwich, à laquelle j'offre, en attendant, mille très humbles ſalutations & reſpects.

RÉPONSES

Aux queſtions faites par M. de Chauvel.

1766.

JAMAIS, ni en 1759, ni en aucun autre temps, M. Marc Chapuis ne m'a propoſé de la part de M. de Voltaire d'habiter une petite maiſon appelée l'Hermitage. En 1755, M. de Voltaire me preſſant de revenir dans ma patrie, m'invitoit d'aller boire du lait de ſes vaches. Je lui répondis. Sa lettre & la mienne furent publiques. Je ne me reſſouviens pas d'avoir eu de ſa part aucune autre invitation.

Ce que j'écrivis à M. de Voltaire en 1760, n'étoit point une réponſe. Ayant retrouvé par haſard le brouillon de cette lettre, je la tranſcris ici, permettant à

M. de Chauvel d'en faire l'usage qu'il lui plaira (*).

Je ne me souviens point exactement de ce que j'écrivis il y a vingt-trois ans à M. du Theil : mais il est vrai que j'ai été domestique de M. de M......u, Ambassadeur de France à Venise, & que j'ai mangé son pain comme ses gentilshommes étoient ses domestiques & mangeoient son pain. Avec cette différence, que j'avois par-tout le pas sur les gentilshommes, que j'allois au sénat, que j'assistois aux conférences, & que j'allois en visite chez les Ambassadeurs & Ministres étrangers, ce qu'assurément les gentilshommes de l'Ambassadeur n'eussent osé faire. Mais bien qu'eux & moi fussions ses domestiques, il ne s'ensuit point que nous fussions ses valets.

Il est vrai qu'ayant répondu sans insolence, mais avec fermeté aux brutalités de l'Ambassadeur, dont le ton ressembloit assez à celui de M. de Voltaire, il me menaça d'appeler ses gens, & de me

(*) On trouvera cette lettre ci-après, page 220, sous date du 17 Juin 1760.

faire jeter par les fenêtres. Mais ce que M. de Voltaire ne dit pas, & dont tout Venise rit beaucoup dans ce temps-là, c'est que, sur cette menace, je m'approchai de la porte de son cabinet, où nous étions; puis l'ayant fermée, & mis la clef dans ma poche, je revins à M. de M......u, & lui dis : *Non pas, s'il vous plaît, M. l'Ambassadeur. Les tiers sont incommodes dans les explications. Trouvez bon que celle-ci se passe entre nous.* A l'instant son Excellence devint très-polie; nous nous séparâmes fort honnêtement, & je sortis de sa maison, non pas honteusement, comme il plaît à M. de Voltaire de me faire dire, mais en triomphe. J'allai loger chez l'abbé Patizel, Chancelier du Consulat. Le lendemain M. le Blond, Consul de France, me donna un dîner où M. de St. Cyr, & une partie de la nation Françoise, se trouva; toutes les bourses me furent ouvertes, & j'y pris l'argent dont j'avois besoin, n'ayant pu être payé de mes appointemens. Enfin je partis accompagné & fêté de tout le monde, tandis que l'Ambassadeur, seul & abandonné dans son palais, y rongeoit son frein.

frein. M. le Blond doit être maintenant à Paris, & peut attester tout cela ; le chevalier de Carrion, alors mon confrère & mon ami, secrétaire de l'Ambassadeur d'Espagne, & depuis secrétaire d'Ambassade à Paris, y est peut-être encore, & peut attester la même chose. Des foules de lettres & de témoins la peuvent attester ; mais qu'importe à M. de Voltaire ?

Je n'ai jamais rien écrit ni signé de pareil à la déclaration que M. de Voltaire dit que M. de Montmollin a entre les mains, signée de moi. On peut consulter là-dessus ma lettre du 8 Août 1765, adressée à M. D**.

Messieurs de Berne m'ayant chassé de leurs états, en 1765, à l'entrée de l'hiver, le peu d'espoir de trouver nulle part la tranquillité dont j'avois si grand besoin, joint à ma foiblesse, & au mauvais état de ma santé, qui m'ôtoit le courage d'entreprendre un long voyage dans une saison si rude, m'engagea d'écrire à M. le Baillif de Nidau une lettre qui a couru Paris (*), qui a arraché des larmes à tous

(*) Celle du 20 Octobre 1765. Tome XXIV des Œuvres, éditions in-8. & in-12, & Tome XII in-4.

les honnêtes gens, & des plaisanteries au seul M. de Voltaire.

M. de Voltaire ayant dit publiquement à huit citoyens de Genève, qu'il étoit faux que j'eusse jamais été secrétaire d'un Ambassadeur, & que je n'avois été que son valet, un d'entre eux m'instruisit de ce discours, &, dans le premier mouvement de mon indignation, j'envoyai à M. de Voltaire un démenti conditionnel, dont j'ai oublié les termes (*), mais qu'il avoit assurément bien mérité.

Je me souviens très-bien d'avoir une fois dit à quelqu'un que je me sentois le cœur ingrat, & que je n'aimois point les bienfaits. Mais ce n'étoit pas après les avoir reçus que je tenois ce discours: c'étoit au contraire pour m'en défendre; & cela, Monsieur, est très-différent. Celui qui veut me servir à sa mode, & non pas à la mienne, cherche l'ostentation du titre de bienfaiteur, & je vous avoue que rien au monde ne me touche moins que de pareils soins. A voir

(*) Voyez ci-après ce billet sous date du 31 Mai 1765, page 225.

la multitude prodigieuſe de mes bienfaiteurs, on doit me croire dans une ſituation bien brillante. J'ai pourtant beau regarder autour de moi, je n'y vois point les grands monumens de tant de bienfaits. Le ſeul vrai bien dont je jouis, eſt la liberté; & ma liberté, graces au ciel, eſt mon ouvrage. Quelqu'un s'oſe-t-il vanter d'y avoir contribué? Vous ſeul, ô George Keith! pouvez le faire, & ce n'eſt pas vous qui m'accuſerez d'ingratitude. J'ajoute à Milord Maréchal, mon ami Du Peyrou. Voilà mes vrais bienfaiteurs. Je n'en connois point d'autres. Voulez-vous donc me lier par des bienfaits? faites qu'ils ſoient de mon choix, & non pas du vôtre, & ſoyez ſûr que vous ne trouverez de la vie un cœur plus vraiment reconnoiſſant, que le mien. Telle eſt ma façon de penſer, que je n'ai point déguiſée; vous êtes jeune, vous pouvez la dire à vos amis; & ſi vous trouvez quelqu'un qui la blâme, ne vous fiez jamais à cet homme-là.

LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

A Montmorenci, le 17 Juin 1760.

JE ne pensois pas, Monsieur, me retrouver jamais en correspondance avec vous. Mais apprenant que la lettre que je vous écrivis en 1756 (*) a été imprimée à Berlin, je dois vous rendre compte de ma conduite à cet égard, & je remplirai ce devoir avec vérité & simplicité.

Cette lettre vous ayant été réellement adressée, n'étoit point destinée à l'impression. Je la communiquai, sous condition, à trois personnes à qui les droits de l'amitié ne me permettoient pas de rien refuser de semblable, & à qui les mêmes droits permettoient encore moins d'abuser de leur dépôt en violant leur promesse. Ces trois personnes sont, Mde. de C***, belle-fille de Mde. D***, Mde. la C. d'H***, & un Allemand nommé M. G***. Mde. de C*** souhaitoit que cette lettre fût imprimée, & me demanda

(*) C'est celle du 18 Août. Tome XXIII des Œuvres, éditions in-8 & in-12, & Tome XII in-4.

mon consentement pour cela ; je lui dis qu'il dépendoit du vôtre ; il vous fut demandé, vous le refusâtes, & il n'en fut plus question.

Cependant M. l'abbé Trublet, avec qui je n'ai nulle espèce de liaison, vient de m'écrire, par une attention pleine d'honnêteté, qu'ayant reçu les feuilles d'un journal de M. Formey, il y avoit lu cette même lettre, avec un avis dans lequel l'éditeur dit, sous la date du 23 Octobre 1759, *qu'il l'a trouvée, il y a quelques semaines, chez les libraires de Berlin, & que, comme c'est une de ces feuilles volantes qui disparoissent bientôt sans retour, il a cru devoir lui donner place dans son journal.*

Voilà, Monsieur, tout ce que j'en sais. Il est très-sûr que jusqu'ici l'on n'avoit pas même ouï parler à Paris de cette lettre : il est très-sûr que l'exemplaire, soit manuscrit, soit imprimé, tombé dans les mains de M. Formey, n'a pu lui venir médiatement ou immédiatement que de vous, ce qui n'est pas vraisemblable, ou d'une des trois personnes que je vous ai nommées : enfin il est très-sûr que les deux Dames sont incapables d'une

pareille infidélité. Je n'en puis ſavoir davantage de ma retraite. Vous avez des correſpondances au moyen deſquelles il vous feroit aiſé, ſi la choſe en valoit la peine, de remonter à la ſource & de vérifier le fait.

Dans la même lettre, M. l'abbé Trublet me marque qu'il tient la feuille en réſerve, & ne la prêtera point ſans mon conſentement, qu'aſſurément je ne donnerai pas; mais il peut arriver que cet exemplaire ne ſoit pas le ſeul à Paris. Je ſouhaite, Monſieur, que cette lettre n'y ſoit pas imprimée, & je ferai de mon mieux pour cela. Mais ſi je ne pouvois éviter qu'elle ne le fût, & qu'inſtruit à temps, je puſſe avoir la préférence, alors je n'héſiterois pas à la faire imprimer moi-même; cela me paroît juſte & naturel.

Quant à votre réponſe à la même lettre, elle n'a été communiquée à perſonne, & vous pouvez compter qu'elle ne ſera jamais imprimée ſans votre aveu (*), que je n'aurai pas l'indiſcrétion de vous de-

(*) Cela s'entend de ſon vivant & du mien; & aſſurément les plus exacts procédés, ſur tout avec un

mander, ſachant bien que ce qu'un homme écrit à un autre, il ne l'écrit pas au public. Mais ſi vous en vouliez faire une pour être publiée, & me l'adreſſer, je vous promets de la joindre fidèlement à ma lettre, & de n'y pas répliquer un ſeul mot.

Je ne vous aime point, Monſieur; vous m'avez fait les maux qui pouvoient m'être les plus ſenſibles, à moi votre diſciple & votre enthouſiaſte. Vous avez perdu Genève, pour le prix de l'aſile que vous y avez reçu; vous avez aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix des applaudiſſemens que je vous ai prodigués parmi eux. C'eſt vous qui me rendez le ſéjour de mon pays inſupportable; c'eſt vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les conſolations des mourans, & jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que, vivant ou mort, tous les honneurs qu'un homme peut attendre, vous accompagneront dans mon pays. Je vous

homme qui les foule tous aux pieds, n'en ſçauroient exiger davantage.

hais, enfin; vous l'avez voulu : mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, si vous l'aviez voulu. De tous les sentimens dont mon cœur étoit pénétré pour vous, il n'y reste que l'admiration qu'on ne peut refuser à votre beau génie, & l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talens, ce n'est pas ma faute. Je ne manquerai jamais au respect que je leur dois, ni aux procédés que ce respect exige. Adieu, Monsieur.

Note servant d'apostille à cette lettre.

ON remarquera que depuis près de sept ans que cette lettre est écrite, je n'en ai parlé, ni ne l'ai montrée à ame vivante. Il en a été de même des deux lettres que M. Hume me força l'été dernier de lui écrire, jusqu'à ce qu'il en ait fait le vacarme que chacun sait. Le mal que j'ai à dire de mes ennemis, je le leur dis en secret à eux-mêmes; pour le bien, quand il y en a, je le dis en public & de bon cœur.

Motiers, 31 Mai 1765.

Si M. de Voltaire a dit, qu'au lieu d'avoir été secrétaire de l'Ambassadeur de France à Venise, j'ai été son valet, M. de Voltaire en a menti comme un impudent.

Si, dans les années 1743 & 1744, je n'ai pas été premier secrétaire de l'Ambassadeur de France, si je n'ai pas fait les fonctions de secrétaire d'Ambassade, si je n'en ai pas eu les honneurs au sénat de Venise, j'en aurai menti moi-même.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

1766.

Je suis bien sensible, Monsieur, à l'attention que vous avez de m'envoyer tout ce que vous croyez devoir m'intéresser. Ayant pris mon parti sur l'affaire en question, je continuerai, quoi qu'il arrive, de laisser M. Hume faire du bruit tout seul; & je garderai, le reste de mes jours, le silence que je me suis imposé sur cet article. Au reste, sans affecter une tranquil-

lité ſtoïque, j'oſe vous aſſurer que dans ce déchaînement univerſel, je ſuis ému auſſi peu qu'il eſt poſſible, & beaucoup moins que je n'aurois cru l'être, ſi d'avance on me l'eût annoncé. Mais ce que je vous proteſte, & ce que je vous jure, mon reſpectable hôte, en vérité & à la face du ciel, c'eſt que le bruyant & triomphant David Hume, dans tout l'éclat de ſa gloire, me paroît beaucoup plus à plaindre que l'infortuné J. J. Rouſſeau, livré à la diffamation publique. Je ne voudrois pour rien au monde être à ſa place, & j'y préfère de beaucoup la mienne, même avec l'opprobre qu'il lui a plu d'y attacher.

J'ai craint pour vous ces mauvais temps paſſés. J'eſpère que ceux qu'il fait à préſent en répareront le mauvais effet. Je n'ai pas été mieux traité que vous, & je ne connois plus guère de bon temps, ni pour mon cœur, ni pour mon corps. J'excepte celui que je paſſe auprès de vous; c'eſt vous dire aſſez avec quel empreſſement je vous attends & votre chère famille que je remercie & ſalue de toute mon ame.

LETTRE
A Mr. Du Peyrou.

A Wootton, le 16 Août 1766.

Je ne doute point, mon cher hôte, que les choses incroyables que M. Hume écrit par-tout, ne vous soient parvenues, & je ne suis pas en peine de l'effet qu'elles feront sur vous. Il promet au public une relation de ce qui s'est passé entre lui & moi, avec le recueil des lettres. Si ce recueil est fait fidèlement, vous y verrez dans celle que je lui ai écrite le 10 Juillet, un ample détail de sa conduite & de la mienne, sur lequel vous pourrez juger entre nous; mais comme infailliblement il ne fera pas cette publication, du moins sans les falsifications les plus énormes, je me réserve à vous mettre au fait par le retour de M. d'Ivernois; car vous copier maintenant cet immense recueil, c'est ce qui ne m'est pas possible, & ce seroit rouvrir toutes mes plaies. J'ai besoin d'un peu de trêve pour reprendre mes

forces prêtes à me manquer. Du reste je le laisse déclamer dans le public, & s'emporter aux injures les plus brutales. Je ne sais point quereller en charretier. J'ai un défenseur dont les opérations sont lentes, mais sûres; je les attends, & je me tais.

Je vous dirai seulement un mot sur une pension du Roi d'Angleterre dont il a été question, & dont vous m'aviez parlé vous-même. Je ne vous répondis pas sur cet article, non seulement à cause du secret que M. Hume exigeoit au nom du Roi, & que je lui ai fidèlement gardé jusqu'à ce qu'il l'ait publié lui-même; mais parce que, n'ayant jamais bien compté sur cette pension, je ne voulois vous flatter pour moi de cette espérance, que quand je serois assuré de la voir remplir. Vous sentez que rompant avec M. Hume après avoir découvert ses trahisons, je ne pouvois sans infamie accepter des bienfaits qui me venoient par lui. Il est vrai que ces bienfaits & ces trahisons semblent s'accorder fort mal ensemble. Tout cela s'accorde pourtant fort bien. Son plan étoit de me

servir publiquement avec la plus grande ostentation, & de me diffamer en secret avec la plus grande adresse ; ce dernier objet a été parfaitement rempli : vous aurez la clef de tout cela. En attendant, comme il publie par-tout qu'après avoir accepté la pension, je l'ai mal-honnêtement refusée, je vous envoie une copie de la lettre que j'écrivis à ce sujet au Ministre (*), par laquelle vous verrez ce qu'il en est. Je reviens maintenant à ce que vous m'en avez écrit.

Lorsqu'on vous marqua que la pension m'avoit été offerte, cela étoit vrai ; mais lorsqu'on ajouta que je l'avois refusée, cela étoit parfaitement faux. Car au contraire, sans aucun doute alors sur la sincérité de M. Hume, je ne mis, pour accepter cette pension, qu'une condition unique, savoir, l'agrément de Milord Maréchal, que, vu ce qui s'étoit passé à Neuchâtel, je ne pouvois me dispenser d'obtenir. Or nous avions eu cet agrément avant mon départ de Londres ;

(*) Voyez la lettre à M. le Général Conway, du 12 Mai 1766, tome XXIV des Œuvres in-8. & in-12, & tome XII in-4.

il ne reſtoit de la part de la cour qu'à terminer l'affaire, ce que je n'eſpérois pourtant pas beaucoup : mais ni dans ce temps-là, ni avant, ni après, je n'en ai parlé à qui que ce fût au monde, hors le ſeul Milord Maréchal, qui sûrement m'a gardé le ſecret. Il faut donc que ce ſecret ait été ébruité de la part de M. Hume : or comment M. Hume a-t-il pu dire que j'avois refuſé, puiſque cela étoit faux, & qu'alors mon intention n'étoit pas même de refuſer ? Cette anticipation ne montre-t-elle pas qu'il ſavoit que je ſerois bientôt forcé à ce refus, & qu'il entroit même dans ſon projet de m'y forcer, pour amener les choſes au point où il les a miſes ? La chaîne de tout cela me paroît importante à ſuivre pour le travail dont je ſuis occupé, & ſi vous pouviez parvenir à remonter, par votre ami, à la ſource de ce qu'il vous écrit, vous rendriez un grand ſervice à la choſe & à moi-même.

Les choſes qui ſe paſſent en Angleterre à mon égard, ſont, je vous aſſure, hors de toute imagination. J'y ſuis dans la plus complette diffamation où il ſoit poſſible d'être, ſans que j'aie donné à

cela la moindre occasion, & sans que pas une ame puisse dire avoir eu personnellement le moindre mécontentement de moi. Il paroît maintenant que le projet de M. Hume & de ses associés est de me couper toute ressource, toute communication avec le continent, & de me faire périr ici de douleur & de misère. J'espère qu'ils ne réussiront pas; mais deux choses me font trembler. L'une est qu'ils travaillent avec force à détacher de moi M. Davenport, & que, s'ils y réussissent, je suis absolument sans asile, & sans savoir que devenir. L'autre encore plus effrayante, est qu'il faut absolument que, pour ma correspondance avec vous, j'aie un commissionnaire à Londres, à cause de l'affranchissement jusqu'à cette capitale, qu'il ne m'est pas possible de faire ici. Je me sers pour cela d'un libraire que je ne connois point, mais qu'on m'assure être fort honnête homme. Si, par quelque accident, cet homme venoit à me manquer, il ne me reste personne à qui adresser mes lettres en sûreté, & je ne saurois plus comment vous écrire. Il faut espérer que cela n'arrivera pas:

mais, mon cher hôte, je ſuis ſi malheureux! il ne me faudroit que ce dernier coup.

Je tâche de fermer de tous côtés la porte aux nouvelles affligeantes. Je ne lis plus aucun papier public, je ne réponds plus à aucune lettre, ce qui doit rebuter à la fin de m'en écrire. Je ne parle que de choſes indifférentes au ſeul voiſin avec lequel je converſe, parce qu'il eſt le ſeul qui parle français. Il ne m'a pas été poſſible, vu la cauſe, de n'être pas affecté de cette épouvantable révolution qui, je n'en doute pas, a gagné toute l'Europe; mais cette émotion a peu duré; la ſérénité eſt revenue, & j'eſpère qu'elle tiendra; car il me paroît difficile qu'il m'arrive déſormais aucun malheur imprévu. Pour vous, mon cher hôte, que tout cela ne vous ébranle pas. J'oſe vous prédire qu'un jour l'Europe portera le plus grand reſpect à ceux qui en auront conſervé pour moi dans mes diſgraces.

LETTRE

A Mde. la Comtesse de BOUFFLERS.

A Wootton, le 30 *Août* 1766.

UNE chose me fait grand plaisir, Madame, dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17 du mois dernier, & qui ne m'est parvenue que depuis peu de jours; c'est de connoître à son ton que vous êtes en bonne santé.

Vous dites, Madame, n'avoir jamais vu de lettre semblable à celle que j'ai écrite à M. Hume; cela peut être, car je n'ai, moi, jamais rien vu de semblable à ce qui y a donné lieu. Cette lettre ne ressemble pas du moins à celles qu'écrit M. Hume, & j'espère n'en écrire jamais qui leur ressemblent.

Vous me demandez quelles sont les injures dont je me plains. M. Hume m'a forcé de lui dire que je voyois ses manœuvres secrètes, & je l'ai fait. Il m'a forcé d'entrer là-dessus en explication; je l'ai fait encore, & dans le plus grand

détail. Il peut vous rendre compte de tout cela, Madame; pour moi, je ne me plains de rien.

Vous me reprochez de me livrer à d'odieux soupçons; à cela je réponds que je ne me livre point à des soupçons. Peut-être auriez-vous pu, Madame, prendre pour vous un peu des leçons que vous me donnez, n'être pas si facile à croire que je croyois si facilement aux trahisons, & vous dire pour moi une partie des choses que vous vouliez que je me disse pour M.r Hume.

Tout ce que vous m'alléguez en sa faveur forme un préjugé très-fort, très-raisonnable, d'un très-grand poids, surtour pour moi, & que je ne cherche point à combattre. Mais les préjugés ne font rien contre les faits. Je m'abstiens de juger du caractère de M Hume, que je ne connois pas. Je ne juge que sa conduite avec moi, que je connois. Peut-être suis-je le seul homme qu'il ait jamais haï; mais aussi quelle haine! Un même cœur suffiroit-il à deux comme celle-là?

Vous vouliez que je me refusasse à l'évidence; c'est ce que j'ai fait autant

que j'ai pu : que je démentisse le témoignage de mes sens ; c'est un conseil plus facile à donner qu'à suivre : que je ne crusse rien de ce que je sentois, que je consultasse les amis que j'ai en France. Mais si je ne dois rien croire de ce que je vois & de ce que je sens, ils le croiront bien moins encore, eux qui ne le voient pas, & qui le sentent encore moins. Quoi, Madame ! quand un homme veut entre quatre yeux m'enfoncer à coups redoublés un poignard dans le sein, il faut, avant d'oser lui dire qu'il me frappe, que j'aille demander à d'autres s'il m'a frappé ?

L'extrême emportement que vous trouvez dans ma lettre me fait présumer, Madame, que vous n'êtes pas de sang-froid vous-même, ou que la copie que vous avez vue est falsifiée. Dans la circonstance funeste où j'ai écrit cette lettre, & où M. Hume m'a forcé de l'écrire, sachant bien ce qu'il en vouloit faire, j'ose dire qu'il falloit avoir une ame forte pour se modérer à ce point. Il n'y a que les infortunés qui sentent combien, dans l'excès d'une af-

fliction de cette espèce, il est difficile d'allier la douceur avec la douleur.

M. Hume s'y est pris autrement, je l'avoue. Tandis qu'en réponse à cette même lettre, il m'écrivoit en termes décens & même honnêtes, il écrivoit à M. d'Holback & à tout le monde en termes un peu différens. Il a rempli Paris, la France, les gazettes, l'Europe entière, de choses que ma plume ne sait pas écrire & qu'elle ne répétera jamais. Etoit-ce comme cela, Madame, que j'aurois dû faire ?

Vous dites que j'aurois dû modérer mon emportement contre un homme qui m'a réellement servi. Dans la longue lettre que j'ai écrite le 10 Juillet à M. Hume, j'ai pesé avec la plus grande équité les services qu'il m'a rendus. Il étoit digne de moi d'y faire par-tout pencher la balance en sa faveur, & c'est ce que j'ai fait. Mais quand tous ces grands services auroient eu autant de réalité que d'ostentation, s'i's n'ont été que des pièges qui couvroient les plus noirs desseins, je ne vois pas qu'ils exigent une grande reconnoissance.

Les liens de l'amitié sont respectables, même après qu'ils sont rompus : cela est très-vrai ; mais cela suppose que ces liens ont existé. Malheureusement ils ont existé de ma part. Aussi le parti que j'ai pris de gémir tout bas & de me taire, est-il l'effet du respect que je me dois.

Et les seules apparences de ce sentiment le sont aussi. Voilà, Madame, la plus étonnante maxime dont j'aie jamais entendu parler. Comment? si-tôt qu'un homme prend en public le masque de l'amitié pour me nuire plus à son aise, sans même daigner se cacher de moi ; si-tôt qu'il me baise en m'assassinant, je dois n'oser plus me défendre, ni parer ses coups, ni m'en plaindre, pas même à lui !..... Je ne puis croire que c'est-là ce que vous avez voulu dire : cependant, en relisant ce passage dans votre lettre, je n'y puis trouver aucun autre sens.

Je vous suis obligé, Madame, des soins que vous voulez prendre pour ma défense, mais je ne les accepte pas. M. Hume a si bien jeté le masque, qu'à présent sa conduite parle seule & dit tout

à qui ne veut pas s'aveugler. Mais quan[d]
cela ne feroit pas, je ne veux point qu'[on]
me juftifie, parce que je n'ai pas bef[oin]
de juftification, & je ne veux pas qu['on]
m'excufe, parce que cela eft au deffous [de]
moi. Je fouhaiterois feulement que d[ans]
l'abîme de malheurs où je fuis plongé, l[es]
perfonnes que j'honore m'écriviffent [des]
lettres moins accablantes, afin que j'e[usse]
au moins la confolation de conferver p[our]
elles tous les fentimens qu'elles m'ont i[n]-
pirés.

LETTRE

A Mr. D'IVERNOIS.

A Wootton, 1 le Août 1766.

J'ai lu, Monfieur, dans votre lettre d[u]
31 Juillet, l'article de la gazette que vo[us]
y avez tranftrit, & fur lequel vous me de-
mandez des inftructions pour ma défenf[e].
Eh de quoi, je vous prie, voulez vous me
défendre? De l'accufation d'être un infâ-
me? Mon bon ami, vous n'y penfez pas.
Lorfqu'on vous parlera de cet article, &

des étonnantes lettres qu'écrit M. Hume, répondez simplement : Je connois mon ami Rousseau, de pareilles accusations ne sçauroient le regarder, Du reste, faites comme moi, gardez le silence, & demeurez en repos. Sur-tout ne me parlez plus de ce qu'on dit dans le public & dans les gazettes. Il y a long-temps que tout cela est mort pour moi,

Il y a cependant un point sur lequel je désire que mes amis soient instruits, parce qu'ils pourroient croire, comme ils ont fait quelquefois & toujours à tort, que des principes outrés me conduisent à des choses déraisonnables. M. Hume a répandu à Paris & ailleurs, que j'avois refusé brutalement, une pension de deux mille francs du Roi d'Angletere, après l'avoir acceptée. Je n'ai jamais parlé à personne de cette pension que le Roi vouloit qui fût secrète, & je n'en aurois parlé de ma vie, si M. Hume n'eût commencé. L'histoire en seroit longue à déduire dans une lettre ; il suffit que vous sachiez comment je m'en défendis, quand, ayant découvert les manœuvres secrètes de M. Hume,

je dûs ne rien accepter par la médiation d'un homme qui me trahissoit. Voici, Monsieur, une copie de la lettre que j'écrivis à ce sujet à M. le Général Conwai, secrétaire d'Etat (*). J'étois d'autant plus embarrassé dans cette lettre, que, par un excès de ménagement, je ne voulois ni nommer M. Hume, ni dire mon vrai motif. Je vous l'envoie, pour que vous jugiez, quant à présent, d'une seule chose, savoir, si j'ai refusé mal-honnêtement. Quand nous nous verrons, vous saurez le reste : plaise à Dieu que ce soit bientôt ! Toutefois ne prenez rien sur vos affaires d'aucune espèce. Je puis attendre, & dans quelque temps que vous veniez, je vous verrai toujours avec le même plaisir. Je me rapporte en toute chose à la lettre que je vous ai écrite, il y a une quinzaine de jours, par voie d'ami. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Il faut que vous ayez une mince opinion de mon discernement, en fait de

(*) Voy. cette lettre sous la date du 12 Mai 1766, Tome XXIV des Œuvres, éditions in-8 & in-12, & Tome XII in-4.

style,

ſtyle, pour vous imaginer que je me trompe ſur celui de M. de Voltaire, & que je prends pour être de lui ce qui n'en eſt pas; & il faut en revanche que vous ayez une haute opinion de ſa bonne foi, pour croire que dès qu'il renie un ouvrage, c'eſt une preuve qu'il n'eſt pas de lui.

LETTRE

A M. D. P.... U.

A Wootton, le 15 Novembre 1766.

Je vois avec douleur, cher ami, par votre N°. 35, que je vous ai écrit des choſes déraiſonnables dont vous vous tenez offenſé. Il faut que vous ayez raiſon d'en juger ainſi, puiſque vous êtes de ſang-froid en liſant mes lettres, & que je ne le ſuis guère en les écrivant : ainſi vous êtes plus en état que moi de voir les choſes telles qu'elles ſont. Mais cette conſidération doit être auſſi, de votre part, une plus grande raiſon d'indulgence; ce qu'on écrit dans le trouble,

ne doit pas être envisagé comme ce qu'on écrit de sang-froid. Un dépit outré a pu me laisser échapper des expressions démenties par mon cœur, qui n'eut jamais pour vous que des sentimens honorables. Au contraire, quoique vos expressions le soient toujours, vos idées souvent ne le sont guère; & voilà ce qui, dans le fort de mes afflictions, a souvent achevé de m'abattre. En me supposant tous les torts dont vous m'avez chargé, il falloit peut-être attendre un autre moment pour me les dire, ou du moins vous résoudre à endurer ce qui en pouvoit résulter. Je ne prétends pas, à Dieu ne plaise, m'excuser ici, ni vous charger; mais seulement vous donner des raisons qui me semblent justes, d'oublier les torts d'un ami dans mon état. Je vous en demande pardon de tout mon cœur; j'ai grand besoin que vous me l'accordiez; & je vous proteste avec vérité, que je n'ai jamais cessé un seul moment d'avoir pour vous tous les sentimens que j'aurois désiré vous trouver pour moi.

La punition a suivi de près l'offense. Vous ne pouvez douter du tendre inté-

têt que je prends à tout ce qui tient à votre santé ; & vous refusez de me parler des suites de votre voyage de Besfort. Heureusement vous n'avez pu être méchant qu'à demi, & vous me laissez entrevoir un succès dont je brûle d'apprendre la confirmation. Ecrivez-moi là-dessus en détail, mon aimable hôte ; donnez-moi tout à la fois le plaisir de savoir que vos remèdes opèrent, & celui d'apprendre que je suis pardonné. J'ai le cœur trop plein de ce besoin, pour pouvoir aujourd'hui vous parler d'autre chose ; & je finis en vous répétant du fond de mon ame, que mon tendre attachement & mon vrai respect pour vous ne peuvent pas plus sortir de mon cœur, que l'amour de la vertu.

LETTRE

A Mr. LALIAUD.

A Wootton, le [illegible] Novembre 1766.

A peine nous connoissons-nous, Monsieur, & vous me rendez les plus vrais

ſervices de l'amitié : ce zèle eſt donc moins pour moi que pour la choſe, & m'en eſt d'un plus grand prix. Je vois que ce même amour de la juſtice qui brûla toujours dans mon cœur, brûle auſſi dans le vôtre ; rien ne lie tant les ames, que cette conformité. La nature nous fit amis, nous ne ſommes, ni vous, ni moi, diſpoſés à l'en dédire, J'ai reçu le paquet que vous m'avez envoyé par la voie de M. Dutens ; c'eſt, à mon avis, la plus ſûre. Le duplicata m'a pourtant déjà été annoncé, & je ne doute pas qu'il ne me parvienne. J'admire l'intrépidité des auteurs de cet ouvrage, & ſur-tout s'ils le laiſſent répandre à Londres, ce qui me paroît difficile à empêcher. Du reſte, ils peuvent faire & dire tout à leur aiſe; pour moi je n'ai rien à dire de M. Hume, ſinon que je le trouve bien inſultant pour un bon homme, & bien bruyant pour un philoſophe. Bonjour, Monſieur, je vous aimerai toujours, mais je ne vous écrirai pas, à moins de néceſſité. Cependant, je ſerois bien aiſé, par précaution, d'avoir votre adreſſe. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & vous prie de dire

à M. de Sauttershaim que je suis sensible à son souvenir, & n'ai point oublié notre ancienne amitié. Je suis aussi surpris que fâché qu'avec de l'esprit, des talens, de la douceur, & une assez jolie figure, il ne trouve rien à faire à Paris. Cela viendra, mais les commencemens y sont difficiles.

LETTRE

À Lord Vicomte de NUNCHAM, aujourd'hui Comte de HARCOURT.

A Wootton, le 24 Décembre 1766.

Je croirois, Milord, exécuter peu honnêtement la résolution que j'ai prise de me défaire de mes estampes & de mes livres, si je ne vous priois de vouloir bien commencer par en retirer les estampes dont vous avez eu la bonté de me faire présent. J'en fais assurément tout le cas possible, & la nécessité de ne rien laisser sous mes yeux qui me rappelle un goût auquel je veux renoncer, pouvoit seule en obtenir le sacrifice. S'il

y a dans mon petit recueil, ſoit d'eſtampes, ſoit de livres, quelque choſe qui puiſſe vous convenir, je vous prie de me faire l'honneur de l'agréer, & ſur-tout, par préférence, ce qui me vient de votre digne ami M. Watelet, & qui ne doit paſſer qu'en main d'ami. Enfin, Milord, ſi vous êtes à portée d'aider au débit du reſte, je reconnoîtrai dans cette bonté les ſoins officieux dont vous m'avez permis de me prévaloir. C'eſt chez M. Davenport que vous pourrez viſiter le tout, ſi vous voulez bien en prendre la peine. Il demeure en Piccaddily, à côté de Lord Egremont. Recevez, Milord, je vous prie, les aſſurances de ma reconnoiſſance & de mon reſpect.

LETTRE

A Mr. DAVENPORT.

22 Décembre 1766.

QUOIQUE juſqu'ici, Monſieur, malgré mes ſollicitations & mes prieres, je n'aie pu obtenir de vous un ſeul mot d'ex-

plication, ni de réponse sur les choses qu'il m'importe le plus de savoir, mon extrême confiance en vous m'a fait endurer patiemment ce silence, bien que très-extraordinaire. Mais, Monsieur, il est temps qu'il cesse ; & vous pouvez juger des inquiétudes dont je suis dévoré, vous voyant prêt à partir pour Londres sans m'accorder, malgré vos promesses, aucun des éclaircissemens que je vous ai demandés avec tant d'instances. Chacun a son caractère ; je suis ouvert & confiant plus qu'il ne faudroit peut-être. Je ne demande pas que vous le soyez comme moi ; mais c'est aussi pousser trop loin le mystère, que de refuser constamment de me dire sur quel pied je suis dans votre maison, & si j'y suis de trop ou non. Considérez, je vous supplie, ma situation, & jugez de mes embarras ; quel parti puis-je prendre, si vous refusez de me parler ? Dois-je rester dans votre maison malgré vous ? En puis-je sortir sans votre assistance ? Sans amis, sans connoissances, enfoncé dans un pays dont j'ignore la langue, je suis entièrement à la merci de vos gens.

C'eſt à votre invitation que j'y ſuis venu, & vous m'avez aidé à y venir ; il convient, ce me ſemble, que vous m'aidiez de même à en partir, ſi j'y ſuis de trop. Quand j'y reſterois, il faudroit toujours, malgré toutes vos répugnances, que vous euſſiez la bonté de prendre des arrangemens qui rendiſſent mon ſéjour chez vous moins onéreux pour l'un & pour l'autre. Les honnêtes gens gagnent toujours à s'expliquer & s'entendre entre eux. Si vous entriez avec moi dans les détails dont vous vous fiez à vos gens, vous ſeriez moins trompé & je ſerois mieux traité, nous y trouverions tous deux notre avantage ; vous avez trop d'eſprit pour ne pas voir qu'il y a des gens à qui mon ſéjour dans votre maiſon déplaît beaucoup, & qui feront de leur mieux pour me le rendre déſagréable.

Que ſi, malgré toutes ces raiſons, vous continuez à garder avec moi le ſilence, cette réponſe alors deviendra très-claire, & vous ne trouverez pas mauvais que, ſans m'obſtiner davantage inutilement, je pourvoie à ma retraite comme je

pourrai, sans vous en parler davantage, emportant un souvenir très-reconnoissant de l'hospitalité que vous m'avez offerte, mais ne pouvant me dissimuler les cruels embarras où je me suis mis en l'acceptant.

LETTRE A Mr.

Janvier 1767.

Ce que vous me marquez, Monsieur, que M. Deyverdun a un poste chez le Général Conway, m'explique une énigme à laquelle je ne pouvois rien comprendre, & que vous verrez dans la lettre dont je joins ici une copie faite sur celle que M. Hume a envoyée à M. Davenport. Je ne vous la communique pas, pour que vous vérifiez si ledit M. Deyverdun a écrit cette lettre, chose dont je ne doute nullement, ni s'il est en effet l'auteur des écrits en question mis dans le St. James Chronicle, ce que je sais parfaitement être faux. D'ailleurs, ledit M. Deyverdun bien instruit, & bien

préparé à ſon rôle de prête-nom, & qui peut-être l'a commencé lorſque leſdits écrits furent portés au St. James Chronicle, eſt trop ſur ſes gardes, pour que vous puiſſiez maintenant rien ſavoir de lui. Mais il n'eſt pas impoſſible que dans la ſuite des temps, ne paroiſſant inſtruit de rien, & gardant ſoigneuſement le ſecret que je vous confie, vous parveniez à pénétrer le ſecret de toutes ces manœuvres, lorſque ceux qui s'y ſont prêtés ſeront moins ſur leur garde; & tout ce que je ſouhaite dans cette affaire, eſt que vous découvriez la vérité par vous-même. Je penſe auſſi qu'il importe toujours de connoître ceux avec qui l'on peut avoir à vivre, & de ſavoir ſi ce ſont d'honnêtes gens. Or, que ledit Deyverdun ait fait ou non les écrits dont il ſe vante, vous ſavez maintenant, ce me ſemble, à quoi vous en tenir avec lui. Vous êtes jeune; vous me ſurvivrez, j'eſpère, de beaucoup d'années, & ce m'eſt une conſolation très-douce de penſer qu'un jour, quand le fond de cette triſte affaire ſera dévoilé, vous ſerez à portée d'en vérifier par vous-même beaucoup de faits,

que vous saurez de mon vivant, sans qu'ils vous frappent, parce qu'il vous est impossible d'en voir les rapports avec mes malheurs. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M........

2 Janvier 1767.

QUAND je vous pris au mot, Monsieur, sur la liberté que vous m'accordiez de ne vous pas répondre, j'étois bien éloigné de croire que ce silence pût vous inquiéter sur l'effet de votre précédente lettre : je n'y ai rien vu qui ne confirmât les sentimens d'estime & d'attachement que vous m'avez inspirés ; & ces sentimens sont si vrais, que si jamais j'étois dans le cas de quitter cette province, je souhaiterois que ce fût pour me rapprocher de vous. Je vous avoue pourtant que je suis si touché des soins de M. Davenport, & si content de sa société, que je ne me priverois pas sans

regret d'une hoſpitalité ſi douce ; mais comme il ſouffre à peine que je lui rembourſe une partie des dépenſes que je lui coûte, il y auroit trop d'indiſcrétion à reſter toujours chez lui ſur le même pied, & je ne croirois pouvoir me dédommager des agrémens que j'y trouve, que par ceux qui m'attendroient auprès de vous. Je penſe ſouvent avec plaiſir à la ferme ſolitaire que nous avons vue enſemble, & à l'avantage d'y être votre voiſin ; mais ceci ſont plutôt des ſouhaits vagues, que des projets d'une prochaine exécution. Ce qu'il y a de bien réel, eſt le vrai plaiſir que j'ai de correſpondre en toute occaſion à la bienveillance dont vous m'honorez, & de la cultiver autant qu'il dépendra de moi.

Il y a long temps, Monſieur, que je me ſuis donné le conſeil de la dame dont vous parlez ; j'aurois dû le prendre plus tôt, mais il vaut mieux tard que jamais. M. Hume étoit pour moi une connoiſſance de trois mois, qu'il ne m'a pas convenu d'entretenir ; après un premier mouvement d'indignation dont je n'étois pas le maître, je me ſuis retiré paiſiblement :

il a voulu une rupture formelle; il a fallu lui complaire : il a voulu ensuite une explication ; j'y ai consenti. Tout cela s'est passé entre lui & moi. Il a jugé à propos d'en faire le vacarme que vous savez. Il l'a fait tout seul ; je me suis tu ; je continuerai de me taire ; & je n'ai rien du tout à dire de M. Hume, sinon que je le trouve un peu insultant pour un bon homme, & un peu bruyant pour un philosophe.

Comment va la botanique ? Vous en occupez-vous un peu ? Voyez-vous des gens qui s'en occupent ? Pour moi j'en raffole, je m'y acharne, & je n'avance point. J'ai totalement perdu la mémoire, & de plus je n'ai pas de quoi l'exercer ; car, avant de retenir, il faut apprendre, & ne pouvant trouver par moi-même les noms des plantes, je n'ai nul moyen de les savoir ; il me semble que tous les livres qu'on écrit sur la botanique ne sont bons que pour ceux qui la savent déjà. J'ai acquis votre *Stillingflet*, & je n'en suis pas plus avancé. J'ai pris le parti de renoncer à toute lecture, & de vendre mes livres & mes estampes, pour

acheter des plantes gravées. Sans avoir le plaisir d'apprendre, j'aurai celui d'étudier, & pour mon objet cela revient à peu près au même.

Au reste, je suis très-heureux de m'être procuré une occupation qui demande de l'exercice. Car rien ne me fait tant de mal que de rester assis, & d'écrire ou lire, & c'est une des raisons qui me font renoncer à tout commerce de lettres, hors les cas de nécessité. Je vous écrirai dans peu; mais, de grace, Monsieur, une fois pour toutes, ne prenez jamais mon silence pour un signe de refroidissement ou d'oubli, & soyez persuadé que c'est pour mon cœur une consolation très-douce, d'être aimé de ceux qui sont aussi dignes que vous d'être aimés eux-mêmes. Mes respects empressés à M. Malthus, je vous en supplie; recevez ceux de Mlle. le Vasseur, & mes plus cordiales salutations.

LETTRE

A Milord Comte de HARCOURT.

A Wootton, le 7 Février 1767.

IL est vrai, Milord, que je vous croyois ami de M. Hume; mais la preuve que je vous croyois encore plus ami de la justice & de la vérité, est que, sans vous écrire, sans vous prévenir en aucune façon, je vous ai cité & nommé, avec confiance, sur un fait qui étoit à sa charge, sans crainte d'être démenti par vous. Je ne suis pas assez injuste pour juger mal par M. Hume de tous ses amis. Il en a qui le connoissent, & qui sont très-dignes de lui; mais il en a aussi qui ne le connoissent pas, & ceux-là méritent qu'on les plaigne, sans les en estimer moins. Je suis très-touché, Milord, de vos lettres, & très-sensible au courage que vous avez de vous montrer de mes amis parmi vos compatriotes & vos pareils; mais je suis fâché pour eux qu'il faille à cela du courage; je connois des gens mieux instruits, chez lesquels on y mettroit de la vanité.

Je vous prouverai, Milord, mon entière & pleine confiance, en me prévalant de vos offres; & dès à présent j'ai une grace à vous demander, c'est de me donner des nouvelles de M. Watelet. Il est ancien ami de M. d'Alembert, mais il est aussi mon ancienne connoissance; & les seuls jugemens que je crains, sont ceux des gens qui ne me connoissent pas. Je puis bien dire de M. Watelet, au sujet de M. d'Alembert, ce que j'ai dit de vous au sujet de M. Hume; mais je connois l'incroyable ruse de mes ennemis capable d'enlacer dans ses piéges adroits la raison & la vertu même. Si M. Watelet m'aime toujours, de grace, pressez vous de me le dire; car j'ai grand besoin de le savoir. Agréez, Milord, je vous supplie, mes très-humbles salutations & mon respect.



LETTRE

A M. DAVENPORT.

Le 7 Février 1767.

Je reçus hier, Monsieur, votre lettre du 3, par laquelle j'apprends avec grand plaisir votre entier rétablissement. Je ne puis pas vous annoncer le mien tout-à-fait de même. Je suis mieux cependant que ces jours derniers.

Je suis fort sensible aux soins bienfaisans de M. Fitzherbert, sur tout si, comme j'aime à le croire, il en prend autant pour mon honneur que pour mes intérêts. Il semble avoir hérité des empressemens de son ami M. Hume. Comme j'espère qu'il n'a pas hérité de ses sentimens, je vous prie de lui témoigner combien je suis touché de ses bontés.

Voici une lettre pour M. le duc de Grafton, que je vous prie de fermer avant de la lui faire passer. Je dois des remercîmens à tout le monde; & vous, Monsieur, à qui j'en dois le plus, êtes celui à qui j'en fais le moins. Mais comme vous ne vous étendez pas en paroles,

vous aimez sans doute à être imité. Mes salutations, je vous supplie, & celles de Mlle. le Vasseur à vos chers enfans & aux Dames de votre maison. Agréez son respect & mes très-humbles salutations.

LETTRE

AU MÊME.

Février 1767.

BIEN loin, Monsieur, qu'il puisse jamais m'être entré dans l'esprit d'être assez vain, assez sot, & assez mal appris, pour refuser les graces du Roi, je les ai toujours regardées, & les regarderai toujours, comme le plus grand honneur qui me puisse arriver. Quand je consultai Milord Maréchal si je les accepterois, ce n'étoit certainement pas que je fusse là-dessus en doute, mais c'est qu'un devoir particulier & indispensable ne me permettoit pas de le faire que je n'eusse son agrément. J'étois bien sûr qu'il ne le refuseroit pas. Mais, Monsieur, quand le roi d'Angleterre & tous les souverains

de l'univers mettroient à mes pieds tous leurs trésors & toutes leurs couronnes, par les mains de David Hume, ou de quelque autre homme de son espèce, s'il en existe, je les rejetterois toujours avec autant d'indignation que dans tout autre cas je les recevrois avec respect & reconnoissance. Voilà mes sentimens dont rien ne me fera départir. J'ignore à quel sort, à quels malheurs la Providence me réserve encore; mais ce que je sais, c'est que les sentimens de droiture & d'honneur, qui sont gravés dans mon cœur, n'en sortiront jamais qu'avec mon dernier soupir. J'espère, pour cette fois, que je me serai exprimé clairement.

Il ne faut pas, mon cher Monsieur, je vous en prie, mettre tant de formalités à l'affaire de mes livres. Ayez la bonté de montrer le catalogue à un libraire, qu'il note les prix de ceux des livres qui en valent la peine. Sur cette estimation, voyez s'il y en a quelques-uns dont vous ou vos amis puissiez vous accommoder; brûlez le reste, & ne cédez rien à aucun libraire, afin qu'il n'aille pas sonner la trompette par la ville, qu'il

a des livres à moi. Il y en a quelques-uns, entre autres le livre *de l'Esprit*, in 4°. de la première édition, qui est rare, & où j'ai fait quelques notes aux marges; je voudrois bien que ce livre-là ne tombât qu'entre des mains amies. J'espère, mon bon & cher hôte, que vous ne me ferez pas le sensible affront de refuser le petit cadeau de mes ouvrages.

Les estampes avoient été mises par mon ami, dans le ballot des livres de botanique qui m'a été envoyé; elles ne s'y sont pas trouvées, & les porte-feuilles me sont arrivés vides : j'ignore absolument où Becket a jugé à propos de fourrer ce qui étoit dedans.

Je voulois remettre à des momens plus tranquilles de vous parler en détail de vos envois; ce qui m'en plaît le plus, est que, si vous entendez que je reste dans votre maison jusqu'à ce que la muscade & la cannelle soient consommées, je n'en démarrerai pas d'un bon siècle. Le tabac est très-bon, & même trop bon, puisqu'il s'en consomme plus vîte; je vous fais mon remercîment de l'emplette, & non pas de la chose, puisque c'est une

commiſſion, & vous ſavez les règles. L'eau de la Reine de Hongrie m'a fait le plus grand plaiſir, & j'ai reconnu là un ſouvenir & une attention de M. Luzonne, à quoi j'ai été fort ſenſible. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que des petits quarrés de ſavon parfumé? A quoi diable ſert ce ſavon? Je veux mourir ſi j'en ſais rien, à moins que ce ne ſoit à faire la barbe aux puces. Le café n'a pas encore été eſſayé, parce que vous en aviez laiſſé, & qu'ayant été malade, il en a fallu ſuſpendre l'uſage. Je me perds au milieu de tout cet inventaire. J'eſpère que, pour le coup, vous ne ferez pas de même, & que vous recueillerez les mémoires des marchands, afin que, quand vous ſerez ici, & qu'il s'agira de ſavoir ce que tout cela coûte, vous ne me diſiez pas, comme à l'ordinaire, je n'en ſais rien. Tant de richeſſes me mettroient de bonne humeur, ſi les déſaſtres de nos pauvres Génevois, & mes inquiétudes ſur Milord Maréchal n'empoiſonnoient toute ma joie. J'ai craint pour vous l'impreſſion de ces temps humides, & je la ſens auſſi pour ma part. Voici le plus mauvais

mois de l'année; il faut espérer que celui qui le suivra nous traitera mieux. Ainsi soit-il. Mlle. le Vasseur & moi faisons nos salutations à tout ce qui vous appartient, & vous prions d'agréer les nôtres.

LETTRE

A Milord Comte DE HARCOURT.

A Wootton, le 14 *Février* 1767.

Vous m'avez donné, Milord, le premier vrai plaisir que j'ai goûté depuis long-temps, en m'apprenant que j'étois toujours aimé de M. Watelet. Je le mérite, en vérité, par mes sentimens pour lui; & moi qui m'inquiète très-médiocrement de l'estime du public, je sens que je n'aurois jamais pu me passer de la sienne. Il ne faut absolument point que ses estampes soient en vente avec les autres; & puisque, de peur de reprendre un goût auquel je veux renoncer, je n'ose les avoir avec moi, je vous prie de les prendre au moins en dépôt, jusqu'à ce que vous trouviez à les lui ren-

voyer, ou à en faire un usage convenable. Si vous trouviez par hasard à les changer entre les mains de quelque amateur, contre un livre de botanique, à la bonne heure; j'aurois le plaisir de mettre à ce livre le nom de M. Watelet; mais pour les vendre, jamais. Pour le reste, puisque vous voulez bien chercher à m'en défaire, je laisse à votre entière disposition le soin de me rendre ce bon office, pourvu que cela se fasse de la part des acheteurs sans faveur & sans préférence, & qu'il ne soit pas question de moi. Puisque vous ne dédaignez pas de vous donner pour moi ces petits tracas, j'attends de la candeur de vos sentimens, que vous consulterez plus mon goût que mon avantage; ce sera m'obliger doublement. Ce n'est point un produit nécessaire à ma subsistance. Je le destine en entier à des livres de botanique, seul & dernier amusement auquel je me suis consacré.

L'honneur que vous faites à Mlle. le Vasseur de vous souvenir d'elle, l'autorise à vous assurer de sa reconnoissance & de son respect. Agréez, Milord, je

vous ſupplie, les mêmes ſentimens de ma part.

P. S. Il doit y avoir parmi mes eſtampes, un petit porte-feuille contenant de bonnes épreuves de celles de tous mes écrits. Oſerai-je me flatter que vous ne dédaignerez pas ce foible cadeau, & de placer ce porte-feuille parmi les vôtres? Je prends la liberté de vous prier, Milord, de vouloir bien donner cours à la lettre ci-jointe.

LETTRE

A M. D. P.... U.

A Wootton, le 14 Février 1767.

Je confeſſe, mon cher hôte, le tort que j'ai eu de ne pas répondre ſur le champ à votre N°. 39. Car, malgré la honte d'avouer votre crédulité, je vois que l'autorité du voiturier Le Comte avoit fait une grande impreſſion ſur votre eſprit. Je me fâchois d'abord de cette petite foibleſſe, qui me paroiſſoit peu d'accord avec le

le grand ſens que je vous connois ; mais chacun a les ſiennes, & il n'y a qu'un homme bien eſtimable, à qui l'on n'en puiſſe pas reprocher de plus grandes que celles-là. J'ai été malade, & je ne ſuis pas bien ; j'ai eu des tracas qui ne ſont pas finis, & qui m'ont empêché d'exécuter la réſolution que j'avois priſe de vous écrire au plus vîte que je n'étois pas à Morges. Mais j'ai penſé que mon N°. 7 vous le diroit aſſez ; & d'ailleurs, qu'une nouvelle de cette eſpèce diſparoîtroit bientôt, pour faire place à quelque autre auſſi raiſonnable.

Vous ſavez que j'ai peu de foi aux grands guériſſeurs. J'ai toujours eu une médiocre opinion du ſuccès de votre voyage de Beffort, & vos dernières lettres ne l'ont que trop confirmée. Conſolez-vous, mon cher hôte ; vos oreilles reſteront à-peu-près ce qu'elles ſont ; mais quoique j'aye pu vous en dire dans ma colère, les oreilles de votre eſprit ſont aſſez ouvertes, pour vous conſoler d'avoir le tympan matériel un peu obſtrué : ce n'eſt pas le défaut de votre judiciaire qui vous rend crédule, c'eſt l'excès de

votre bonté ; vous estimez trop mes ennemis, pour les croire capables d'inventer des mensonges, & de payer des pieds-plats pour les divulguer : il est vrai que si vous n'êtes pas trompé, ce n'est pas leur faute.

Je tremble que Milord Maréchal ne soit dans le même cas, mais d'une manière bien plus cruelle, puisqu'il ne s'agit pas de moins que de perdre l'amitié de celui de tous les hommes à qui je dois le plus, & à qui je suis le plus attaché. Je ne sais ce qu'ont pu manœuvrer auprès de lui le bon David & le fils du Jongleur, qui est à Berlin ; mais Milord Maréchal ne m'écrit plus, & m'a même annoncé qu'il cesseroit de m'écrire, sans m'en dire aucune autre raison, sinon qu'il étoit vieux, qu'il écrivoit avec peine, qu'il avoit cessé d'écrire à ses parens, &c. Vous jugez si mon cœur est la dupe de pareils prétextes. Madame la Duchesse de Portland, avec qui j'ai fait connoissance l'été dernier chez un voisin, m'a porté en même temps le plus sensible coup, en me marquant que les nouvelles publiques l'avoient dit à l'ex-

trémité, & me demandant de ses nouvelles. Dans ma frayeur, je me suis hâté d'écrire à M. Rougemont pour savoir ce qu'il en étoit. Il m'a rassuré sur sa vie, en me marquant qu'en effet il avoit été fort mal, mais qu'il étoit beaucoup mieux. Qui me rassurera maintenant sur son cœur ? Depuis le 22 Novembre, date de sa dernière lettre, je lui ai écrit plusieurs fois; & sur quel ton ! Point de réponse. Pour comble, je ne sais quelle contenance tenir vis-à-vis de Madame de Portland, à qui je ne puis différer plus long-temps de répondre, & à qui je ne veux pas dire ma peine. Rendez-moi, je vous en conjure le service essentiel d'écrire à Milord Maréchal; engagez-le à ne pas me juger sans m'entendre; à me dire au moins de quoi je suis accusé. Voilà le plus cruel des malheurs de ma vie, & qui terminera tous les autres.

J'oubliois de vous dire que M. le Duc de Grafton, premier Commissaire de la Trésorerie, ayant appris la vexation exercée à la douane, au sujet de mes livres, a fait ordonner au Douanier de rembourser cet argent à Becket qui l'a-

voit payé pour moi, & que dans le billet par lequel il m'en a fait donner avis, il a ajouté un compliment très-honnête de la part du Roi. Tout cela est fort honorable, mais ne console pas mon cœur de la peine secrète que vous savez. Je vous embrasse, mon cher hôte, de tout mon cœur.

LETTRE

A Milord Comte DE HARCOURT.

A Wootton, le 5 Mars 1767.

Je ne suis pas surpris, Milord, de l'état où vous avez trouvé mes estampes, je m'attendois à pis; mais il me paroît cependant singulier qu'il ne s'en soit pas trouvé une seule de M. Watelet. Quoique parmi beaucoup de gravures qu'il m'avoit données, il y en eût peu des siennes, il y en avoit pourtant. La préférence qu'on leur a donnée fait honneur à son burin. J'en avois un beaucoup plus grand nombre de M. l'Abbé de St. Non. Si elles s'y trouvent, je ne

voudrois pas non plus qu'elles fussent vendues ; car quoique je n'aye pas l'honneur de le connoître personnellement, elles étoient un cadeau de sa part. Si vous ne les aviez pas, Milord, & qu'elles pussent vous plaire, vous m'obligeriez beaucoup de vouloir les agréer. Le papier que vous avez eu la bonté de m'envoyer, est de la main de Milord Maréchal, & me rappelle qu'il y a dans mon recueil un portrait de lui, sans nom, mais tête nue & très-ressemblant, que pour rien au monde je ne voudrois perdre, & dont j'avois oublié de vous parler. C'est la seule estampe que je veuille me réserver, & quand elle me laisseroit la fantaisie d'avoir les portraits des hommes qui lui ressemblent, ce goût ne seroit pas ruineux. Je sens avec combien d'indiscrétion j'abuse de votre temps & de vos bontés ; mais quelque peine que vous donne la recherche de ce portrait, j'en aurois une infiniment plus grande à m'en voir privé. Si vous parvenez à le retrouver, je vous supplie, Milord, de vouloir bien l'envoyer à M. Davenport, afin qu'il le joigne au premier

envoi qu'il aura la bonté de me faire.

Comme, après tout, mon recueil étoit assez peu de chose, que probablement il ne s'est pas accru dans les mains des douaniers & des libraires, & que les retranchemens que j'y fais font du reste un objet de très-peu de valeur, j'ai à me reprocher de vous avoir embarrassé de ces bagatelles ; mais pour vous dire la vérité, Milord, je ne cherchois qu'un prétexte pour me prévaloir de vos offres, & vous montrer ma confiance en vos bontés.

J'oubliois de vous parler de la découpure de M. Huber ; c'est effectivement M. de Voltaire en habit de théatre. Comme je ne suis pas tout-à-fait aussi curieux d'avoir sa figure, que celle de Milord Maréchal, vous pouvez, Milord, à votre choix, garder ou jeter, ou donner ou brûler ce chiffon ; pourvu qu'il ne me revienne pas, c'est tout ce que je désire. Agréez, Milord, je vous supplie, les assurances de mon respect.

LETTRE

A Mr. D. P.....v.

A Wootton, le 22 Mars 1767.

APOSTILLE d'une lettre de M. L. Dutens, du 19, confirmée par une letre de M. Davenport de même date, en conséquence d'un message reçu la veille de M. le général Conway.

» Je viens d'apprendre de M. Daven-
» port la nouvelle agréable que le roi
» vous avoit accordé une pension de
» cent livres sterling. La manière dont
» le roi vous donne cette marque de son
» estime, m'a fait autant de plaisir que
» la chose même, & je vous félicite de
» tout mon cœur, de ce que ce bienfait
» vous est conféré du plein gré de Sa
» Majesté & du secrétaire d'état, sans que
» la moindre sollicitation y ait eu part «.

Le plus vrai plaisir que me fasse cette nouvelle, est celui que je sais qu'elle fera à mes amis; c'est pourquoi, mon cher hôte, je me presse de vous la communiquer. Faites-la, par la même raison, passer à mon ancien & respectable ami

M. Roguin, & auſſi, je vous en prie, à mon ami M. d'Ivernois. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 6 Avril 1767.

J'AI reçu, mon bon ami, votre derniere lettre, & lu le mémoire que vous y avez joint. Ce mémoire eſt fait de main de maître, & fondé ſur d'excellens principes; il m'inſpire une grande eſtime pour ſon auteur, quel qu'il ſoit. Mais n'étant plus capable d'attention ſérieuſe & de raiſonnemens ſuivis, je n'oſe prononcer ſur la balance des avantages reſpectifs, & ſur la ſolidité de l'ouvrage qui en réſultera. Ce que je crois voir bien clairement, c'eſt qu'il vous offre, dans votre poſition, l'accommodement le meilleur & le plus honorable que vous puiſſiez eſpérer. Je voudrois, tant ma paſſion de vous ſavoir pacifiés eſt vive, donner la moitié de mon ſang pour apprendre que

cet accord a reçu sa sanction. Peut-être ne seroit-il pas à désirer que j'en fusse l'arbitre ; je craindrois que l'amour de la paix ne fût plus fort dans mon cœur, que celui de la liberté. Mes bons amis, sentez-vous bien quelle gloire ce seroit pour vous de part & d'autre, que ce saint & sincère accord fût votre propre ouvrage, sans aucun concours étranger ! Au reste, n'attendez rien, ni de l'Angleterre, ni de personne, que de vous seuls ; vos ressources sont toutes dans votre prudence & dans votre courage ; elles sont grandes, graces au ciel.

J'ai prié M. D..... de vous donner avis que le roi m'avoit gratifié d'une pension. Si jamais nous nous revoyons, je vous en dirai davantage ; mais mon cœur, qui désire ardemment ce bonheur, ne me le promet plus. Je suis trop malheureux en toute chose, pour espérer plus aucun vrai plaisir en cette vie. Adieu, mon ami, adieu mes amis. Si votre liberté est exposée, vous avez du moins l'avantage & la gloire de pouvoir la défendre & la réclamer ouvertement. Je connois des gens plus à plaindre que vous. Je vous embrasse.

LETTRE

A Mr. le Ms. de Mirabeau.

A Wootton, le 8 Avril 1767.

Je différois, Monsieur, de vous répondre, dans l'espoir de m'entretenir avec vous plus à mon aise, quand je serois délivré de certaines distractions assez graves; mais les découvertes que je fais journellement sur ma véritable situation, les augmentent, & ne me laissent plus guère espérer de les finir; ainsi, quelque douce que me fût votre correspondance, il y faut renoncer au moins pour un temps, à moins d'une mise aussi inégale dans la quantité que dans la valeur. Pour éclaircir un problême singulier qui m'occupe dans ce prétendu pays de liberté, je vais tenter, & bien à contre-cœur, un voyage de Londres Si, contre mon attente, je l'exécute sans obstacle & sans accident, je vous écrirai de là plus au long.

Vous admirez Richardson, Monsieur le marquis? combien vous l'admireriez

davantage, si, comme moi, vous étiez à portée de comparer les tableaux de ce grand peintre à la nature, de voir combien ses situations, qui paroissent romanesques, sont naturelles, combien ses portraits, qui paroissent chargés, sont vrais! Si je m'en rapportois uniquement à mes observations, je croirois même qu'il n'y a de vrais que ceux-là; car les capitaines Tomlinson me pleuvent, & je n'ai pas apperçu jusqu'ici vestige d'aucun Belfort. Mais j'ai vu si peu de monde, & l'isle est si grande, que cela prouve seulement que je suis malheureux.

Adieu, Monsieur; je ne verrai jamais le château de Brie, &, ce qui m'afflige encore davantage, selon toute apparence, je ne serai jamais à portée d'en voir le seigneur; mais je l'honorerai & chérirai toute ma vie; je me souviendrai toujours que c'est au plus fort de mes misères que son noble cœur m'a fait des avances d'amitié; & la mienne, qui n'a rien de méprisable, lui est acquise jusqu'à mon dernier soupir.

LETTRE

A Milord Comte DE HARCOURT.

A Wootton, le 11 *Avril* 1767.

JE ne puis, Milord, que vous réitérer mes très-humbles excuſes & remercîmens de toutes les peines que vous avez bien voulu prendre en ma faveur. Je vous ſuis très-obligé de m'avoir conſervé le portrait du roi. Je le reverrai ſouvent avec grand plaiſir, & je me livre envers S. M. à toute la plénitude de ma reconnoiſſance; très-aſſuré qu'en faiſant le bien, elle n'a point d'autre vue que de bien faire. Puiſque vous ſavez au juſte à quoi monte le produit des eſtampes dont M. Ramſay avoit eu l'honnêteté de me faire cadeau, vous pouvez y borner la diſtribution que vous voulez bien avoir la bonté de faire aux pauvres, & remettre le ſurplus à M. Davenport, qui veut bien ſe charger de me l'apporter. J'aſpire, Milord, au moment d'aller vous rendre mes actions de graces & mes devoirs en perſonne, & il ne tiendra pas à moi que ce ne ſoit avant votre départ de Londres.

Recevez, en attendant, je vous supplie, Milord, mes très-humbles salutations & mon respect.

P. S. Je ne vous parle point de ma santé, parce qu'elle n'est pas meilleure, & que ce n'est pas la peine d'en parler pour n'avoir que les mêmes choses à dire. Celle de Mlle. le Vasseur, à laquelle vous avez la bonté de vous intéresser, est très-mauvaise, & il n'est pas bien étonnant qu'elle empire de jour en jour

LETTRE

A Mr. GRANVILLE.

Février 1767.

J'ÉTOIS, Monsieur, extrêmement inquiet de votre départ mercredi au soir; mais je me rassurai le jeudi matin, le jugeant absolument impraticable; j'étois bien éloigné de penser même que vous le voulussiez essayer. De grace, ne faites plus de pareils essais, jusqu'à ce que le temps soit bien remis & le chemin bien battu. Que la neige qui vous retient à

Calwich ne laiſſe-t-elle une galerie juſqu'à Wootton ! j'en ferois ſouvent la mienne : mais dans l'état où eſt maintenant cette route, je vous conjure de ne la pas tenter, ou je vous proteſte que le lendemain du jour où vous viendrez ici, vous me verrez chez vous, quelque temps qu'il faſſe. Quelque plaiſir que j'aye à vous voir, je ne veux pas le prendre au riſque de votre ſanté.

Je ſuis très-ſenſible à votre bon ſouvenir ; je ne vous dis rien de vos envois ; ſeulement comme les liqueurs ne ſont point à mon uſage, & que je n'en bois jamais, vous permettrez que je vous renvoie les deux bouteilles, afin qu'elles ne ſoient pas perdues. J'enverrois chercher du mouton s'il n'y avoit tant de viande à mon garde-manger, que je ne ſais plus où la mettre. Bon jour, Monſieur ; vous parlez toujours d'un pardon dont vous avez plus beſoin que d'envie, puiſque vous ne vous corrigez point. Comptez moins ſur mon indulgence, mais comptez toujours ſur mon plus ſincère attachement.

LETTRE

AU MÊME.

28 Février 1767.

Que fait mon bon & aimable voisin ? Comment se porte-t-il ? J'ai appris avec grand plaisir son heureuse arrivée à Bath, malgré les temps affreux qui ont dû traverser son voyage : mais maintenant comment s'y trouve-t-il ? La santé, les eaux, les amusemens ; comment va tout cela ? Vous savez, Monsieur, que rien de ce qui vous touche ne peut m'être indifférent ; l'attachement que je vous ai voué est formé de liens qui sont votre ouvrage ; vous vous êtes acquis trop de droits sur moi, pour ne m'en avoir pas un peu donné sur vous ; & il n'est pas juste que j'ignore ce qui m'intéresse si véritablement. Je devrois aussi vous parler de moi, parce qu'il faut vous rendre compte de votre bien ; mais je ne vous dirois toujours que les mêmes choses. Paisible, oisif, souffrant, prenant patience, pestant quelquefois contre le mauvais temps qui m'empêche d'aller autour des

rochers furetant des mouſſes, & contre l'hiver qui retient Calwich déſert ſi long-temps. Amuſez-vous, Monſieur, je le déſire, mais pas aſſez pour reculer le temps de votre retour, car ce ſeroit vous amuſer à mes dépens. Mlle. le Vaſſeur vous demande la permiſſion de vous rendre ici ſes devoirs, & nous vous ſupplions l'un & l'autre d'agréer nos très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

De France, le 1 Août 1767.

SI j'avois eu, Monſieur, l'honneur de vous écrire autant de fois que je l'ai réſolu, vous auriez été accablé de mes lettres; mais les tracas d'une vie ambulante, & ceux d'une multitude de ſurvenans, ont abſorbé tout mon temps, juſqu'à ce que je ſois parvenu à obtenir un aſile un peu plus tranquille. Quelque agréable qu'il ſoit, j'y ſens ſouvent, Monſieur, la pri-

vation de votre voisinage & de votre société, & j'en remplis souvent la solitude, du souvenir de vos bontés pour moi. Peu s'en est fallu que je ne sois retourné jouir de tout cela chez mon ancien & aimable hôte; mais la manière dont vos papiers publics ont parlé de ma retraite, m'a déterminé à la faire entière, & à exécuter un projet dont vous avez été le premier confident. Je vous disois alors qu'en quelque lieu que je fusse, je ne vous oublierois jamais; j'ajoute maintenant qu'à ce souvenir si bien dû, se joindra toute ma vie le regret de l'entretenir de si loin.

Permettez du moins que ce regret soit tempéré par le plaisir de vous demander & d'apprendre quelquefois de vos nouvelles, & à réitérer de temps en temps les assurances de ma reconnoissance & de mon respect.



LETTRE

A Mr. D. P.... U.

A Calais, le 22 Mai 1767.

J'ARRIVE ici transporté de joie d'avoir la communication ouverte & sûre avec mon cher hôte, & de n'avoir plus l'espace des mers entre nous. Je pars demain pour *Amiens*, où j'attendrai de vos nouvelles, sous le couvert de M***. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui; mais je n'ai pas voulu tarder à rompre, aussi-tôt qu'il m'étoit possible, le silence forcé que je garde avec vous depuis si long-temps.

LETTRE

A Mr. LE Ms. DE MIRABEAU.

A Amiens, le 2 Juin 1767.

J'AI différé, Monsieur, de vous écrire jusqu'à ce que je pusse vous marquer le jour de mon départ & le lieu de mon

arrivée. Je compte partir demain, & arriver après demain au soir à St. Denis, où je séjournerai le lendemain vendredi, pour y attendre de vos nouvelles. Je logerai aux *Trois-Maillets*; comme on trouve des fiacres à St. Denis, sans prendre la peine d'y venir vous-même, il suffit que vous ayez la bonté d'envoyer un domestique qui nous conduise dans l'asile hospitalier que vous voulez bien me destiner. Il m'a été impossible de rester inconnu comme je l'avois désiré, & je crains bien que mon nom ne me suive à la piste. A tout événement, quelque nom que me donnent les autres, je prendrai celui de M. *Jacques*, & c'est sous ce nom que vous pourrez me faire demander aux Trois-Maillets. Rien n'égale le plaisir avec lequel je vais habiter votre maison, si ce n'est le tendre empressement que j'ai d'en embrasser le vertueux maître.

LETTRE

A M^r. D. P. . . . U.

Le 5 Juin 1767.

Je n'ai pu, mon cher hôte, attendr
comme je l'avois compté, de vos no
velles à Amiens. Les honneurs publ
qu'on a voulu m'y rendre, & mon séjo
en cette ville devenu trop bruyant,
les empressemens des citoyens & des
litaires, m'a forcé de m'en éloigner
bout de huit jours. Je suis mainten
chez le digne ami des hommes, o
après une si longue interruption, j
tends enfin quelque mot de vous. M
intention est de ne rien épargner p
avoir avec vous une entrevue, dont m
cœur a le plus grand besoin; & si v
pouvez venir jusqu'à Dijon, je part
pour m'y rendre à la réception de vo
réponse, pleurant d'attendrissement &
joie, au seul espoir de vous embrass
Je ne vous en dirai pas ici davantag
Ecrivez-moi *sous le couvert de M. le Ma*
quis de Mirabeau, à Paris. Votre lettre
me parviendra. Je vous embrasse de tout
mon cœur.

LETTRE

A Mr. le Ms. de Mirabeau.

A Fleury (*), *ce vendredi à midi, 5 Juin 1767.*

Il faut, Monsieur, jouir de vos bontés & de vos soins, & ne vous remercier plus de rien. L'air, la maison, le jardin, le parc, tout est admirable, & je me suis dépêché de m'emparer de tout par la possession, c'est-à-dire, par la jouissance. J'ai parcouru tous les environs, & au retour j'ai trouvé M. Garçon qui m'a tiré de peine sur votre retour d'hier, & m'a donné l'espoir de vous voir demain. Je ne veux point me laisser donner d'inquiétudes. Mais quelque agréable & douce que me soit l'habitation de votre maison, mon intention est toujours de les prévenir. Mille très-humbles salutations & respects de Mlle. le Vasseur.

(*) Maison de campagne de M. le marquis de Mirabeau.

LETTRE

AU MÊME.

Ce mardi 9 Juin 1767.

VOTRE préfence, Monfieur, votre noble hofpitalité, vos bontés de toute efpèce, ont mis le comble aux fentimens que m'avoient infpirés vos écrits & vos lettres. Je vous fuis attaché par tous les liens qui peuvent rendre un homme refpectable & cher à un autre; mais je fuis venu d'Angleterre avec une réfolution qu'il ne m'eft même pas permis de changer, puifque je ne faurois devenir votre hôte à demeure, fans contracter des obligations qu'il n'eft pas en mon pouvoir ni même en ma volonté de remplir : & pour répondre une fois pour toutes à un mot que vous m'avez dit en paffant, je vous répète & vous déclare que jamais je ne reprendrai la plume pour le public, fur quelque fujet que ce puiffe être; que je ne ferai ni ne laifferai rien imprimer de moi avant ma mort, même de ce qui refte encore en manufcrit; que je ne puis ni ne veux rien lire déformais de ce qui

pourroit réveiller mes idées éteintes, pas même vos propres écrits; que dès à présent je suis mort à toute littérature, sur quelque sujet que ce puisse être, & que jamais rien ne me fera changer de résolution sur ce point. Je suis assurément pénétré pour vous de reconnoissance, mais non pas jusqu'à vouloir ni pouvoir me tirer de mon anéantissement mental. N'attendez rien de moi, à moins que, pour mes péchés, je ne devienne empereur ou roi; encore ce que je ferai dans ce cas, sera-t-il moins pour vous que pour mes peuples, puisqu'en pareil cas, quand je ne vous devrois rien, je ne le ferois pas moins.

En outre, quoi que vous puissiez faire, au Bignon, je serois chez vous, & je ne puis être à mon aise que chez moi; je serois dans le ressort du parlement de Paris, qui, par raison de convenance, peut, au moment qu'on y pensera le moins, faire une excursion nouvelle *in animâ vili*; je ne veux pas le laisser exposé à la tentation.

J'irois pourtant voir votre terre avec grand plaisir, si cela ne faisoit pas un détour inutile, & si je ne craignois un peu, quand j'y serois, d'avoir la tentation d'y

rester. Là-dessus toutefois votre volonté soit faite; je ne résisterai jamais au bien que vous voudrez me faire, quand je le sentirai conforme à mon bien réel ou de fantaisie; car pour moi c'est tout un. Ce que je crains n'est pas de vous être obli[illegible] mais de vous être inutile.

Je suis très-surpris & très en peine de ne recevoir aucune nouvelle d'Angleterre & sur-tout de Suisse dont j'en atte[illegible] inquiétude. Ce retard me met dans le [illegible] de faire à vous & à moi le plaisir de [illegible] ici jusqu'à ce que j'en aye reçu, & par conséquent celui de vous y embrasser quelquefois encore, sachant que les œuvres de miséricorde plaisent à votre cœur. Je [illegible] mets donc à ces doux momens ce qu'il [illegible] reste à vous dire, & sur-tout à vous re[illegible] cier du bien que vous m'avez procuré [illegible] manche au soir, & que, par la mani[illegible] dont je l'ai senti, je mérite d'avoir enco[illegible]

Vale, & me ama.



LETTRE

LETTRE

A Mr. le Ms. de Mirabeau.

Ce vendredi 19 Juin 1767.

Je lirai votre livre, puisque vous le voulez ; ensuite j'aurai à vous remercier de l'avoir lu : mais il ne résultera rien de plus de cette lecture, que la confirmation des sentimens que vous m'avez inspirés, & de mon admiration pour votre grand & profond génie, ce que je me permets de vous dire en passant & seulement une fois. Je ne vous réponds pas même de vous suivre toujours, parce qu'il m'a toujours été pénible de penser, fatigant de suivre les pensées des autres, & qu'à présent je ne le puis plus du tout. Je ne vous remercie point, mais je sors de votre maison fier d'y avoir été admis, & plus désireux que jamais de conserver les bontés & l'amitié du maître. Du reste, quelque mal que vous pensiez de la sensibilité prise pour toute nourriture, c'est l'unique qui m'est restée, je ne vis plus que par le cœur. Je veux vous aimer

autant que je vous respecte. C'est beaucoup, mais voilà tout, n'attendez jamais de moi rien de plus. J'emporterai, si je puis, votre livre de plantes ; s'il m'embarrasse trop, je le laisserai, dans l'espoir de revenir quelque jour le lire plus à mon aise. Adieu, mon cher & respectable hôte, je pars plein de vous, & content de moi, puisque j'emporte votre estime & votre amitié.

LETTRE

AU MÊME.

A Trie-le-Château, le 24 Juin 1767.

J'ESPÉROIS, Monsieur, vous rendre compte un peu en détail de ce qui regarde mon arrivée & mon habitation : mais une douleur fort vive, qui me tient depuis hier à la jointure du poignet, me donne à tenir la plume une difficulté qui me force d'abréger. Le château est vieux, le pays est agréable, & j'y suis dans un hospice qui ne me laisseroit rien à regretter, si je ne sortois pas de Fleury. J'ai

apporté votre livre de plantes, dont j'aurai grand ſoin; j'ai apporté votre philoſophie rurale, que j'ai eſſayé de lire & de ſuivre, ſans pouvoir en venir à bout; j'y reviendrai toutefois. Je réponds de la bonne volonté, mais non pas du ſuccès. J'ai auſſi apporté la clef du parc; j'étois en train d'emporter toute la maiſon. Je vous renverrai cette clef par la première occaſion. Je vous prie de me garder le ſecret ſur mon aſile. M. le Prince de Conti le déſire ainſi, & je m'y ſuis engagé. Le nom de Jacques ne lui ayant pas plu, j'y ai ſubſtitué celui que je ſigne ici, & ſous lequel j'eſpère, Monſieur, recevoir de vos nouvelles à l'adreſſe ſuivante. Agréez, Monſieur, mes ſalutations très-humbles. Je vous révère & vous embraſſe de tout mon cœur.

RENOU.



LETTRE

AU MÊME.

A Trie, le 12 Août 1767.

Je suis affligé, Monsieur, que vous me mettiez dans le cas d'avoir un refus à vous faire; mais ce que vous me demandez est contraire à ma plus inébranlable résolution, même à mes engagemens, & vous pouvez être assuré que de ma vie une ligne de moi ne sera imprimée de mon aveu. Pour ôter même, une fois pour toutes, les sujets de tentation, je vous déclare que, dès ce moment, je renonce pour jamais à toute autre lecture que des livres de plantes, & même à celle des articles de vos lettres qui pourroient réveiller en moi des idées que je veux & dois étouffer. Après cette déclaration, Monsieur, si vous revenez à la charge, ne vous offensez pas que ce soit inutilement.

Vous voulez que je vous rende compte de la manière dont je suis ici. Non, mon respectable ami, je ne déchirerai pas votre noble cœur par un semblable récit, Les

traitemens que j'éprouve en ce pays de la part de tous les habitans ſans exception, & dès l'inſtant de mon arrivée, ſont trop contraires à l'eſprit de la nation, & aux intentions du grand Prince qui m'a donné cet hoſpice, pour que je les puiſſe imputer qu'à un eſprit de vertige dont je ne veux pas même rechercher la cauſe. Puiſſent-ils reſter ignorés de toute la terre, & puiſſé-je parvenir moi-même à les regarder comme non avenus !

Je fais des vœux pour l'heureux voyage de ma bonne & belle compatriote que je crois déjà partie. Je ſuis bien fier que Mde. la Comteſſe ait daigné ſe rappeler un homme qui n'a eu qu'un moment l'honneur de paroître à ſes yeux, & dont les abords ne ſont pas brillans. Elle auroit trop à faire, s'il falloit qu'elle gardât un peu des ſouvenirs qu'elle laiſſe à quiconque a eu le bonheur de la voir. Recevez mes plus tendres embraſſemens.



LETTRE

AU MÊME.

Ce 22 Août 1767.

Je vous dois bien des remercîmens, Monsieur, pour votre dernière lettre, & je vous les fais de tout mon cœur. Elle m'a tiré d'une grande peine; car, vous étant aussi sincèrement attaché que je le suis, je ne pouvois rester un moment tranquille dans la crainte de vous avoir déplu. Grace à vos bontés, me voilà tranquillisé sur ce point; vous me trouvez grognon; passe pour cela : je reponds du moins que vous ne me trouverez jamais ingrat : mais n'exigez rien de ma déférence & de mon amitié contre la clause que j'ai le plus expressément stipulée, car je vous confirme pour la dernière fois que ce seroit inutilement.

J'ai tort de n'avoir rien mis pour M. l'Abbé; mais ce tort n'est qu'extérieur & apparent, je vous jure. Il me semble que les hommes de son ordre doivent deviner l'impression qu'ils font, sans qu'on la leur témoigne. La raison même qui

m'empêchoit de répondre à sa politesse, est obligeante pour lui, puisque c'étoit la crainte d'être entraîné dans des discussions que je me suis interdites, & où j'avois peur de n'être pas le plus fort. Je vous dirai tout franchement que j'ai parcouru chez vous quelques pages de son ouvrage que vous aviez négligemment laissé sur le bureau de M. Garçon, & que sentant que je mordois un peu à l'hameçon, je me suis dépêché de fermer le livre avant que j'y fusse tout-à-fait pris. Or prêchez & patrocinez tout à votre aise. Je vous promets que je ne rouvrirai de mes jours, ni celui-là, ni les vôtres, ni aucun autre de pareil acabit : hors l'Astrée, je ne veux plus que des livres qui m'ennuient, ou qui ne parlent que de mon foin.

Je crains bien que vous n'ayez deviné trop juste sur la source de ce qui se passe ici, & dont vous ne sauriez même avoir l'idée : mais tout cela n'étant point dans l'ordre naturel des choses, ne fournit point de conséquence contre le séjour de la campagne, & ne m'en rebute assurément pas. Ce qu'il faut fuir n'est pas

la campagne, mais les maiſons des grands & des princes qui ne ſont point les maîtres chez eux, & ne ſavent rien de ce qui s'y fait. Mon malheur eſt premièrement d'habiter dans un château & non pas ſous un toit de chaume, chez autrui & non pas chez moi, & ſur-tout d'avoir un hôte ſi élevé, qu'entre lui & moi il faut néceſſairement des intermédiaires. Je ſens bien qu'il faut me détacher de l'eſpoir d'un ſort tranquille, & d'une vie ruſtique : mais je ne puis m'empêcher de ſoupirer en y ſongeant. Aimez-moi, & plaignez-moi. Ah! pourquoi faut-il que j'aye fait des livres; j'étois ſi peu fait pour ce triſte métier! J'ai le cœur ſerré; je finis, & vous embraſſe.

LETTRE

A. Mr. D. P....u.

27 Septembre 1767.

Vous pouvez, mon cher hôte, juger du plaiſir que m'a fait votre dernière lettre, par l'inquiétude que vous avez

trouvée dans ma précédente, & que vous blâmez avec raison. Mais considérez qu'après tant de longues agitations si propres à troubler ma tête, au lieu du repos dont j'avois besoin pour la raffermir, je me trouve ici submergé dans des mers d'indignités & d'iniquités, au moment même où tout paroissoit concourir à rendre ma retraite honorable & paisible. Cher ami, si avec un cœur malheureusement trop sensible, & si cruellement & si continuellement navré, il reste dans ma tête encore quelques fibres saines, il faut que naturellement le tout ne fût pas trop mal conformé. Le seul remède efficace encore, & dont j'ose espérer tout, est l'emplâtre du cœur d'un ami pressé sur le mien. Venez donc, je n'ai que vous seul, vous le savez; c'est bien assez; je n'en regrette qu'un; je n'en veux plus d'autre. Vous serez désormais tout le genre humain pour moi. Venez verser sur mes blessures enflammées le baume de l'amitié & de la raison. L'attente de cet élixir salutaire en anticipe déjà l'effet.

Ce que vous me marquez de Neuchâ-

tel n'eſt pas un ſpécifique bon pour mon état; je crois que vous le ſentez ſuffiſamment. Et malheureuſement mes devoirs ſont toujours ſi cruels, ma poſition eſt toujours ſi dure, que j'oſe à peine livrer mon cœur à ſes vœux ſecrets, entre le prince qui m'a donné aſile, & les peuples qui m'ont perſécuté.

M. le prince de Conti n'eſt point encore venu; j'ignore quand il viendra; on l'attendoit hier : je ne ſais ce qu'il fera; mais je lis dans la contenance des complotteurs, qu'ils craignent peu ſon arrivée, que leur partie eſt bien liée, & qu'ils ſont ſûrs, malgré leur maître, de parvenir à me chaſſer d'ici. Nous verrons ce qu'il en ſera. Je crois que c'eſt le cas de faire *pouf*. Ils ne s'y attendent pas.

Le parti que vous prenez de ne ſortir du lit que parfaitement rétabli, eſt très-ſage; mais il ne faut pas ſauter trop bruſquement de vos rideaux dans la rue, cela ſeroit dangereux. Faites mettre des nattes dans votre chambre, au défaut de tapis de pied. Donnez-vous tout le temps de vous bien rétablir, avant de ſonger

à venir ; & en attendant, arrangez tellement vos affaires, que vous n'ayez à partir d'ici que quand vous vous y ennuierez. Faites en sorte de vous laisser maître de tout votre temps ; je ne puis trop vous recommander cette précaution. J'aime mieux vous avoir plus tard, & vous garder plus long-temps. Enfin je vous conjure derechef, avec instance, de pourvoir si bien d'avance à toute chose, que rien ne puisse vous faire partir d'ici que votre volonté.

Nous avons ici des échecs ; ainsi n'en apportez pas. Mais si vous voulez apporter quelques volans, vous ferez bien, car les miens sont gâtés, ou ne valent rien. Je suis bien aise que vous vous renforciez assez aux échecs, pour me donner du plaisir à vous battre. Voilà tout ce que vous pouvez espérer. Car, à moins que vous ne receviez avantage, mon pauvre ami, vous serez battu, & toujours battu. Je me souviens qu'ayant l'honneur de jouer, il y a six ou sept ans, avec M. le prince de Conti, je lui gagnai trois parties de suite, tandis que tout son cortége me faisoit des grimaces de posse-

dés. En quittant le jeu, je lui dis gravement : Monseigneur, je respecte trop votre Altesse, pour ne pas toujours gagner. Mon ami, vous serez battu, & bien battu. Je ne serois pas même fâché que cela vous dégoûtât des échecs, car je n'aime pas que vous preniez du goût pour des amusemens si fatigans & si sédentaires.

A propos de cela, parlons de votre régime. Il est bon pour un convalescent ; mais très-mauvais à prendre à votre âge ; pour quelqu'un qui doit agir & marcher beaucoup. Ce régime vous affoiblira, & vous ôtera le goût de l'exercice. Ne vous jetez point comme cela, je vous conjure, dans les extrêmes systématiques ; ce n'est pas ainsi que la nature se mène : croyez-moi, prenez-moi pour le médecin de votre corps, comme je vous prends pour le médecin de mon ame ; nous nous en trouverons bien tous deux. Je vous préviens même qu'il me seroit impossible de vous tenir ici aux légumes, attendu qu'il y a ici un grand potager d'où je ne saurois avoir un poil d'herbe, parce que son Altesse a ordonné à son jardinier de me fournir de tout. Voilà, mon

ami, comment les princes, si puissans & si craints où ils ne sont pas, sont obéis & craints dans leur maison. Vous aurez ici d'excellent bœuf, d'excellent potage, d'excellent gibier. Vous mangerez peu ; je me charge de votre régime, & je vous promets qu'en partant d'ici vous serez gras comme un moine, & sain comme une bête : car ce n'est pas votre estomac ; mais votre cervelle que je veux mettre au régime frugivore. Je vous ferai brouter avec moi de mon foin. Ainsi soit-il. Bon jour.

Mille choses de ma part à M. De Luze. Hélas, avec qui nous nous sommes vus ! Dans quel moment nous nous sommes quittés ! Ne nous reverrons-nous point ?

LETTRE

AU MÊME.

9 Octobre 1767.

Je vous écris un mot à la hâte, pour vous dire que le patron de la case est

venu ici mardi ſeul, & n'a point chaſſé; de ſorte que j'ai profité de tous les momens que ce grand prince, &, pour plus dire, que ce digne homme a paſſés ici. Il me les a donnés tous; vous connoiſſez mon cœur, jugez comment j'ai ſenti cette grace. Hélas, que ne peut-il voir le mal & en couper la ſource! Mais il ne me reſte qu'à me réſigner; & c'eſt ce que je fais auſſi pleinement qu'il ſe peut.

Cher hôte, venez; nous aurons des légumes, non pas de ſon jardin, car il n'en eſt pas le maître: mais un bon homme qu'on trompoit, s'eſt détaché de la ligue; & je compte m'arranger avec lui pour mes fournitures, que je n'ai pu faire juſqu'ici, ni ſans payer, ni en payant. Mardi, ſoupant avec ſon Alteſſe, je mangeai du fruit pour la ſeule fois depuis deux mois; je le lui dis tout bonnement. Le lendemain, il m'envoya le baſſin qu'on lui avoit ſervi la veille, & qui me fit grand plaiſir; car il faut vous dire que je ſuis ici environné de jardins & d'arbres, comme Tantale au milieu des eaux. Mon état, à tous égards, ne peut ſe repréſenter. Mais venez; il changera, du

moins tandis que vous ferez avec moi. Votre précaution d'aller par degrés eſt excellente. Continuez de même, & ne vous preſſez point. Mais je vous conjure de ſi bien faire, que vous vous preſſiez encore moins de partir d'ici, quand vous y ſerez. Vous faites très-bien de porter à vos pieds, vos nattes & vos tapis de pied. La façon dont vous me propoſez cette terrible énigme, m'a fait mourir de rire. Je ſuis l'Œdipe qui fera l'effort de la deviner : c'eſt que vous avez des pantoufles de laine garnies de paille. Si vos attaques d'échecs ſont de la force de vos énigmes, je n'ai qu'à me bien tenir. Bon jour.

Les oreilles ont dû vous tinter pendant que ſon Alteſſe étoit ici. Bon jour derechef : je ne croyois écrire qu'un mot, & je ne ſçaurois finir.



LETTRE.

AU MÊME.

Samedi Octobre 1767.

J'AI, mon cher hôte, votre lettre du 15 & j'y vois avec la plus grande joie, que vos forces revenues graduellement, & par-là plus solidement, vous mettent en état de faire à Paris le grand garçon; mais je voudrois bien que vous n'y fissiez pas trop l'homme, & que vous vinssiez ici affermir votre virilité, de peur d'être tenté de l'exercer où vous êtes. Vous me paroissez en train d'abuser un peu de la permission que je vous ai donnée d'y prolonger votre séjour. Ecoutez; j'ai bien mesuré cette permission sur les besoins de votre santé, mais non pas sur ceux de vos plaisirs, & je ne me sens pas assez désintéressé sur ce point, pour consentir que vous vous amusiez à mes dépens. Ne venez pas, après vous être solacié à Paris tout à votre aise, me dire ici que vous êtes pressé de partir, que vos affaires vous talonnent, &c. Je vous avertis qu'un tel langage ne prendroit

pas du tout, que sur ce point je n'entendrois pas raillerie, & que j'ai tout au moins le droit d'exiger que vous ne soyez pas plus pressé de partir d'ici, que vous ne l'avez été d'y venir. Pensez à cela très-sérieusement, je vous prie, & faites surtout les choses d'assez bonne grace, pour mériter que je vous pardonne les huit jours dont vous avez eu le front de me parler. Au premier moment où vous vous déplairez ici, partez-en, rien n'est plus juste; mais arrangez-vous de telle sorte, qu'il n'y ait que l'ennui qui vous en puisse chasser. J'ai dit.

Je ne suis pas absolument fâché des petits tracas qu'a pu vous donner la recherche des livres de botanique. Promenades, diversions, distractions, sont choses bonnes pour la convalescence; mais il ne faut pas vous inquiéter du peu de succès de vos recherches; j'en étois déjà presque sûr d'avance, & c'étoit en prévoyant qu'on trouveroit peu de livres de botanique à Paris, que j'en notois un grand nombre pour mettre au hasard la rencontre de quelqu'un. Il est étonnant à quel point de crasse igno-

rance & de barbarie on reste en France, sur cette belle & ravissante étude, que l'illustre Linnæus a mise à la mode dans tout le reste de l'Europe. Tandis qu'en Allemagne & en Angleterre les princes & les grands font leurs délices de l'étude des plantes, on la regarde encore ici comme une étude d'apothicaire; & vous ne sçauriez croire quel profond mépris on a conçu pour moi, dans ce pays, en me voyant herboriser. Ce superbe tapis dont la terre est couverte, ne montre à leurs yeux que lavemens & qu'emplâtres, & ils croient que je passe ma vie à faire des purgations. Quelle surprise pour eux, s'ils avoient vu Mde. la Duchesse de Portland, dont j'ai l'honneur d'être l'herboriste, grimper sur des rochers où j'avois peine à la suivre, pour aller chercher le *Chamædrys frustescens* & la *saxifraga Alpina !* Or, pour revenir, il n'y a donc rien de surprenant que vous ne trouviez pas à Paris des livres de plantes, & je prendrai le parti de faire venir d'ailleurs ceux dont j'aurai besoin.

Si M. De Luze n'est pas encore parti, comme je l'espère, je vous prie de lui

dire mille bonnes choſes pour moi, & de l'en charger d'autant pour Mde. De Luze. J'oſe à peine vous parler de la bonne Maman, ſentant bien qu'en cette occaſion ſes vœux ſont très-oppoſés aux miens; mais en vérité, c'eſt preſque la ſeule où je ne lui fiſſe pas, & même avec plaiſir, le ſacrifice de ma propre ſatisfaction.

Voilà l'heure de la poſte qui preſſe: le domeſtique attend & m'importune. Il faut finir en vous embraſſant.

LETTRE.

A Mʳ. LE Mˢ. DE MIRABEAU.

Ce 12 Décembre 1767.

JE conſens de tout mon cœur, mon illuſtre ami, que vous faſſiez imprimer, avec les précautions dont vous parlez, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je vous remercie de l'honnêteté avec laquelle vous voulez bien me demander mon conſentement pour cela.

Vous voilà donc embarqué tout de bon

dans les guerres littéraires. Que j'en suis affligé, & que je vous plains ! Sans prendre la liberté de vous dire là-dessus rien de mon chef, j'oserai vous transcrire ici deux vers du Tasse que je me rappelle, & auxquels je n'ajouterai rien.

> Giunta è tua gloria al sommo, e per innanzi
> Fugir le dubbie guerre a te conviene.

Je vous honore & vous embrasse, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE
A M. D. P.....U.

Ce 6 Janvier 1768.

J'ÉTOIS, mon cher hôte, dans un tel souci sur votre voyage, que, tant pour retirer le paquet ci-joint, que je savois être au bureau, que dans l'attente de votre lettre, la poste étant arrivée hier plus tard qu'à l'ordinaire, j'envoyai trois fois de suite à Gisors. Enfin je la reçois cette lettre si impatiemment attendue,

& après l'avoir déchirée pour l'ouvrir plus vîte, au lieu du détail que j'y cherchois, j'y vois pour début celui du départ de mes lettres. Mon Dieu, qu'en le lisant, vous me paroissiez haïssable ! Ma foi, si c'est-là de la politesse, je la donne au diable de bien bon cœur.

Enfin vous voilà heureusement arrivé, malgré ce premier accident dont l'histoire m'eût fait trembler, si votre lettre n'eût été datée de Paris. Convenez qu'en ce moment-là, vous dûtes sentir qu'il n'est pas inutile à un convalescent d'avoir avec soi un ami en route, & qu'au fond du cœur vous m'avez su gré de ma tricherie. Voilà les seules que je sais faire, mais je ne m'en corrigerai pas.

Je suis très-charmé que vous soyez content de vos petits repas tête-à-tête, & je désire extrêmement que vous preniez l'habitude de dîner en ville le moins qu'il se pourra; d'autant plus que le froid terrible qu'il fait, & dont l'influence m'est bien cruelle, la neige abondante par laquelle il se terminera probablement, doivent vous empêcher de songer à votre départ jusqu'à ce que le temps s'adou-

ciſſe, & que les chemins deviennent praticables; quoique je vous avoue bien que votre long ſéjour à Paris ne me laiſſeroit pas ſans inquiétude, ſi vous n'aviez avec vous un bon ſurveillant qui, j'eſpère, ne s'embarraſſera pas plus que moi, de vous déplaire pour vous conſerver. Je me tranquilliſe donc, & je tranquilliſe de mon mieux ma pauvre ſœur, non moins inquiète que moi, eſpérant que dans ce temps rigoureux, vous veillerez attentivement l'un ſur l'autre, en ſorte que vous vous rendiez tous deux à vos Pénates ſains & ſaufs. Ainſi ſoit-il. Cette bonne fille eſt tranſportée de joie de votre heureuſe arrivée; & je vois avec grand plaiſir qu'elle cède à cette pente ſi naturelle, & ſi honorable au cœur humain, de s'attacher aux gens avec plus de tendreſſe, par les ſoins qu'on leur a rendus. Quant à ce que vous ajoutez qu'elle s'eſt fait gronder plus d'une fois par ſon frère, à cauſe des ſoins, des attentions & des complaiſances qu'elle avoit pour vous, cela me paroît ſi plaiſant, que, n'étant pas auſſi gaillard que vous, je n'y trouve rien à répondre.

Vous avez raison de croire que les détails de vos déjeûnés & dînés me font grand plaisir; ajoutez même, & grand bien; car ils me rendent l'appétit que le froid excessif m'ôte.

Voici, mon cher hôte, une réponse de Mde. l'Abbesse de G****. Cette réponse étoit accompagnée d'un petit billet très-obligeant pour moi, & pour ma sœur, de jolies breloques de religieuses. Cette Dame est jeune, bonne, très-aimable, & je crois que vous auriez assez aimé à lui rendre des douceurs qui fussent autant de son goût, que les siennes l'étoient du vôtre. Je ne manquerai pas de lui faire quelquefois votre cour, si-tôt que la saison le permettra.

LETTRE

A Milord Comte DE HARCOURT.

13 Janvier 1768.

Je me reprocherois, Milord, d'avoir tardé si long-temps à vous écrire & à vous remercier, si je ne me rendois le

témoignage que la volonté y étoit toute entière, & que ce que je veux faire est toujours ce que je fais le moins. J'ai, entre autres, été depuis trois mois garde-malade, & je n'ai pas quitté le chevet d'un ami, qui, grace au ciel, est enfin parfaitement rétabli. Je vous offre, Milord, les prémices de mes loisirs, & c'est avec autant d'empressement que de reconnaissance que, touché de toutes les bontés dont vous m'avez honoré, je vous en demande la continuation. Il ne tiendra pas à moi qu'en les cultivant avec le plus grand soin, je ne vous témoigne en toute occasion combien elles me sont précieuses.

J'ai reçu depuis long-temps l'argent du billet que vous prîtes la peine de m'envoyer pour le produit des estampes, & c'est encore un de mes torts les moins excusables de ne vous en avoir pas tout de suite accusé la réception; mais je me reposois un peu en cela sur votre banquier, qui n'aura pas manqué de vous en donner avis. Vous me demandez, Milord, ce qu'il falloit faire des estampes de M. Watelet. Nous étions convenus que puisque vous ne les aviez pas,

pas, & qu'elles vous étoient agréables, vous les ajouteriez à vos porte-feuilles, d'autant plus qu'elles ne pouvoient passer décemment & convenablement que dans les mains d'un ami de l'auteur. Ainsi j'espère qu'à ce titre vous ne dédaignerez pas de les accepter. A l'égard de l'estampe du Roi, je désire extrêmement qu'elle me parvienne; & si vous permettez que j'abuse encore de vos bontés, j'ose vous supplier de la faire envelopper avec soin dans un rouleau. Je désire extrêmement recevoir bientôt cette belle estampe, que j'aurai soin de faire encadrer convenablement, pour avoir les traits de mon auguste bienfaiteur incessamment gravés sous mes yeux, comme ses bontés le sont dans mon cœur.

Daignez, Milord, continuer à m'honorer des vôtres, & quelquefois des marques de votre souvenir. Je tâcherai, de mon côté, de ne me pas laisser oublier de vous, en vous renouvelant, autant que cela ne vous importunera pas, les assurances de mon plus entier dévouement & de mon plus vrai respect.

LETTRE

A Mr. le Ms. de Mirabeau.

13 Janvier 1768.

J'ai, mon illustre ami, pour vous écrire, laissé passer le temps des sots complimens dictés non par le cœur, mais par le jour & par l'heure, & qui partent à leur moment comme la détente d'une horloge. Mes sentimens pour vous sont trop vrais, pour avoir besoin d'être dits, & vous les méritez trop bien, pour manquer de les connoître. Je vous plains du fond de mon cœur, des tracas où vous êtes; car, quoi que vous en disiez, je vous vois embarqué, sinon dans des querelles littéraires, au moins dans des querelles économiques & politiques; ce qui seroit peut-être encore pis, s'il étoit possible. Je suis prêt à tomber en défaillance au seul souvenir de tout cela, Permettez que je n'en parle plus; que je n'y pense plus, que par le tendre intérêt que je prends à votre repos, à votre gloire. Je puis bien tenir les mains élevées pendant le combat, mais non pas me résoudre à le regarder.

Parlons de chanſons, cela vaudra mieux. Seroit-il poſſible que vous ſongeaſſiez tout de bon à faire un opéra ? O ! que vous feriez aimable, & que j'aimerois bien mieux vous voir chanter à l'opéra, que crier dans le déſert ! non qu'on ne vous écoute & qu'on ne vous liſe, mais on ne vous ſuit ni ne veut vous entendre. Ma foi, Monſieur, faiſons comme les nourrices, qui, quand les enfans grondent, leur chantent & les font danſer. Votre ſeule propoſition m'a déjà mis, moi vieux radoteur, parmi ces enfans là ; & il s'en faut peu que ma muſe chenue ne ſoit prête à ſe ranimer aux accens de la vôtre, ou même à la ſeule annonce de ces accens. Je ne vous en dirai pas aujourd'hui davantage, car votre propoſition m'a tout l'air de n'être qu'une vaine amorce, pour voir ſi le vieux fou mordroit encore à l'hameçon. A préſent que vous en avez à peu près le plaiſir, dites moi tout rondement ce qui en eſt, & je vous dirai franchement, moi, ce que j'en penſe & ce que je crois y pouvoir faire. Après cela, ſi le cœur vous en dit, nous en pourrons cauſer avec mon aimable payſe,

qui nous donnera ſur tout cela de très-bons conſeils. Adieu, mon illuſtre ami; je vous embraſſe avec reſpect, mais de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. GRANVILLE.

A Trie, le 25 Janvier 1768.

JE n'aurois pas tardé ſi long-temps, Monſieur, à vous remercier du plaiſir que m'a fait la lettre dont vous m'avez honoré le 6 Novembre, ſans beaucoup de tracas, qui, venus à la traverſe, m'ont empêché de diſpoſer de mon temps comme j'aurois voulu. Les témoignages de votre ſouvenir & de votre amitié me ſeront toujours auſſi chers, que vos honnêtetés & vos bontés m'ont été ſenſibles pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être votre voiſin. Ce qui ajoute à mon déplaiſir de vous écrire ſi tard, eſt la crainte que cette lettre vous trouvant déjà parti de Calwich, ne faſſe un

bien long circuit pour vous aller chercher à Bath. Je désire fort, Monsieur, que vous ayez cette fois entrepris ce voyage annuel plus par habitude que par nécessité, & que toutefois les eaux vous fassent tant de bien que vous puissiez jouir en paix de la belle saison qui s'approche, dans votre charmante demeure, sans aucun ressentiment de vos précédentes incommodités. Vous y trouverez, je pense, à votre retour, un barbouillage nouvellement imprimé, où je me suis mêlé de bavarder sur la musique, & dont j'ai fait adresser un exemplaire à M. Rougemont, avec prière de vous le faire passer. Aimant la musique, & vous y connoissant aussi bien que vous faites, vous ne dédaignerez peut-être pas de donner quelques momens de solitude & d'oisiveté à parcourir une espèce de livre qui en traite tant bien que mal. J'aurois voulu pouvoir mieux faire; mais enfin le voilà tel qu'il est.

Le défaut d'occasion, Monsieur, pour faire partir cette lettre, rend sa date bien surannée, & me l'a fait écrire à deux fois, L'occasion même d'un ami prêt à partir, & qui veut bien s'en charger, ne me

laisse pas le temps de transcrire ma réponse à l'aimable bergère de Calwich, & me force à la laisser partir un peu barbouillée. Veuillez lui faire excuser cette petite irrégularité, ainsi que celle du défaut de signature, dont vous pouvez savoir la raison. Recevez, Monsieur, mes salutations empressées, & mes vœux pour l'affermissement de votre santé.

L'herboriste de Mde. la Duchesse de Portland.

Comme l'exemplaire du Dictionnaire de Musique qui vous étoit destiné, avoit été adressé à M. Vaillant, qui n'a jamais paru fort soigneux des commissions qui me regardent, j'en ai fait envoyer depuis un second à M. Rougemont, pour vous le faire passer au défaut du premier.



LETTRE

A Mr. le Ms. de Mirabeau.

A Trie, le 28 Janvier 1768.

Je me souviens, mon illustre ami, que le jour où je renonçai aux petites vanités du monde & en même temps à ses avantages, je me dis, entre autres, en me défaisant de ma montre : Grâces au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. J'aurois pu me dire la même chose sur le quantième, en me défaisant de mon almanahc : mais quoique je n'y tienne plus par les affaires, j'y tiens encore par l'amitié. Cela rend mes correspondances plus douces & moins fréquentes ; c'est pourquoi je suis sujet à me tromper dans mes dates, de semaine, & même quelquefois de mois. Car, quoiqu'avec l'almanach, je sache bien trouver le quantième dans la semaine, sachant le jour, quand il s'agit de trouver aussi la semaine, je suis totalement en défaut. J'y devrois pourtant être moins avec vous qu'avec tout autre, puisque je n'écris à personne

plus souvent & plus volontiers qu'à vous.

Conclusion : nous ne ferons d'opéra ni l'un ni l'autre ; c'est de quoi j'étois d'avance à peu près sûr. J'avoue pourtant que dans ma situation présente, quelque distraction attachante & agréable me seroit nécessaire. J'aurois besoin, sinon de faire de la musique, au moins d'en entendre, & cela me feroit même beaucoup plus de bien. Je suis attaché plus que jamais à la solitude ; mais il y a tant d'entours déplaisans à la mienne, & tant de tristes souvenirs m'y poursuivent malgré moi, qu'il m'en faudroit une autre encore plus entière, mais où des objets agréables pussent effacer l'impression de ceux qui m'occupent, & faire diversion au sentiment de mes malheurs. Des spectacles où je pusse être seul dans un coin & pleurer à mon aise, de la musique qui pût ranimer un peu mon cœur affaissé, voilà ce qu'il me faudroit pour effacer toutes les idées antérieures, & me ramener uniquement à mes plantes, qui m'ont quitté pour trop long-temps cet hiver. Je n'aurai rien de tout cela, car, en toutes choses, les consolations les plus simples me sont

refusées ; mais il me faut un peu de travail sur moi-même, pour y suppléer de mon propre fond.

On dit à Paris que je retourne en Angleterre. Je n'en suis pas surpris ; car le Public me connoît si bien, qu'il me fait toujours faire exactement le contraire des choses que je fais en effet. M. Davenport m'a écrit des lettres très-honnêtes & très-empressées, pour me rappeler chez lui. Je n'ai pas cru devoir répondre brutalement à ses avances, mais je n'ai jamais marqué l'intention d'y retourner. Honoré des bienfaits du souverain & des bontés de beaucoup de gens de mérite dans ce pays-là, j'y suis attaché par reconnoissance, & je ne doute pas qu'avec un peu de choix dans mes liaisons, je n'y pusse vivre agréablement. Mais l'air du pays qui m'en a chassé, n'a pas changé depuis ma retraite, & ne me permet pas de songer au retour. Celui de France est de tous les airs du monde celui qui convient le mieux à mon corps & à mon cœur, & tant qu'on me permettra d'y vivre en liberté, je ne choisirai point d'autre asile pour y finir mes jours.

On me presse pour la poste, & je suis forcé de finir brusquement en vous saluant avec respect & vous embrassant de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. D. P.........u.

10 Février 1768.

Votre No. 5, mon cher hôte, me donne le plaisir, impatiemment attendu, d'apprendre votre heureuse arrivée, dont je félicite bien sincèrement l'excellente Maman & tous vos amis. Vous aviez tort, ce me semble, d'être inquiet de mon silence. Pour un homme qui n'aime pas à écrire, j'étois assurément bien en règle avec vous qui l'aimez. Votre dernière lettre étoit une réponse ; je la reçus le dimanche au soir ; elle m'annonçoit votre départ pour le mardi matin, auquel cas il étoit de toute impossibilité qu'une lettre que je vous aurois écrite à Paris, vous y pût trouver encore ; & il étoit naturel

que j'attendisse pour vous écrire à Neuchâtel, de vous y savoir arrivé; la neige ou d'autres accidens, dans cette saison, pouvant vous arrêter en route. Ma santé du reste est à peu près comme quand vous m'avez quitté; je garde mes tisons; l'indolence & l'abattement me gagnent; je ne suis sorti que trois fois depuis votre départ, & je suis rentré presque aussi-tôt. Je n'ai plus de cœur à rien, pas même aux plantes. M***. plus noir de cœur que de barbe, abusant de l'éloignement & des distractions de son maître, ne cesse de me tourmenter, & veut absolument m'expulser d'ici: tout cela ne rend pas ma vie agréable; & quand elle cesseroit d'être orageuse, n'y voyant plus même un seul objet de désir pour mon cœur, j'en trouverois toujours le reste insipide.

Mlle. Renou, qui n'attendoit pas moins impatiemment que moi des nouvelles de votre arrivée, l'a apprise avec la plus grande joie, que votre bon souvenir augmente encore. Pas un de nos déjeûnés ne se passe sans parler de vous; & j'en ai un renseignement mémorial toujours présent dans le pot de chambre qui vous servoit

de tasse, & dont j'ai pris la liberté d'hériter.

J'ai reçu votre vin, dont je vous remercie, mais que vous avez eu tort d'envoyer. Il est agréable à boire; mais pour naturel, je n'en crois rien. Quoi qu'il en soit, il arrivera de cette affaire comme de beaucoup d'autres, que l'un fait la faute & que l'autre la boit.

Rendez, je vous prie, mes salutations & amitiés à tous vos bons amis & les miens, sur-tout à votre aimable camarade de voyage, à qui je serai toujours obligé. Mes respects en particulier à la Reine des mères, qui est la vôtre, & aussi à la Reine des femmes, qui est Madame de Luze. Je suis bien fâché de n'avoir pas un lacet à envoyer à sa charmante fille, bien sûr qu'elle méritera de le porter.

Il faut finir, car la bonne Mde. Chevalier est pressée & attend la lettre. Je prends l'unique expédient que j'ai de vous écrire d'ici en droiture, en vous adressant ma lettre chez M. Junet. Adieu, mon cher hôte; je vous embrasse, & vous recommande sur toute chose, l'amusement & la gaîté; vous me direz:

Médecin, guéris-toi toi-même ; mais les drogues pour cela me manquent, au lieu que vous les avez.

J'ai tant lanterné, que la bonne Dame est partie ; & ma lettre n'ira que demain peut-être, ou du moins ne marchera pas aussi sûrement.

LETTRE

AU MÊME.

3 Mars 1768.

VOTRE N°. 6, mon cher hôte, m'afflige en m'apprenant que vous avez un nouveau ressentiment de goutte assez fort pour vous empêcher de sortir. Je crois bien que ces petits accès plus fréquens vous garantiront des grandes attaques. Mais comme l'un de ces deux états est aussi incommode que l'autre est douloureux, je ne sais si vous vous accommoderiez d'avoir ainsi changé vos grandes douleurs en petite monnoie ; mais il est à présumer que ce n'est qu'une queue de cette goutte effarouchée ; & que tout reprendra

dans peu ſon cours naturel. Apprenez donc, une fois pour toutes, à ne vouloir pas guérir malgré la nature ; car c'eſt le moyen preſque aſſuré d'augmenter vos maux.

A mon égard, les conſeils que vous me donnez ſont plus aiſés à donner qu'à ſuivre. Les herboriſations & les promenades ſeroient en effet de douces diverſions à mes ennuis, ſi elles m'étoient laiſſées ; mais les gens qui diſpoſent de moi, n'ont garde de me laiſſer cette reſſource. Le projet dont Meſſieurs M***. & D**. ſont les exécuteurs, demande qu'il ne m'en reſte aucune ; comme on m'attend au paſſage, on n'épargne rien pour me chaſſer d'ici, & il paroît que l'on veut réuſſir dans peu, de manière ou d'autre. Un des meilleurs moyens que l'on prend pour cela, eſt de lâcher ſur moi la populace des villages voiſins. On n'oſe plus mettre perſonne au cachot, & dire que c'eſt moi qui le veux ainſi ; mais on a fermé, barré, barricadé le château de tous les côtés. Il n'y a plus ni paſſage, ni communication par les cours ni par la terraſſe ; & quoique cette clôture me

ſoit très-incommode à moi-même, on a ſoin de répandre par les gardes & par d'autres émiſſaires, que c'eſt le Monſieur du château qui exige tout cela, pour faire pièce aux payſans. J'ai ſenti l'effet de ce bruit dans deux ſorties que j'ai faites, & cela ne m'excitera pas à les multiplier. J'ai prié le fermier de me faire faire une clef de ſon jardin, qui eſt aſſez grand, & ma réſolution eſt de borner mes promenades à ce jardin, & au petit jardin du Prince, qui, comme vous ſavez, eſt grand comme la main, & enfoncé comme un puits. Voilà, mon cher hôte, comment, au cœur du Royaume de France, les mains étrangères s'appeſantiſſent encore ſur moi. A l'égard du patron de la caſe, on l'empêche de rien ſavoir de ce qui ſe paſſe, & de s'en mêler. Je ſuis livré ſeul & ſans reſſource à ma conſtance & à mes perſécuteurs. J'eſpère encore leur faire voir que la beſogne qu'ils ont entrepriſe, n'eſt pas ſi facile à exécuter qu'ils l'ont cru. Voilà bien du verbiage pour deux mots de réponſe qu'il vous falloit ſur cet article. Mais j'eus toujours le cœur expanſif; je ne ſerai jamais bien

corrigé de cela, & votre devise ne sera jamais la mienne.

J'ai découvert avec une peine infinie, les noms de botanique de plusieurs plantes du *Garsaut*. J'ai aussi réduit, avec non moins de peine, les phrases de *Sauvages* à la nomenclature triviale de *Linnæus*, qui est très-commode. Si le plaisir d'avoir un jardin vous rend un peu de goût pour la botanique, je pourrai vous épargner beaucoup de travail pour la synonymie, en vous envoyant pour vos exemplaires ce que j'ai noté dans les miens; & il est absolument nécessaire de débrouiller cette partie critique de la botanique, pour reconnoître la même plante, à qui souvent chaque auteur donne un nom différent.

Je ne vous parle point de vos affaires publiques, non que je cesse jamais d'y prendre intérêt, mais parce que cet intérêt, borné par ses effets à des vœux aussi vrais qu'impuissans, de voir bientôt rétablir la paix dans toutes vos contrées, ne peut contribuer en rien à l'accélérer. Adieu, mon cher hôte; mes hommages à la meilleure des mères; mille choses

au bon M. Jeannin, & à tous ceux qui m'aiment, & à tous ceux que vous aimez.

LETTRE

A Mr. D'IVERNOIS.

Ce 8 Mars 1768.

VOTRE lettre, mon ami, du 29, me fait frémir. Ah, cruels amis! quelles angoiſſes vous me donnez! n'ai-je donc pas aſſez des miennes? Je vous exhorte de toutes les puiſſances de mon ame, de renoncer à ce malheureux grabeau, qui ſera la cauſe de votre perte, & qui va ſuſciter contre vous la clameur univerſelle, qui, juſqu'à préſent, étoit en votre faveur. Cherchez d'autres équivalens; conſultez vos lumières, peſez, imaginez, propoſez; mais, je vous en conjure, hâtez-vous de finir, & de finir en hommes de bien & de paix, & avec autant de modération, de ſageſſe & de gloire,

que vous avez commencé. N'attendez pas que votre étonnante union se relâche, & ne comptez pas qu'un pareil miracle dure encore long-temps. L'expédient d'un réglement provisionnel peut vous faire passer sur bien des choses, qui pourront avoir leur correctif dans un meilleur temps. Ce moment court & passager vous est favorable; mais si vous ne le saisissez rapidement, il va vous échapper; tout est contre vous, & vous êtes perdus. Je pense bien différemment de vous sur la chance générale de l'avenir; car je suis très-persuadé que dans dix ans, & sur-tout dans vingt, elle sera beaucoup plus avantageuse à la cause des Représentans, & cela me paroît infaillible: mais on ne peut pas tout dire par lettres, cela deviendroit trop long. Enfin, je vous en conjure derechef par vos familles, par votre patrie, par tous vos devoirs; finissez, & promptement, dussiez-vous beaucoup céder. Ne changez pas la constance en opiniâtreté; c'est le seul moyen de conserver l'estime publique que vous avez acquise, & dont vous sentirez le prix un jour. Mon cœur est si

plein de cette néceſſité d'un prompt accord, qu'il voudroit s'élancer au milieu de vous, ſe verſer dans tous les vôtres, pour vous la faire ſentir.

Je diffère de vous rembourſer les cent francs que vous avez avancés pour moi, dans l'eſpoir d'une occaſion plus commode. Lorſque vous ſongerez à réaliſer votre ancien projet, point de confidens, point de bruit, point de noms; & ſur-tout défiez-vous, par préférence, de ceux qui font oſtentation de leur grande amitié pour moi. Adieu, mon ami; Dieu veuille bénir vos travaux & les couronner! Je vous embraſſe.

LETTRE

A Mʳ. LE Mˢ. DE MIRABEAU.

9 Mars 1768.

JE ne vous répéterai pas, mon illuſtre ami, les monotones excuſes de mes longs ſilences, d'autant moins que ce ſeroit toujours à recommencer; car, à meſure que mon abattement & mon découragement augmentent, ma pareſſe

augmente en même raiſon. Je n'ai plus d'activité pour rien ; plus même pour la promenade, à laquelle d'ailleurs je fus forcé de renoncer depuis quelque temps. Réduit au travail très-fatigant de me lever ou de me coucher, je trouve cela de trop encore; du reſte je ſuis nul. Ce n'eſt pas ſeulement là le mieux pour ma pareſſe, c'eſt le mieux auſſi pour ma raiſon ; & comme rien n'uſe plus vainement la vie que de regimber contre la néceſſité, le meilleur parti qui me reſte à prendre, & que je prends, eſt de laiſſer faire ſans réſiſtance ceux qui diſpoſent ici de moi.

La propoſition d'aller vous voir à Fleury eſt auſſi charmante qu'honnête, & je ſens que l'aimable ſociété que j'y trouverois ſeroit en effet un ſpécifique excellent contre ma triſteſſe. Vos expédiens, mon illuſtre ami, vont mieux à mon cœur que votre morale ; je la trouve trop haute pour moi, plus ſtoïque que conſolante ; & rien ne me paroît moins calmant pour les gens qui ſouffrent, que de leur prouver qu'ils n'ont point de mal. Ce pélerinage me tente

beaucoup, & c'eſt préciſément pour cela que je crains de ne le pouvoir faire : il ne m'eſt pas donné d'avoir tant de plaiſir. Au reſte, je ne prévois d'obſtacle vraiment dirimant, que la durée de mon état préſent, qui ne me permettroit pas d'entreprendre un voyage, quoiqu'aſſez court. Quant à la volonté, je vous jure qu'elle y eſt toute entière, de même que la ſécurité. J'ai la certitude que vous ne voudriez pas m'expoſer, & l'expérience que votre hoſpitalité eſt auſſi sûre que douce. De plus, le refuge que je ſuis venu chercher au ſein de votre nation ſans précaution d'aucune eſpèce, ſans autre sûreté que mon eſtime pour elle, doit montrer ce que j'en penſe, & que je ne prends pas pour argent comptant les terreurs que l'on cherche à me donner. Enfin, quand un homme de mon humeur, & qui n'a rien à ſe reprocher, veut bien, en ſe livrant ſans réſerve à ceux qu'il pourroit craindre, ſe ſoumettre aux précautions ſuffiſantes pour ne les pas forcer à le voir (*), aſſurément une

(*) M. Rouſſeau avoit changé de nom & pris celui de Renou.

telle conduite marque non pas de l'arrogance, mais de la confiance ; elle eſt un témoignage d'eſtime auquel on doit être ſenſible, & non pas une témérité dont on ſe puiſſe offenſer. Je ſuis certain qu'aucun eſprit bien fait ne peut penſer autrement.

Comptez donc, mon illuſtre ami, qu'aucune crainte ne m'empêchera de vous aller voir. Je n'ai rien altéré du droit de ma liberté, & difficilement ferois-je jamais de ce droit un uſage plus agréable que celui que vous m'avez propoſé. Mais mon état préſent ne me permet cet eſpoir, qu'autant qu'il changera en mieux avec la ſaiſon ; c'eſt de quoi je ne puis juger que quand elle ſera venue. En attendant, recevez mon reſpect, mes remercîmens, & mes embraſſemens les plus tendres.



LETTRE
A Mr. d. l. L.

Mars 1768.

Vous n'êtes pas, Monfieur, de ceux qui s'amufent à rendre aux infortunés des honneurs ironiques, & qui couronnent la victime qu'ils veulent facrifier. Ainfi tout ce que je conclus des louanges dont il vous plaît de m'accabler, dans la lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire, eft que la générofité vous entraîne à outrer le refpect que l'on doit à l'adverfité. J'attribue à un fentiment auffi louable, le compte avantageux que vous avez bien voulu rendre de mon Dictionnaire; & votre extrait me paroît fait avec beaucoup d'efprit, de méthode, & d'art. Si cependant vous euffiez choifi moins fcrupuleufement les endroits où la mufique françoife eft le plus maltraitée, je ne fais fi cette réferve eût été nuifible à la chofe, mais je crois qu'elle eût été favorable à l'auteur. J'aurois bien auffi quelquefois défiré un autre choix des articles que vous avez pris la peine d'ex-

traire; quelques-uns de ces articles n'étant que de rempliſſage, d'autres extraits ou compilés de divers auteurs, tandis que la plupart des articles importans m'appartiennent uniquement, & ſont meilleurs en eux-mêmes, tels que *accent*, *conſonnance*, *diſſonnance*, *expreſſion*, *goût*, *harmonie*, *intervalle*, *licence*, *opéra*, *ſon*, *tempérament*, *unité de mélodie*, *voix*, &c. & ſur-tout l'article *enharmonique*, dans lequel j'oſe croire que ce genre difficile, & juſqu'à préſent très-mal entendu, eſt mieux expliqué que dans aucun autre livre. Pardon, Monſieur, de la liberté avec laquelle j'oſe vous dire ma penſée; je la ſoumets avec une pleine confiance à votre déciſion, qui n'exige pas de vous une nouvelle peine, puiſque vous avez été appelé à lire le livre entier, ennui dont je vous fais à la fois mes remercîmens & mes excuſes.

Je me ſouviens, Monſieur, avec plaiſir & reconnoiſſance, de la viſite dont vous m'honorâtes à Montmorenci, & du déſir qu'elle me laiſſa de jouir quelquefois du même avantage. Je compte parmi les malheurs de ma vie, celui de

de ne pouvoir cultiver une si bonne connoissance, & mériter peut-être un jour, de votre part, moins d'éloges & plus de bontés.

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

28 Mars 1768.

Je ne me pardonnerois pas, mon ami, de vous laisser l'inquiétude qu'a pu vous donner ma précédente lettre sur les idées dont j'étois frappé en l'écrivant. Je fis ma promenade agréablement, je revins heureusement; je reçus des nouvelles qui me firent plaisir, & voyant que rien de tout ce que j'avois imaginé n'est arrivé, je commence à craindre, après tant de malheurs réels, d'en avoir quelquefois d'imaginaires qui peuvent agir sur mon cerveau. Ce que je sais bien certainement, c'est que quelque altération qui survienne à ma tête, mon cœur restera toujours le même, & qu'il vous aimera toujours. J'espère que vous com-

mencez à goûter les doux fruits de la paix. Que vous êtes heureux ! ne cessez jamais de l'être. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

26 Avril 1768.

Si j'étois en état de faire d'une manière satisfaisante la lettre dont vous m'avez dit le sujet, je vous en enverrois ci-joint le modèle ; mais mon cœur serré, ma tête en désordre, toutes mes facultés troublées ne me permettent plus de rien écrire avec soin, même avec clarté, & il ne me reste précisément qu'assez de sagesse pour ne plus entreprendre ce que je ne suis plus en état d'exécuter. Il n'y a point à ce refus de mauvaise volonté, je vous le jure, & je suis désormais hors d'état d'écrire pour moi-même les choses même les plus simples & dont j'aurois le plus grand besoin.

Je crois, mon bon ami, pour de bon-

nes raisons, devoir renoncer à la pension du Roi d'Angleterre, &, pour des raisons non moins bonnes, j'ai rompu irrévocablement l'accord que j'avois fait avec M. D. P.....u. Je ne vous consulte pas sur ces résolutions, je vous en rends compte; ainsi vous pouvez vous épargner d'inutiles efforts pour m'en dissuader. Il est vrai que foible, infirme, découragé, je reste à peu près sans pain sur mes vieux jours & hors d'état d'en gagner. Mais qu'à cela ne tienne; la Providence y pourvoira de manière ou d'autre. Tant que j'ai vécu pauvre j'ai vécu heureux, & ce n'est que quand rien ne m'a manqué pour le nécessaire, que je me suis senti le plus malheureux des mortels. Peut-être le bonheur, ou du moins le repos que je cherche, reviendra-t-il avec mon ancienne pauvreté. Une attention que vous devriez peut-être à l'état où je rentre, seroit d'être un peu moins prodigue en envois couteux par la poste, & de ne pas vous imaginer qu'en me proposant le remboursement des ports, vous serez pris au mot. Il est beaucoup plus honnête avec des amis, dans le cas où je

me trouve, de leur économiser la dépense, que d'offrir de la leur rembourser.

J'espère que vous n'irez pas inquiéter ma bonne vieille tante sur la suite de sa petite pension. Tant qu'elle & moi vivrons, elle lui sera continuée, quoi qu'il arrive, à moins que je ne sois tout-à-fait sur le point de mourir de faim ; & j'ai confiance que cela n'arrivera pas.

P. S. Quand M. D. P.... u me marqua que la salle de comédie avoit été brûlée, je craignis le contre-coup de cet accident pour la cause des représentans ; mais que ce soit à moi que Voltaire l'impute, je vois là de quoi rire ; je n'y vois point du tout de quoi répondre ni se fâcher. Les amis de ce pauvre homme feroient bien de le faire baigner & saigner de temps en temps.



LETTRE

A M. D. P......u.

A Lyon, le 6 Juillet 1768.

Je comptois, mon cher hôte, vous accuser la réception de votre réponse, par ma bonne amie Mde. Boy-de-la-Tour; mais je n'ai pu trouver un moment pour vous écrire avant son départ; & même à présent, prêt à partir pour aller herboriser à la grande Chartreuse, avec belle & bonne compagnie botaniste que j'ai trouvée & recrutée en ce pays, je n'ai que le temps de vous envoyer un petit bonjour bien à la hâte.

Mlle. Renou a reçu à Trie beaucoup de lettres pour moi, parmi lesquelles je ne doute point que celle que vous m'écriviez ne se trouve; mais comme le paquet est un peu gros, & que j'attends l'occasion de le faire venir, s'il y a dans ce que vous me marquiez quelque chose qui presse, vous ferez bien de me le répéter ici. Si, comme je le désirois, & comme je le désire encore, vous avez pris le parti de brûler tous mes livres

& papiers, j'en suis, je vous jure, dans la joie de mon cœur ; mais si vous les avez conservés, il y en a quelques-uns, je l'avoue, que je ne serois pas fâché de revoir, pour remplir, par un peu de distraction, les mauvais jours d'hiver, où mon état & la saison m'empêchent d'herboriser. Celui sur-tout qui m'intéresseroit le plus, seroit le commencement du Roman intitulé : *Emile & Sophie, ou les Solitaires.* Je conserve pour cette entreprise, un foible que je ne combats pas, parce que j'y trouverois au contraire un spécifique utile pour occuper mes momens perdus, sans rien mêler à cette occupation qui me rappelât les souvenirs de mes malheurs, ni de rien qui s'y rapporte. Si ce fragment vous tomboit sous la main, & que vous pussiez me l'envoyer, soit le brouillon, soit la copie, par le retour de Mde. Boy-de-la-Tour, cet envoi, je l'avoue, me feroit un vrai plaisir.

Comment va la goutte ? comment va l'œil gauche ? S'il n'empire pas, il guérira ; & je vois avec grand plaisir, par vos lettres, qu'il va sensiblement mieux.

Mon cher hôte, que n'avez-vous en goût modéré, le quart de ma passion pour les plantes ? Votre plus grand mal est ce goût solitaire & casanier, qui vous fait croire être hors d'état de faire de l'exercice. Je vous promets que, si vous vous mettiez tout de bon à vouloir faire un herbier, la fantaisie de faire un testament ne vous occuperoit plus guère. Que n'êtes-vous des nôtres ! Vous trouveriez dans notre guide & chef, M. de la Tourette, un botaniste aussi savant qu'aimable, qui vous feroit aimer les sciences qu'il cultive. J'en dis autant de M. l'Abbé Rosier ; & vous trouveriez dans M. l'Abbé de Grange-Blanche & dans votre hôte, deux condisciples plus zélés qu'instruits, dont l'ignorance auprès de leurs maîtres mettroit souvent à l'aise votre amour-propre.

A dieu, mon cher hôte ; nous partons demain dans le même carrosse tous les quatre, & nous n'avons pas plus de temps qu'il ne nous en faut le reste de la journée, pour rassembler assez de porte-feuilles & de papiers pour l'immense collection que nous allons faire. Nous

ne laisserons rien à moissonner après nous. Je vous rendrai compte de nos travaux. Je vous embrasse. Vous pouvez continuer à m'écrire chez Mrs. **.

LETTRE

A Mr. Laliaud.

A Bourgoin, le 31 Août 1768.

Nous vous devons & nous vous faisons, Monsieur, Mlle. Renou & moi, les plus vifs remercîmens de toutes vos bontés pour tous les deux; mais nous ne vous en ferons ni l'un ni l'autre pour la compagne de voyage que vous lui avez donnée. J'ai le plaisir d'avoir ici depuis quelques jours celle de mes infortunes; voyant qu'à tout prix elle vouloit suivre ma destinée, j'ai fait en sorte au moins qu'elle pût la suivre avec honneur. J'ai cru ne rien risquer de rendre indissoluble un attachement de vingt-cinq ans, que l'estime mutuelle, sans laquelle il n'est point d'amitié durable, n'a fait qu'augmenter incessamment. La tendre

& pure fraternité dans laquelle nous vivons depuis treize ans, n'a point changé de nature par le nœud conjugal; elle est & sera jusqu'à la mort ma femme par la force de nos liens, & ma sœur par leur pureté. Cet honnête & saint engagement a été contracté dans toute la simplicité, mais aussi dans toute la vérité de la nature, en présence de deux hommes de mérite & d'honneur, officiers d'artillerie, & l'un fils d'un de mes anciens amis du bon temps, c'est-à-dire, avant que j'eusse aucun nom dans le monde, & l'autre, maire de cette ville, & proche parent du premier. Durant cet acte si court & si simple, j'ai vu fondre en larmes ces deux dignes hommes, & je ne puis vous dire combien cette marque de la bonté de leurs cœurs m'a attaché à l'un & à l'autre.

Je ne suis pas plus avancé sur le choix de ma demeure, que quand j'eus l'honneur de vous voir à Lyon, & tant de cabarets & de courses ne facilitent pas un bon établissement. Les nouveaux voyages à faire me font peur, sur-tout à l'entrée de la saison où nous touchons,

& je prendrai le parti de m'arrêter volontairement ici, si je puis, avant que je me trouve, par ma situation, dans l'impossibilité d'y rester, & dans celle d'aller plus loin. Ainsi, Monsieur, je me vois forcé de renoncer, pour cette année, à l'espoir de me rapprocher de vous, sauf à voir dans la suite ce que je pourrai faire pour contenter mon désir à cet égard.

Recevez les salutations de ma femme, & celles, Monsieur, d'un homme qui vous aime de tout son cœur.

LETTRE

A Mr. D. P.....u.

A Bourgoin le 26 Septembre 1768.

JE reçois en ce moment, mon cher hôte, votre lettre du 20, & j'y apprends les progrès de votre rétablissement avec une satisfaction à laquelle il ne manque, pour être entière, que d'aussi bonnes nouvelles de la santé de la bonne Maman. Il n'y a rien à faire à sa sciatique, que d'attendre les trèves & prendre patience;

vous êtes dans le même cas pour votre goutte, & après la leçon terrible pour vous & pour d'autres, que vous avez reçue, j'espère que vous renoncerez une bonne fois à la fantaisie de guérir de la goutte, de tourmenter votre estomac & vos oreilles, & de vouloir changer votre constitution, avec du petit lait, des purgatifs & des drogues, & que vous prendrez une bonne fois le parti de suivre & d'aider, s'il se peut, la nature, mais non de la contrarier.

Je ne sais pourquoi vous vous imaginez qu'il a fallu, pour me marier, quitter le nom que je porte (*) ; ce ne sont pas les noms qui se marient, ce sont les personnes ; & quand, dans cette simple & sainte cérémonie, les noms entreroient comme partie constituante, celui que je porte auroit suffi, puisque je n'en reconnois plus d'autre. S'il s'agissoit de fortune & de biens qu'il fallût assurer, ce seroit autre chose ; mais vous savez très-bien que nous ne sommes, ni elle, ni moi dans ce cas-là; chacun des

(*) Celui de Renou, qu'il avoit pris en allant habiter le château de Trie.

deux eſt à l'autre, avec tout ſon être & ſon avoir, voilà tout.

Pouviez-vous eſpérer, mon cher hôte, que la liberté ſe maintiendroit chez vous, vous qui devez ſavoir qu'il ne reſte plus nulle part de liberté ſur la terre, ſi ce n'eſt dans le cœur de l'homme juſte, d'où rien ne la peut chaſſer? Il me ſemble auſſi, je l'avoue, que vos peuples n'uſoient pas de la leur en hommes libres, mais en gens effrénés. Ils ignoroient trop, ce me ſemble, que la liberté, de quelque manière qu'on en jouiſſe, ne ſe maintient qu'avec de grandes vertus. Ce qui me fâche d'eux, eſt qu'ils avoient d'abord les vices de la licence, & qu'ils vont tomber maintenant dans ceux de la ſervitude. Par-tout excès: la vertu ſeule, dont on ne s'aviſe jamais, feroit le milieu.

Recevez mes remercîmens des papiers que vous avez remis à notre amie, & qui pourront me donner quelque diſtraction, dont j'ai grand beſoin. Je vous remercie auſſi des plantes que vous aviez chargé Gagnebin de recueillir, quoiqu'il n'ait pas rempli votre intention. C'eſt de cette bonne intention que je vous remercie; elle me

flatte plus que toutes les plantes du monde. Les tracas éternels qu'on me fait souffrir me dégoûtent un peu de la botanique, qui ne me paroît un amusement délicieux, qu'autant qu'on peut s'y livrer tout entier. Je sens que pour peu que l'on me tourmente encore, je m'en détacherai tout-à-fait. Je n'ai pas laissé pourtant de trouver en ce pays quelques plantes, sinon jolies, au moins nouvelles pour moi. Entre autres, près de Grenoble, l'*Osyris* & le *Thérébinthe*. Ici le *Cenchrus racemosus*, qui m'a beaucoup surpris, parce que c'est un gramen maritime; l'*Hypopitis*, plante parasite qui tient de l'orobanche; le *Crepis fœtida*, qui sent l'amande amère à pleine gorge, & quelques autres que je ne me rappelle pas en ce moment. Voilà, mon cher hôte, plus de botanique qu'il n'en faut à votre stoïque indifférence. Vous pouvez m'écrire en droiture ici sous le nom de Renou. J'ai grand peur, s'il ne survient quelque amélioration dans mon état & dans mes affaires, d'être réduit à passer avec ma femme tout l'hiver dans ce cabaret, puisque je ne trouve pas sur la terre une pierre pour y poser ma tête.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 2 Octobre 1768.

QUELLE affreuse nouvelle vous m'apprenez, mon cher hôte, & que mon cœur en est affecté! Je ressens le cruel accident de votre pauvre Maman comme elle, ou plutôt comme vous, & c'est tout dire. Une jambe cassée est un malheur que mon père eut étant déjà vieux, & qui lui arriva de même en se promenant, tandis que dans ses terribles fatigues de chasse, qu'il aimoit à la passion, jamais il n'avoit eu le moindre accident. Sa jambe guérit très-facilement & très-bien, malgré son âge, & j'espérerois la même chose de Madame la C., si la fracture n'étoit dans une place où le traitement est incomparablement plus difficile & plus douloureux. Toutefois, avec beaucoup de résignation, de patience, de temps, & les soins d'un homme habile, la cure est également possible, & il n'est pas déraisonnable de l'espérer. C'est tout ce qu'il m'est permis de dire, dans cette fatale circonstance, pour

notre commune consolation. Ce malheur fait aux miens, dans mon cœur, une diversion bien funeste, mais réelle pourtant, en ce qu'au sentiment des maux de ceux qui nous sont chers, se joint l'impression tendre de notre attachement pour eux, qui n'est jamais sans quelque douceur; au lieu que le sentiment de nos propres maux, quands ils sont grands & sans remède, n'est que sec & sombre, il ne porte aucun adoucissement avec soi. Vous n'attendez pas de moi, mon cher hôte, les froides & vaines sentences des gens qui ne sentent rien; on ne trouve guère pour ses amis les consolations qu'on ne peut trouver pour soi même. Mais cependant je ne puis m'empêcher de remarquer que votre affliction ne raisonne pas juste, quand elle s'irrite par l'idée que ce triste événement n'est pas dans l'ordre des choses attachées à la condition humaine Rien, mon cher hôte, n'est plus dans cet ordre, que les accidens imprévus qui troublent, altèrent & abrègent la vie. C'est avec cette dépendance que nous sommes nés; elle est attachée à notre nature & à notre constitution. S'il y

a des coups qu'on doive endurer avec patience, ce sont ceux qui nous viennent de l'inflexible nécessité, & auxquels aucune volonté humaine n'a concouru. Ceux qui nous sont portés par les mains des méchans, sont, à mon gré, beaucoup plus insupportables, parce que la nature ne nous fit pas pour les souffrir. Mais c'est déjà trop moraliser. Donnez-moi fréquemment, mon cher hôte, des nouvelles de la malade; dites-lui souvent aussi combien mon cœur est navré de ses souffrances, & combien de vœux je joins aux vôtres pour sa guérison.

J'ai reçu par M. le comte de Tonnerre une lettre du lieutenant Guyenet, laquelle m'en promet une autre, que j'attends pour lui faire mes remercîmens. A présent ledit Thevenin est bien convaincu d'être un imposteur. M. de Tonnerre, qui m'avoit positivement promis toute protection dans cette affaire, me marque qu'il lui imposera silence. Que dites-vous de cette manière de me rendre justice? C'est comme si après qu'un homme auroit pris ma bourse, au lieu de me la faire rendre, on lui ordonnoit de

ne me plus voler. En toute chose, voilà comment je suis traité.

Je vous ai déjà marqué que vous pouvez m'écrire ici en droiture sous le nom de Renou ; vous pouvez continuer aussi d'employer la même adresse dont vous vous servez ; cela me paroît absolument égal.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 5 Octobre 1768.

VOTRE lettre, Monsieur, du 29 Septembre, m'est parvenue en son temps, mais sans le duplicata, & je suis d'avis que vous ne vous donniez plus la peine d'en faire par cette voie, espérant que vos lettres continueront à me parvenir en droiture, ayant peut-être été ouvertes ; mais n'importe pas, pourvu qu'elles parviennent. Si j'apperçois une interruption, je chercherai une adresse intermédiaire, ici, si je puis, ou à Lyon.

Je ſuis bien touché de vos ſoins, & de la peine qu'ils vous donnent, à laquelle je ſuis très-ſûr que vous n'avez pas regret : mais il eſt ſuperflu que vous continuiez d'en prendre au ſujet de ce coquin de Thevenin, dont l'impoſture eſt maintenant dans un degré d'évidence auquel M. de Tonnerre lui-même ne peut ſe refuſer. Savez-vous là-deſſus quelle juſtice il ſe propoſe de me rendre, après m'avoir promis la protection la plus authentique pour tirer cette affaire au clair ? C'eſt d'impoſer ſilence à cet homme ; & moi, toute la peine que je me ſuis donnée étoit dans l'eſpoir qu'il le forceroit de parler. Ne parlons plus de ce miſérable, ni de ceux qui l'ont mis en jeu. Je ſais que l'impunité de celui-ci va les mettre à leur aiſe pour en ſuſciter mille autres, & c'étoit pour cela qu'il m'importoit de démaſquer le premier. Je l'ai fait, cela me ſuffit ; il en viendroit maintenant cent par jour, que je ne daignerois pas leur répondre.

Quoique ma ſituation devienne plus cruelle de jour en jour, que je me voie réduit à paſſer dans un cabaret l'hiver

dont je sens déjà les atteintes, & qu'il ne me reste pas une pierre pour y poser ma tête, il n'y a point d'extrémité que je n'endûre, plutôt que de retourner à Trie; & vous ne me proposeriez sûrement pas ce retour, si vous saviez ce qu'on m'y a fait souffrir, & entre les mains de quelles gens j'étois tombé là. Je frémis seulement à y songer; n'en reparlons jamais, je vous prie.

Plus je réfléchis aux traitemens que j'éprouve, moins je puis comprendre ce qu'on me veut. Egalement tourmenté, quelque parti que je prenne, je n'ai la liberté ni de rester où je suis, ni d'aller où je veux; je ne puis pas même obtenir de savoir où l'on veut que je sois, ni ce qu'on veut faire de moi. J'ai vainement désiré qu'on disposât ouvertement de ma personne; ce seroit me mettre en repos, & voilà ce qu'on ne veut pas. Tout ce que je sens est qu'on est importuné de mon existence, & qu'on veut faire en sorte que je le sois moi-même; il est impossible de s'y prendre mieux pour cela; il m'est cent fois venu dans l'esprit de proposer mon transport en Amérique,

eſpérant qu'on voudroit bien m'y laiſſer tranquille, en quoi je crois bien que je me flattois trop ; mais enfin j'en aurois fait de bon cœur la tentative, ſi nous étions plus en état, ma femme & moi, d'en ſupporter le voyage & l'air. Il me vient une autre idée dont je veux vous parler, & que ma paſſion pour la botanique m'a fait naître ; car voyant qu'on ne vouloit pas me laiſſer herboriſer en repos, j'ai voulu quitter les plantes ; mais j'ai vu que je ne pouvois plus m'en paſſer, c'eſt une diſtraction qui m'eſt néceſſaire abſolument ; c'eſt un engouement d'enfant, mais qui me durera toute ma vie.

Je voudrois, Monſieur, trouver quelque moyen d'aller la finir dans les Iſles de l'Archipel, dans celle de Chipre, ou dans quelque autre coin de la Grèce, il ne m'importe où, pourvu que je trouve un beau climat, fertile en végétaux, & que la charité chrétienne ne diſpoſe plus de moi. J'ai dans l'eſprit que la barbarie Turque me ſera moins cruelle. Malheureuſement, pour y aller, pour y vivre avec ma femme, j'ai beſoin d'aide & de protection. Je ne ſçaurois ſubſiſter là-bas

ſans reſſource; & ſans quelque faveur de la Porte, ou quelque recommandation du moins pour quelqu'un des conſuls qui réſident dans le pays, mon établiſſement y ſeroit totalement impoſſible. Comme je ne ſerois pas ſans eſpoir d'y rendre mon ſéjour de quelque utilité au progrès de l'hiſtoire naturelle & de la botanique, je croirois pouvoir, à ce titre, obtenir quelque aſſiſtance des ſouverains qui ſe font honneur de le favoriſer. Je ne ſuis pas un Tournefort, ni un Juſſieu, mais auſſi je ne ferois pas ce travail en paſſant, plein d'autres vûes, & par tâche; je m'y livrerois tout entier, uniquement par plaiſir, & juſqu'à la mort. Le goût, l'aſſiduité, la conſtance, peuvent ſuppléer à beaucoup de connoiſſances, & même les donner à la fin. Si j'avois encore ma penſion du Roi d'Angleterre, elle me ſuffiroit, & je ne demanderois rien, ſinon qu'on favoriſât mon paſſage, & qu'on m'accordât quelque recommandation. Mais ſans y avoir renoncé formellement, je me ſuis mis dans le cas de ne pouvoir demander ni déſirer même honnêtement qu'elle me ſoit continuée; & d'ailleurs,

avant d'aller m'exiler là pour le reſte de mes jours, il me faudroit quelque aſſurance raiſonnable de n'y pas être oublié, & laiſſé mourir de faim. J'avoue qu'en faiſant uſage de mes propres reſſources, j'en trouverois dans le fruit de mes travaux paſſés, de ſuffiſantes pour ſubſiſter où que ce fût; mais cela demanderoit d'autres arrangemens que ceux qui ſubſiſtent, & des ſoins que je ne ſuis plus en état d'y donner. Pardon, Monſieur, je vous expoſe bien confuſément l'idée qui m'eſt venue, & les obſtacles que je vois à ſon exécution. Cependant, comme ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables, & que cette idée m'offre le ſeul eſpoir de repos qui me reſte, j'ai cru devoir vous en parler, afin que, ſondant le terrein, ſi l'occaſion s'en préſente, ſoit auprès de quelqu'un qui ait du crédit à la Cour & des protecteurs que vous me connoiſſez, ſoit pour tâcher de ſavoir en quelle diſpoſition l'on ſeroit à celle de Londres pour protéger mes herboriſations dans l'Archipel, vous puiſſiez me marquer ſi l'exil dans ce pays-là que je déſire, peut être favoriſé d'un des deux Souverains.

Au reste, il n'y a que ce moyen de le rendre praticable, & je ne me résoudrai jamais, avec quelque ardeur que je le désire, à recourir pour cela à aucun particulier, quel qu'il soit. La voie la plus courte & la plus sûre de savoir là-dessus ce qui se peut faire, seroit, à mon avis, de consulter Madame la Maréchale de Luxembourg. J'ai même une si pleine confiance & dans sa bonté pour moi, & dans ses lumières, que je voudrois que vous ne parlassiez d'abord de ce projet qu'à elle seule, que vous ne fissiez là-dessus que ce qu'elle approuvera, & que vous n'y pensassiez plus si elle le juge impraticable. Vous m'avez écrit, Monsieur, de compter sur vous. Voilà ma réponse. Je mets mon sort dans vos mains, autant qu'il peut dépendre de moi. Adieu, Monsieur; je vous embrasse de tout mon cœur.



LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 23 Octobre 1768.

J'ai, Monſieur, votre lettre du 13, & les autres. Je ne vous ferai point d'autres remercîmens des peines que je vous donne, que d'en profiter ; il en eſt pourtant que je voudrois vous éviter, comme celle des duplicata de vos lettres que vous prenez inutilement, puiſqu'il eſt de la dernière évidence que ſi l'on prenoit le parti de ſupprimer vos lettres, on ſupprimeroit encore plus certainement les duplicata.

Je ſens l'impoſſibilité d'exécuter mon projet : vos raiſons ſont ſans réplique; mais je ne conviens pas qu'en ſuppoſant cette exécution poſſible, ce ſeroit donner plus beau jeu à mes ennemis; je ſuis certain de ne pouvoir pas plus éviter en France qu'en Angleterre, de tomber dans les mains de leurs ſatellites ; au lieu que les Pachas ne ſe piquant pas de philoſophie, & n'étant que médiocrement galans, les Machiavels & leurs amies

amies ne disposeroient pas tout-à-fait aussi aisément d'eux, que de ceux d'ici. Le projet que vous substituez au mien, savoir, celui de ma retraite dans les Cévennes, a été le premier des miens en songeant à quitter Trie; je le proposai à M. le Prince de Conti, qui s'y opposa & me força de l'abandonner. Ce projet eût été fort de mon goût, & le seroit encore. Mais je vous avoue qu'une habitation tout-à-fait isolée m'effraie un peu, depuis que je vois dans ceux qui disposent de moi, tant d'ardeur à m'y confiner. Je ne sais ce qu'ils veulent faire de moi dans un désert; mais ils m'y veulent entraîner à toute force, & je ne doute pas que ce ne soit l'une des raisons qui les a portés à me chasser de Trie, dont l'habitation ne leur paroissoit pas encore assez solitaire pour leur objet, quoique le vœu commun de son Altesse, de Mde. la Maréchale, & le mien, fût que j'y finisse mes jours. S'ils n'avoient voulu que s'assurer de moi, me diffamer à leur aise, sans que jamais je pusse dévoiler leurs trames aux yeux du public, ni même les pé-

nétrer, c'étoit là qu'ils devoient me tenir, puisque, maîtres absolus dans la maison du Prince, où il n'a lui-même aucun pouvoir, ils y disposoient de moi tout à leur gré. Cependant, après avoir tâché de me dissuader d'y entrer, & de me persuader d'en sortir, trouvant ma volonté inébranlable, ils ont fini par m'en chasser de vive force par les mains du sacripant que le maître avoit chargé de me protéger, mais qui se sentoit trop bien protégé ici, même par d'autres, pour avoir peur de désobéir. Que me veulent-ils maintenant qu'ils me tiennent tout-à fait? Je l'ignore, je sais seulement qu'ils ne me veulent ni à Trie, ni dans une ville, ni au voisinage d'aucun ami, ni même au voisinage de personne, & qu'ils ne veulent autre chose encore que simplement de s'assurer de moi. Convenez que voilà de quoi donner à penser. Comment le Prince me protégera-t-il ailleurs, s'il n'a pu me protéger dans sa maison même? Que deviendrai-je dans ces montagnes, si je vais m'y fourrer sans préliminaire, sans connoissance, & sûr d'être, comme par-tout,

la dupe & la victime du premier fourbe qui viendra me circonvenir ? Si nous prenons des arrangemens d'avance, il arrivera ce qui est toujours arrivé ; c'est que M. le Prince de Conti & Mde. la Maréchale ne pouvant les cacher aux Machiavelistes qui les entourent, & qui se gardent bien de laisser voir leurs desseins secrets, leur donneront le plus beau jeu du monde, pour dresser d'avance leurs batteries dans le lieu que je dois habiter. Je serai attendu là, comme je l'étois à Grenoble, & comme je le suis par-tout où l'on sait que je veux aller. Si c'est une maison isolée, la chose leur sera cent fois plus commode : ils n'auront à corrompre que les gens dont je dépendrai pour tout & en tout. Si ce n'étoit que pour m'espionner, à la bonne heure, & très-peu m'importe. Mais c'est pour autre chose, comme je vous l'ai prouvé ; & pourquoi ? Je l'ignore, & je m'y perds ; mais convenez que le doute n'est pas attirant.

Voilà, Monsieur, des considérations que je vous prie de bien peser, à quoi j'ajoute les incommodités infinies d'une

habitation isolée pour un étranger à mon âge & dans mon état ; la dépense au moins triple, les idées terribles auxquelles je dois être en proie, ainsi séquestré du genre-humain, non volontairement & par goût, mais par force & pour assouvir la rage de mes oppresseurs : car d'ailleurs je vous jure que mon même goût pour la solitude est plutôt augmenté que diminué par mes infortunes, & que si j'étois pleinement libre & maître de mon sort, je choisirois la plus profonde retraite pour y finir mes jours. Bien plus, une captivité déclarée n'auroit rien de pénible & de triste pour moi. Qu'on me traite comme on voudra, pourvu que ce soit ouvertement, je puis tout souffrir sans murmure ; mais mon cœur ne peut tenir aux flagorneries d'un sot fourbe qui se croit fin parce qu'il est faux ; j'étois tranquille aux cailloux des assassins de Motiers ; & ne puis l'être aux phrases des admirateurs de Grenoble.

Il faut vous dire encore que ma situation présente est trop désagréable & violente, pour que je ne saisisse pas la

première occasion d'en sortir ; ainsi des arrangemens d'une exécution éloignée, ne peuvent jamais être pour moi des engagemens absolus qui m'obligent à renoncer aux ressources qui peuvent se présenter dans l'intervalle. J'ai dû, Monsieur, entrer avec vous dans ces détails, auxquels je dois ajouter que l'espèce de liberté de disposer de moi, que mes ressources me laissent, n'est pas illimitée, que ma situation la restreint tous les jours, que je ne puis former des projets que pour deux ou trois années, passé lesquelles d'autres loix ordonneront de mon sort & de celui de ma compagne ; mais l'avenir éloigné ne m'a jamais effrayé. Je sens qu'en général, vivant ou mort, le temps est pour moi ; mes ennemis le sentent aussi, & c'est ce qui les désole ; ils se pressent de jouer de leur reste ; dès maintenant ils en ont trop fait, pour que leurs manœuvres puissent rester long temps cachées, & le moment qui doit les mettre en évidence sera précisément celui où ils voudront les étendre sur l'avenir. Vous êtes jeune, Monsieur ; souvenez-vous de la prédic-

tion que je vous fais, & soyez sûr que vous la verrez accomplie. Il me reste maintenant à vous dire que, prévenu de tout cela, vous pouvez agir comme votre cœur vous inspirera, & comme votre raison vous éclairera; plein de confiance en vos sentimens & en vos lumières, certain que vous n'êtes pas homme à servir mes intérêts aux dépens de mon honneur, je vous donne toute ma confiance. Voyez Mde. la Maréchale, la mienne en elle est toujours la même. Je compte également & sur ses bontés, & sur celles de M. le Prince de Conti; mais l'un est subjugué, l'autre ne l'est pas, & je ratifie d'avance tout ce que vous résoudrez avec elle, comme fait pour mon plus grand bien. A l'égard du titre dont vous me parlez, je tiendrai toujours à très-grand honneur d'appartenir à S. A. S., & il ne tiendra pas à moi de le mériter; mais ce sont de ces choses qui s'acceptent, & qui ne se demandent pas. Je ne suis pas encore à la fin de mon bavardage, mais je suis à la fin de mon papier; j'ai pourtant encore à vous dire que l'aventure de Thevenin a produit sur moi

l'effet que vous désiriez. Je me trouve moi-même fort ridicule d'avoir pris à cœur une pareille affaire; ce que je n'aurois pourtant pas fait, je vous jure, si je n'eusse été sûr que c'étoit un drôle aposté. Je désirois, non par vengeance assurément, mais pour ma sûreté, qu'on dévoilât ses instigatateurs; on ne l'a pas voulu, soit; il en viendroit mille autres, que je ne daignerois pas même répondre à ceux qui m'en parleroient. Bon jour, Monsieur; je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire que mon chamoiseur est bien le cordonnier de M. de Tanlay; il apprit le métier de chamoiseur à Yverdun après sa retraite. J'ai fait faire en Suisse des informations, avec la déposition juridique, & légalisée du cabaretier Jeannet.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 2 Novembre 1768.

DEPUIS la dernière lettre, Monsieur, que je vous ai écrite, & dont je n'ai pas encore la réponse, j'ai reçu de M. le Duc de Choiseul un passe-port que je lui avois demandé pour sortir du royaume, il y a près de six semaines, & auquel je ne songeois plus. Me sentant de plus en plus dans l'absolue nécessité de me servir de ce passe-port, j'ai délibéré, dans la cruelle extrémité où je me trouve, & dans la saison où nous sommes, sur l'usage que j'en ferois, ne voulant ni ne pouvant le laisser écouler comme l'autre. Vous serez étonné du résultat de ma délibération, faite pourtant avec tout le poids, tout le sang-froid, toute la réflexion dont je suis capable; c'est de retourner en Angleterre & d'y aller finir mes jours dans ma solitude de Wootton. Je crois cette résolution la plus sage que j'aie prise en ma vie, & j'ai pour un des garans de sa solidité, l'horreur qu'il

m'a fallu surmonter pour la prendre, & telle qu'en cet instant même je n'y puis penser sans frémir. Je ne puis, Monsieur, vous en dire davantage dans une lettre; mais mon parti est pris, & je m'y sens inébranlable, à proportion de ce qu'il m'en a coûté pour le prendre. Voici une lettre qui s'y rapporte, & à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. J'écris à M. l'Ambassadeur d'Angleterre, mais je ne sais s'il est à Paris. Vous m'obligeriez de vouloir bien vous en informer, & si vous pouviez même parvenir à savoir s'il a reçu ma lettre, vous feriez une bonne œuvre de m'en donner avis; car, tandis que j'attends ici sa réponse, mon passe-port s'écoule, & le temps est précieux. Vous êtes trop clair-voyant pour ne pas sentir combien il m'importe que la résolution que je vous communique demeure secrète, & secrète sans exception : toutefois je n'exige rien de vous que ce que la prudence & votre amitié en exigeront. Si M. l'Ambassadeur d'Angleterre ébruite ce dessein, c'est toute autre chose, & d'ailleurs je ne l'en puis empêcher. En prenant mon parti sur ce

point ; vous sentez que je l'ai pris sur tout le reste. Je quitterai ce continent comme je quitterois le séjour de la lune. L'autre fois ce n'étoit pas la même chose ; j'y laissois des attachemens, j'y croyois laisser des amis. Pardon, Monsieur, mais je parle des anciens. Vous sentez que les nouveaux, quelque vrais qu'ils soient, ne laissent pas ces déchiremens de cœur qui le font saigner durant toute la vie, par la rupture de la plus douce habitude qu'il puisse contracter. Toutes mes blessures saigneront, j'en conviens, le reste de mes jours ; mais mes erreurs du moins sont bien guéries, la cicatrice est faite de ce côté-là. Je vous embrasse.

LETTRE

A Mr. MOULTOU.

A Bourgoin, le 5 Novembre 1768.

Vous avez fait, cher Moultou, une perte que tous vos amis & tous les honnêtes gens doivent pleurer avec vous,

& j'en ai fait une particulière dans votre digne père, par les sentimens dont il m'honoroit, & dont tant de faux amis, dont je suis la victime, m'ont bien fait connoître le prix. C'est ainsi, cher Moultou, que je meurs en détail dans tous ceux qui m'aiment, tandis que ceux qui me haïssent & me trahissent semblent trouver dans l'âge & dans les années une nouvelle vigueur pour me tourmenter. Je vous entretiens de ma perte au lieu de parler de la vôtre : mais la véritable douleur qui n'a point de consolation, ne fait guère en trouver pour autrui ; on console les indifférens, mais on s'afflige avec ses amis. Il me semble que si j'étois près de vous, que nous nous embrassassions, que nous pleurassions tous deux sans nous rien dire, nos cœurs se seroient beaucoup dit.

Cruel ami, que de regrets vous me préparez dans votre description de Lavagnac ! Hélas, ce beau séjour étoit l'asile qu'il me falloit ; j'y aurois oublié, dans un doux repos, les ennuis de ma vie ; je pouvois espérer d'y trouver enfin de paisibles jours, & d'y attendre, sans im-

patience, la mort qu'ailleurs je désirerai sans cesse. Il est trop tard. La fatale destinée qui m'entraîne, ordonne autrement de mon sort. Si j'en avois été le maître, si le Prince lui-même eût été le maître chez lui, je ne serois jamais sorti de Trie, dont il n'avoit rien épargné pour me rendre le séjour agréable. Jamais Prince n'en a tant fait pour aucun particulier, qu'il en a daigné faire pour moi : *Je le mets ici à ma place*, disoit-il à son officier ; *je veux qu'il ait la même autorité que moi, & je n'entends pas qu'on lui offre rien, parce que je le fais le maître de tout.* Il a même daigné me venir voir plusieurs fois, souper avec moi tête-à-tête, me dire, en présence de toute sa suite, qu'il venoit exprès pour cela, &, ce qui m'a plus touché que tout le reste, s'abstenir même de chasser, de peur que le motif de son voyage ne fût équivoque. Hé bien, cher Moultou, malgré ses soins, ses ordres les plus absolus, malgré le désir, la passion, j'ose dire, qu'il avoit de me rendre heureux dans la retraite qu'il m'avoit donnée, on est parvenu à m'en chasser, & cela par des

moyens tels que l'horrible récit n'en sortira jamais de ma bouche ni de ma plume. Son Altesse a tout su, & n'a pu désapprouver ma retraite; les bontés, la protection, l'amitié de ce grand homme m'ont suivi dans cette province, & n'ont pu me garantir des indignités que j'y ai souffertes. Voyant qu'on ne me laisseroit jamais en repos dans le royaume, j'ai résolu d'en sortir; j'ai demandé un passe-port à M. de Choiseul, qui, après m'avoir laissé long-temps sans réponse, vient enfin de m'envoyer ce passe-port. Sa lettre est très-polie, mais n'est que cela; il m'en avoit écrit auparavant d'obligeantes. Ne point m'inviter à ne pas faire usage de ce passe-port, c'est m'inviter en quelque sorte à en faire usage. Il ne convient pas d'importuner les ministres pour rien. Cependant, depuis le moment où j'ai demandé ce passe-port jusqu'à celui où je l'ai obtenu, la saison s'est avancée, les Alpes se sont couvertes de glace & de neige; il n'y a plus moyen de songer à les passer dans mon état. Mille considérations impossibles à détailler dans une lettre, m'ont forcé à prendre le parti

le plus violent, le plus terrible, auquel mon cœur pût jamais se résoudre, mais le seul qui m'ait paru me rester ; c'est de repasser en Angleterre, & d'aller finir mes malheureux jours dans ma triste solitude de Wootton, où, depuis mon départ, le propriétaire m'a souvent rappelé par force cajoleries. Je viens de lui écrire en conséquence de cette résolution ; j'ai même écrit aussi à l'Ambassadeur d'Angleterre : si ma proposition est acceptée, comme elle le sera infailliblement, je ne puis plus m'en dédire, & il faut partir. Rien ne peut égaler l'horreur que m'inspire ce voyage ; mais je ne vois plus de moyen de m'en tirer sans mériter des reproches ; & à tout âge, sur-tout au mien, il vaut mieux être malheureux que coupable.

J'aurois doublement tort d'acheter par rien de répréhensible, le repos du peu de jours qui me restent à passer. Mais je vous avoue que ce beau séjour de Lavagnac, le voisinage de M. Venel, l'avantage d'être auprès de son ami, par conséquent d'un honnête homme, au lieu qu'à Trie, j'étois entre les mains

du dernier des malheureux; tout cela me suivra en idée dans ma sombre retraite, & y augmentera ma misère, pour n'avoir pu faire mon bonheur. Ce qui me tourmente encore plus en ce moment, est une lueur de vaine espérance dont je vois l'illusion, mais qui m'inquiète malgré que j'en aie. Quand mon sort sera parfaitement décidé, & qu'il ne me restera qu'à m'y soumettre, j'aurai plus de tranquillité. C'est, en attendant, un grand soulagement pour mon cœur, d'avoir épanché dans le vôtre tout ce détail de ma situation. Au reste, je suis attendri d'imaginer vos Dames, vous & M. Venel, faisant ensemble ce pélerinage bienfaisant, qui mérite mieux que ceux de Lorette, d'être mis au nombre des œuvres de miséricorde. Recevez tous mes plus tendres remercîmens & ceux de ma femme; faites agréer ses respects & les miens à vos Dames. Nous vous saluons & vous embrassons l'un & l'autre de tout notre cœur.

J'ai proposé l'alternative de l'Angleterre & de Minorque, que j'aimerois mieux à cause du climat. Si ce dernier

parti eſt préféré, ne pourrions-nous pas nous voir avant mon départ, ſoit à Montpellier, ſoit à Marſeille?

LETTRE
A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 7 Novembre 1768.

DEPUIS ma dernière lettre, Monſieur, j'ai reçu d'un ami l'incluſe, qui a fort augmente mon regrét d'avoir pris mon parti ſi bruſquement. La ſituation charmante de ce château de Lavagnac, le maître auquel il appartient, l'honnête homme qu'il a pour agent, la beauté, la douceur du climat ſi convenable à mon pauvre corps délabré, le lieu aſſez ſolitaire pour être tranquille, & pas aſſez pour être un déſert; tout cela, je vous l'avoue, ſi je paſſe en Angleterre, ou même à Mahon, car j'ai propoſé l'alternative, tout cela, dis-je, me fera ſouvent tourner les yeux & ſoupirer vers cet agréable aſile ſi bien fait pour me rendre heureux, ſi l'on m'y laiſſoit en paix. Mais j'ai écrit; ſi l'Am-

baſſadeur me répond honnêtement, me voilà engagé ; j'aurois l'air de me moquer de lui, ſi je changeois de réſolution, & d'ailleurs ce ſeroit en quelque ſorte marquer peu d'égard pour le paſſe-port que M. de Choiſeul a eu la bonté de m'envoyer à ma prière. Les miniſtres ſont trop occupés, & d'affaires trop importantes, pour qu'il ſoit permis de les importuner inutilement. D'ailleurs, plus je regarde autour de moi, plus je vois avec certitude qu'il ſe braſſe quelque choſe, ſans que je puiſſe deviner quoi. Thevenin n'a pas été apoſté pour rien ; il y avoit dans cette farce ridicule, quelque vûe qu'il m'eſt impoſſible de pénétrer ; & dans la profonde obſcurité qui m'environne, j'ai peur au moindre mouvement de faire un faux pas. Tout ce qui m'eſt arrivé depuis mon retour en France, & depuis mon départ de Trie, me montre évidemment qu'il n'y a que M. le Prince de Conti parmi ceux qui m'aiment, qui ſache au vrai le ſecret de ma ſituation, & qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour la rendre tranquille, ſans pouvoir y réuſſir. Cette perſuaſion m'arra-

che des élans de reconnoiſſance & d'attendriſſement vers ce grand Prince, & je me reproche vivement mon impatience au ſujet du ſilence qu'il a gardé ſur mes deux dernières lettres; car il y a peu de temps que j'en ai écrit à S. A. une ſeconde, qu'elle n'a peut-être pas plus reçue que la première; c'eſt de quoi je déſirerois extrêmement d'être inſtruit. Je n'oſe en ajouter une pour elle dans ce paquet, de peur de le groſſir au point de donner dans la vue: mais ſi, dans ce moment critique, vous aviez pour moi la charité de vous préſenter à ſon audience, vous me rendriez un office bien ſignalé de l'informer de ce qui ſe paſſe, & de me faire parvenir ſon avis, c'eſt-à-dire, ſes ordres; car dans tout ce que j'ai fait de mon chef, je n'ai fait que des ſottiſes qui me ſerviront au moins de leçons à l'avenir, s'il daigne encore ſe mêler de moi. Demandez-lui auſſi de ma part, je vous ſupplie, la permiſſion de lui écrire déſormais ſous votre couvert, puiſque, ſous le ſien, mes lettres ne paſſent pas.

La tracaſſerie du ſieur Thevenin eſt

enfin terminée. Après les preuves sans réplique que j'ai données à M. de Tonnerre, de l'imposture de ce coquin, il m'a offert de le punir par quelques jours de prison. Vous sentez bien que c'est ce que je n'ai pas accepté, & que ce n'est pas de quoi il étoit question. Vous ne sauriez imaginer les angoisses que m'a données cette sotte affaire, non pour ce misérable, à qui je n'aurois pas daigné répondre, mais pour ceux qui l'ont aposté, & que rien n'étoit plus aisé que de démasquer, si on l'eût voulu. Rien ne m'a mieux fait sentir combien je suis inepte & bête en pareil cas; le seul, à la vérité, de cette espèce où je me sois jamais trouvé. J'étois navré, consterné, presque tremblant; je ne savois ce que je disois en questionnant l'imposteur; & lui, tranquille & calme dans ses absurdes mensonges, portoit dans l'audace du crime, toute l'apparence de la sécurité des innocens. Au reste, j'ai fait passer à M. de Tonnerre l'arrêt imprimé concernant ce misérable, qu'un ami m'a envoyé, & par lequel M. de Tonnerre a pu voir que ceux qui avoient mis cet

homme en jeu, avoient su choisir un suje
expérimenté dans ces sortes d'affaires.

Je ne me trouvai jamais dans des em
barras pareils à ceux où je suis, & jama
je ne me sentis plus tranquille. Je n
vois d'aucun côté nul espoir de repos
& loin de me désespérer, mon cœur m
dit que mes maux touchent à leur fi
Il en seroit bien temps, je vous assur
Vous voyez, Monsieur, comment j
vous écris, comment je vous charge d
mille soins, comment je remets mo
sort en vos mains, & à vous seul. S
vous n'appelez pas cela de la confiance &
de l'amitié aussi bien que de l'importu
nité, & de l'indiscrétion peut-être, vou
avez tort. Je vous embrasse de tout mo
cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 28 Novembre 1768.

Je ne puis pas mieux vous détromper,
Monsieur, sur la réserve dont vous me

ſoupçonnez envers vous, qu'en ſuivant en tout vos idées, & vous en confiant l'exécution; & c'eſt ce que je fais, je vous jure, avec une confiance dont mon cœur eſt content, & dont le vôtre doit l'être. Voici une lettre pour M. le Prince de Conti, où je parle comme vous le déſirez, & comme je penſe. Je n'ai jamais ni déſiré ni cru que ma lettre à M. l'Ambaſſadeur d'Angleterre dût ni pût être un ſecret pour Son Alteſſe, ni pour les gens en place, mais ſeulement pour le public; & je vous préviens, une fois pour toutes, que quelque ſecret que je puiſſe vous demander ſur quoi que ce puiſſe être, il ne regardera jamais M le Prince de Conti, en qui j'ai autant & plus de confiance qu'en moi-même. Vous m'avez promis que ma lettre lui ſeroit remiſe en main propre, je ſuppoſe que ce ſera par vous; j'y compte, & je vous le demande.

Vous aurez pu voir que le projet de paſſer en Angleterre, qui me vint en recevant le paſſe-port, a été preſque auſſi-tôt révoqué que formé : de nouvelles lumières ſur ma ſituation m'ont appris que je

me devois de rester en France, & j'y resterai. M. Dawenport m'a fait une réponse très-engageante & très-honnête. L'Ambassadeur ne m'a point répondu. Si j'avois su que le Sieur W**. étoit auprès de lui, vous jugez bien que je n'aurois pas écrit. Je m'imaginois bonnement que toute l'Angleterre avoit conçu pour ce misérable & pour son camarade, tout le mépris dont ils sont dignes. J'ai toujours agi d'après la supposition des sentimens de droiture & d'honneur innés dans les cœurs des hommes. Ma foi, pour le coup, je me tiens coi, & je ne suppose plus rien; me voilà de jour en jour plus déplacé parmi eux, & plus embarrassé de ma figure. Si c'est leur tort ou le mien, c'est ce que je les laisse décider à leur mode; ils peuvent continuer à balloter ma pauvre machine à leur gré, mais ils ne m'ôteront pas ma place; elle n'est pas au milieu d'eux.

J'ai été très-bien pendant une dixaine de jours. J'étois gai, j'avois bon appétit, j'ai fait à mon herbier de bonnes augmentations. Depuis deux jours je suis moins bien, j'ai de la fièvre, un grand

mal de tête que les échecs où j'ai joué hier, ont augmenté. Je les aime, & il faut que je les quitte. Mes plantes ne m'amusent plus. Je ne fais que chanter des strophes du Tasse ; il est étonnant quel charme je trouve dans ce chant avec ma pauvre voix cassée & déjà tremblotante. Je me mis hier tout en larmes, sans presque m'en appercevoir, en chantant l'histoire d'Olinde & de Sophronie. Si j'avois une pauvre petite épinette pour soutenir un peu ma voix foiblissante, je chanterois du matin jusqu'au soir. Il est impossible à ma mauvaise tête de renoncer aux châteaux en Espagne. Le soin de la cour du château de Lavagnac, une épinette, & mon Tasse, voilà celui qui m'occupe aujourd'hui malgré moi. Bon jour, Monsieur ; ma femme vous salue de tout son cœur ; j'en fais de même : nous vous aimons tous deux bien sincèrement.



LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, ce 7 Décembre 1768.

VOICI, Monsieur, une lettre à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. Elle est pour M. Dawenport, qui m'a écrit trop honnêtement, pour que je puisse me dispenser de lui donner avis que j'ai changé de résolution. J'espère que ma précédente avec l'incluse vous sera bien parvenue, & j'en attends la réponse au premier jour. Je suis assez content de mon état présent; je passe, entre mon Tasse & mon herbier, des heures assez rapides pour me faire sentir combien il est ridicule de donner tant d'importance à une existence aussi fugitive. J'attends sans impatience que la mienne soit fixée; elle l'est par tout ce qui dépendoit de moi; le reste qui devient tous les jours moindre, est à la merci de la nature & des hommes: ce n'est plus la peine de le leur disputer; j'aimerois à passer ce reste dans la grotte de la

Balme,

Balme, si les chauve-souris ne l'empuantissoient pas. Il faudra que nous l'allions voir ensemble, quand vous passerez par ici. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE
A M^r. D. P..... U.

A Bourgoin, le 19 Décembre 1768.

Ce que vous me marquez de la fin de vos brouilleries avec la cour, me fait grand plaisir; & j'en augure que vous pourrez encore vivre agréablement où vous êtes, & où vous êtes retenu par des liens d'attachement qu'il n'est pas dans votre cœur de rompre aisément. Il me semble que le Roi se conduit réellement en très-grand Roi, lorsqu'il veut premièrement être le maître, & puis être juste. Vous penserez qu'il seroit plus grand & plus beau de vouloir transposer cet ordre; cela peut être: mais cela est au dessus de l'humanité; & c'est bien assez, pour honorer le génie & l'ame du plus grand Prince, que le premier arti-

cle ne lui faſſe pas négliger l'autre ; ſi Frédéric ratifie le rétabliſſement de tous vos priviléges, comme je l'eſpère, il aura mérité de vous le plus bel éloge que puiſſe mériter un Souverain, & qui l'approche de Dieu même, celui qu'Armide faiſoit de Godefroi de Bouillon :

Tu, cui conceſſe il cielo e diel' ti il ſato,
Voler il giuſto, e poter cio che vuoi.

Je m'imagine que ſi les députés, qu'en pareil cas vous lui enverrez probablement pour le remercier, lui récitoient ces deux vers pour toute harangue, ils ne ſeroient pas mal reçus.

Je ſuis bien touché de la commiſſion que vous avez donnée à Gagnebin ; voilà vraiment un ſoin d'amitié, un ſoin de ceux auxquels je ſerai toujours ſenſible, parce qu'ils ſont choiſis ſelon mon cœur & ſelon mon goût. Je dois certainement la vie aux plantes ; ce n'eſt pas ce que je leur dois de bon ; mais je leur dois d'en couler encore avec agrément quelques intervalles, au milieu des amertumes dont elle eſt inondée : tant que j'herboriſe, je ne ſuis pas malheureux;

& je vous réponds que si l'on me laissoit faire, je ne cesserois, tout le reste de ma vie, d'herboriser du matin au soir. Au reste, j'aime mieux que le recueil de M. Gagnebin soit très-petit, & qu'il ne soit pas composé de plantes communes qu'on trouve par-tout; je ne vous dissimulerai même pas que j'ai déjà beaucoup de plantes Alpines & des plus rares; cependant, comme il y en a encore un très-grand nombre qui me manquent, je ne doute pas qu'il ne s'en trouve dans votre envoi qui me feront grand plaisir par elles-mêmes, outre celui de les recevoir de vous. Par exemple, quoique je sois assez riche en Gentianes, il y en a une que je n'ai pu trouver encore, & que je convoite beaucoup, c'est la grande *Gentiane pourprée*, la seconde en rang du *Species* de *Linnæus*. J'ai le *Tozzia Alpina*, Linn.: mais il y manque la racine qui est la partie la plus curieuse de cette plante, d'ailleurs difficile à sécher & conserver. J'ai l'*Uva ursi* en fruits, mais je ne l'ai pas en fleurs. J'ai l'*Azalea procumbens*, mais il me manque d'autres beaux *Chamærhododendros* des Alpes. Je n'ai qu'un

misérable petit *Androsace*. Je n'ai pas le *Cortusa Matthioli*, &c. La liste de ce que j'ai seroit longue ; celle de ce qui me manque plus longue encore : mais si vous vouliez m'envoyer celle de ce que vous enverra Gagnebin, j'y pourrois noter ce qui me manque, afin que le reste étant superflu dans mon herbier, pût demeurer dans le vôtre. Je me suis ruiné en livres de botanique, & j'avois bien résolu de n'en plus acheter ; cependant je sens que, m'affectionnant aux plantes des Alpes, je ne puis me passer de celui de Haller. Vous m'obligerez de vouloir bien me marquer exactement son titre, son prix, & le lieu où vous l'avez trouvé ; car la France est si barbare encore en botanique, qu'on n'y trouve presque aucun livre de cette science ; & j'ai été obligé de faire venir à grands frais de Hollande & d'Angleterre, le peu que j'en ai ; encore ai-je cherché par-tout ceux de Clusius sans pouvoir les trouver.

Voilà bien du bavardage sur la botanique, dont je vois avec grand regret que vous avez tout-à-fait perdu le goût. Cependant, puisque vous avez un peu

fêté mon *Apocyn*, j'ai grande envie de vous envoyer quelques graines de l'arbre de ſoie, & de la pomme de cannelle, qu'on m'a dernièrement apportées des Iſles. Quand vous commencerez à meubler votre jardin, je ſuis jaloux d'y contribuer. Bon jour, mon cher hôte, nous vous embraſſons & vous ſaluons l'un & l'autre de tout notre cœur.

LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Bourgoin, le 19 Décembre 1768.

PAUVRE garçon, pauvre Sauttershaim! Trop occupé de moi durant ma détreſſe, je l'avois un peu perdu de vue, mais il n'étoit point ſorti de mon cœur, & j'y avois nourri le déſir ſecret de me rapprocher de lui, ſi jamais je trouvois quelque intervalle de repos entre les malheurs & la mort. C'étoit l'homme qu'il me falloit pour me fermer les yeux; ſon caractère étoit doux; ſa ſociété étoit ſimple; rien de la pretintaille françoiſe,

encore plus de sens que d'esprit ; un goût sain, formé par la bonté de son cœur ; des talens assez pour parer une solitude, & un naturel fait pour l'aimer avec un ami : c'étoit mon homme ; la Providence me l'a ôté ; les hommes m'ont ôté la jouissance de tout ce qui dépendoit d'eux ; ils me vendent jusqu'à la petite mesure d'air qu'ils permettent que je respire ; il ne me restoit qu'une espérance illusoire ; il ne m'en reste plus du tout. Sans doute le ciel me trouve digne de tirer de moi seul toutes mes ressources, puisqu'il ne m'en laisse plus aucune autre. Je sens que la perte de ce pauvre garçon m'affecte plus à proportion, qu'aucun de mes autres malheurs. Il falloit qu'il y eût une simpathie bien forte entre lui & moi, puisqu'ayant déjà appris à me mettre en garde contre les empressés, je le reçus à bras ouverts si-tôt qu'il se présenta, & dès les premiers jours de notre liaison elle fut intime. Je me souviens que dans ce même temps on m'écrivit de Genève que c'étoit un espion aposté pour tâcher de m'attirer en France, où l'on vouloit, disoit la lettre, me faire un mauvais

parti. Là-dessus, je proposai à Sauttershaim un voyage à Pontarlier, sans lui parler de ma lettre. Il y consent ; nous partons : en arrivant à Pontarlier, je l'embrasse avec transport, & puis je lui montre la lettre ; il la lit sans s'émouvoir ; nous nous embrassons derechef, & nos larmes coulent. J'en verse derechef en me rappelant ce délicieux moment. J'ai fait avec lui plusieurs petits voyages pédestres ; je commençois d'herboriser, il prenoit le même goût ; nous allions voir Milord Maréchal, qui, sachant que je l'aimois, le recevoit bien, & le prit bientôt en amitié lui-même. Il avoit raison. Sauttershaim étoit aimable ; mais son mérite ne pouvoit être senti que des gens bien nés, il glissoit sur tous les autres. La génération dans laquelle il a vécu, n'étoit pas faite pour le connoître ; aussi n'a-t-il rien pu faire à Paris ni ailleurs. Le ciel l'a retiré du milieu des hommes, où il étoit étranger : mais pourquoi m'y a-t-il laissé ?

Pardon, Monsieur ; mais vous aimiez ce pauvre garçon, & je sais que l'effusion de mon attachement & de mon

regret ne peut vous déplaire. Je suis sensible à la peine que vous avez bien voulu prendre en ma faveur auprès de M. le Prince de Conti ; mais vous en avez été bien payé par le plaisir de converser avec le plus aimable & le plus généreux des hommes, qui sûrement eût aimé & favorisé notre pauvre Sauttershaim, s'il l'avoit connu. Je vois, par ce que vous me marquez de ses nouvelles bontés pour moi, qu'elles sont inépuisables, comme la générosité de son cœur. Ah ! pourquoi faut-il que tant d'intermédiaires qui nous séparent, détournent & anéantissent tout l'effet de ses soins ? J'apprends que son trésorier, qui m'a fait chasser du château de Trie à force d'intrigues, est en liaison avec l'agent du P. à celui de Lavagnac, & qu'il a déjà été question de moi entre eux deux. Il ne m'en faut pas davantage pour juger d'avance du sort qu'on m'y prépare ; mais n'importe, me voilà prêt, & il n'y a rien que je n'endure plutôt que de mériter la disgrace du Prince, en me rétractant sur ce que j'ai demandé moi-même, & en laissant inutiles, par ma

faute, les démarches qu'il veut bien faire en ma faveur. De tous les malheurs dont on a résolu de m'accabler jusqu'à ma dernière heure, il y en a un du moins dont je saurai me garantir, quoi qu'on fasse; c'est celui de perdre sa bienveillance & sa protection par ma faute.

Vous avez la bonté, Monsieur, de me chercher une épinette. Voilà un soin dont je vous suis très-obligé, mais dont le succès m'embarrasseroit beaucoup; car, avant d'avoir ladite épinette, il faudroit premièrement me pourvoir d'un lieu pour la placer, &.... d'une pierre pour y poser ma tête. Mon herbier & mes livres de botanique me coûtent déjà beaucoup de peine & d'argent à transporter de gîte en gîte, & de cabaret en cabaret. Si nous ajoutions de surcroît une épinette, il faudroit donc y attacher des courroies, afin que je pusse la porter sur mon dos, comme les Savoyardes portent leurs vielles; tout cet attirail me feroit un équipage assez digne du roman comique; mais aussi peu risible qu'utile pour moi. Dans les douces rêveries dont je suis encore assez fou pour me bercer

quelquefois, j'ai pu faire entrer le désir d'une épinette; mais nous serons assez à temps de songer à cet article, quand tous les autres seront réalisés, & il me semble que de tous les services que vous pourriez me rendre, celui de me pourvoir d'une épinette doit être laissé pour le dernier. Il est vrai que vous me voyez déjà tranquille au château de Lavagnac. Ah ! mon cher M. Laliaud, cela me prouve que vous avez la vue plus longue que moi. Bon jour, Monsieur; nous vous saluons tous deux de tout notre cœur. Je vous donne l'exemple de finir sans complimens; vous ferez bien de le suivre.

LETTRE

A Mr. MOULTOU.

A Bourgoin, le 30 Décembre 1768.

J'ATTENDOIS, cher Moultou, pour répondre à votre dernière lettre, d'avoir reçu les ordres que M. le P. de C. m'avoit fait annoncer ensuite de l'approba-

tion qu'il a donnée au projet de ma retraite à Lavagnac ; mais ces ordres ne sont point encore venus, & je crains qu'ils ne viennent pas si-tôt ; car S. A. m'a fait prévenir qu'il falloit, avant de m'écrire, qu'elle prît, pour ce projet, des arrangemens semblables à ceux qu'elle a cru à propos de prendre pour mon voyage en Dauphiné : ces arrangemens dépendent de l'accord de personnes qui ne se rencontrent pas souvent ; & quelle que soit la générosité de cœur de ce grand Prince, de quelque extrême bonté qu'il m'honore, vous sentez qu'il n'est pas ni ne sçauroit être occupé de moi seul ; & la chose du monde qui fait le mieux son éloge, est qu'il ne se soit pas encore ennuyé de tous les soins que je lui ai coûtés. J'attends donc sans impatience ; mais, en attendant, ma situation devient, à tous égards, plus critique de jour en jour ; & l'air marécageux & l'eau de Bourgoin m'ont fait contracter, depuis quelque temps, une maladie singulière, dont, de manière ou d'autre, il faut tâcher de me délivrer. C'est un gonflement d'estomac très-considéra-

ble & ſenſible même au dehors, qui m'oppreſſe, m'étouffe & me gêne au point de ne pouvoir plus me baiſſer, & il faut que ma pauvre femme ait la peine de me mettre mes ſouliers, &c. Je croyois d'abord d'engraiſſer, mais la graiſſe n'étouffe pas; je n'engraiſſe que de l'eſtomac, & le reſte eſt tout auſſi maigre qu'à l'ordinaire. Cette incommodité, qui croît à vue d'œil, me détermine à tâcher de ſortir de ce mauvais pays le plus tôt qu'il me ſera poſſiblo, en attendant que le Prince ait jugé à propos de diſpoſer de moi. Il y a dans ce pays, à demi-lieue de la ville, une maiſon à mi-côte, agréable, bien ſituée, où l'eau & l'air ſont très-bons, & où le propriétaire veut bien me céder un petit logement que j'ai deſſein d'occuper. La maiſon eſt ſeule, loin de tout village, & inhabitée dans cette ſaiſon. J'y ſerai ſeul avec ma femme & une ſervante qu'on y tient : voilà une belle occaſion, pour ceux qui diſpoſent de moi, de ſe délivrer du ſoin de ma garde, & de me délivrer moi des misères de cette vie. Cette idée ne me détourne, ni ne me détermine. Je compte

aller là dans quelques jours, à la merci des hommes, & à la garde de la Providence, en attendant que je ſache s'il m'eſt permis d'aller vous joindre, ou ſi je dois reſter dans ce pays; car je ſuis déterminé à ne prendre aucun parti ſans l'aveu du Prince, pour qui ma confiance eſt égale à ma reconnoiſſance, & c'eſt tout dire. Cher Moultou, adieu; je ne ſais ni dans quel temps, ni à quelle occaſion je ceſſerai de vous écrire; mais tant que je vivrai, je ne ceſſerai de vous aimer.

LETTRE

A M. D. P....U.

A Bourgoin le 18 Janvier 1769.

J'APPRENDS, mon cher hôte, par le plus ſingulier haſard, qu'on a imprimé à Lauſanne un des chiffons qui ſont entre vos mains, ſur cette queſtion : *Quelle eſt la première vertu du Héros?* Vous croyez bien que je comprends qu'il s'agit d'un vol : mais comment ce vol a-t-il été fait,

& par qui?..... Vous qui êtes ſi ſoigneux, & ſur-tout des dépôts d'autrui ! J'ai des engagemens qui rendent de pareils larcins de très-grande conſéquence pour moi (*). Comment donc ne m'avez-vous point du moins averti de cette impreſſion? De grace, mon cher hôte, tâchez de remonter à la ſource; de ſavoir comment & par qui ce torche-cul a été imprimé. Je vis dans la ſécurité la *plus* profonde ſur les papiers qui ſont entre vos mains; ſi vous ſouffrez que je perde cette ſécurité, que deviendrai je? Mettez-vous à ma place, & pardonnez l'importunité.

J'ai cru mourir cette nuit. Le jour je ſuis moins mal. Ce qui me conſole eſt que de ſemblables nuits ne ſçauroient ſe multiplier beaucoup. Ma femme, qui a été fort mal auſſi, ſe trouve mieux. Je me prépare à déloger, pour aller dans le ſejour élevé qui m'eſt deſtiné, chercher un air plus pur que celui qu'on reſpire dans ces vallées. Je vous embraſſe.

(*) Il avoit pris des engagemens de ne rien faire imprimer de ſon vivant.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Monquin, le 18 Janvier 1769.

JE ne connois point M. de la S**. Je sais seulement que c'est un fabricant de Lyon; il accompagna cet automne le fils de Mde. Boy-de-la-Tour mon amie, qui vint me voir ici. Me voyant logé si tristement & dans un si mauvais air, il me proposa une habitation en Dombes. Je ne dis ni oui ni non. Cet hiver, me voyant dépérir, il est revenu à la charge; j'ai refusé, il m'a pressé : fautes d'autres bonnes raisons à lui dire, je lui ai déclaré que je ne pouvois sortir de cette province sans l'agrément de M. le Prince de Conti. Il m'a pressé de lui permettre de demander cet agrément; je ne m'y suis pas opposé. Voilà tout.

J'apprends par le plus grand hasard du monde, qu'on vient d'imprimer à Lausanne un ancien chiffon de ma façon. C'est un discours sur une question proposée en 1751, par M. de Curzay, tandis qu'il étoit en Corse. Quand il fut fait, je le

trouvai si mauvais, que je ne voulus ni l'envoyer ni le faire imprimer. Je le remis avec tout ce que j'avois en manuscrit, à M. D. P..... u, avant mon départ pour l'Angleterre. Je ne l'ai pas revu depuis, & n'y ai pas même pensé; je ne puis me rappeler avec certitude si ce barbouillage est ou n'est point un des manuscrits inlisibles que M. D. P......, u m'envoya à Wootton pour les transcrire, & que je lui renvoyai, copie & brouillon, par son ami M. de**, chez lequel, ou durant le transport, le vol aura pu se faire; ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai aucune part à cette impression, & que si j'eusse été assez insensé pour vouloir mettre encore quelque chose sous la presse, ce n'est pas un pareil torche-cul que j'aurois choisi. J'ignore comment il est passé sous la presse; mais je crois M. D. P.... u parfaitement incapable d'une pareille infidélité. En ce qui me regarde, voilà la vérité, & il m'importe que cette vérité soit connue. Je vous embrasse & vous salue, mon cher Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin, le 4 Février 1769.

J'ai reçu, Monſieur, vos deux dernières lettres, & avec la première la reſcription que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & dont je vous remercie.

Quoi ! Monſieur, le barbouillage académique imprimé à Lauſanne l'avoit auſſi été à Paris !..... Et c'eſt M. Fréron qui en eſt l'éditeur !.... le temps de l'impreſſion, le choix de la pièce, la moindre & la plus plate de tout ce que j'ai laiſſé en manuſcrit, tout m'apprend par quelles eſpèces de mains & à quelle intention cet écrit a été publié. L'édition de Lauſanne, ſi elle exiſte, aura probablement été faite ſur celle de Paris. Mais le ſilence de M. D. me fait douter de cette ſeconde édition, dont la nouvelle m'a été donnée d'aſſez loin pour qu'on ait pu confondre ; & de pareils chiffons ne ſont guère de ceux qu'on imprime deux fois. Vous avez pris le vrai moyen d'aller,

s'il est possible, à la source du vol, par l'examen du manuscrit; cela vaut mieux qu'une lettre imprimée, qui ne feroit que faire souvenir de moi le public & mes ennemis, dont je cherche à être oublié, & sur laquelle les coupables n'iront sûrement pas se déclarer. Vous m'apprenez aussi qu'on a imprimé un nouveau volume de mes écrits vrais ou faux. C'est ainsi qu'on me dissèque de mon vivant, ou plutôt qu'on dissèque un autre corps sous mon nom. Car quelle part ai-je au recueil dont vous me parlez? si ce n'est deux ou trois lettres de moi qui y sont insérées, & sur lesquelles, pour faire croire que le recueil entier en étoit, on a eu l'impudence de le faire imprimer à Londres sous mon nom, tandis que j'étois en Angleterre, en supprimant la première édition de Lausanne faite sous les yeux de l'auteur. J'entrevois que l'impression du chiffon académique tient encore à quelque autre manœuvre souterraine de même acabit. Vous m'avez écrit quelquefois que je faisois du noir; l'expression n'est pas juste; ce n'est pas moi, Monsieur, qui fais du noir; mais c'est

moi qu'on en barbouille. Patience. Ils ont beau vouloir écarter le vivier d'eau claire, il se trouvera quand je ne serai plus en leur pouvoir, & au moment qu'ils y penseront le moins. Aussi, qu'ils fassent désormais à leur aise, je les mets au pis. J'attends sans alarmes l'explosion qu'ils comptent faire après ma mort sur ma mémoire, semblables aux vils corbeaux qui s'acharnent sur les cadavres. C'est alors qu'ils croiront n'avoir plus à craindre le trait de lumière qui, de mon vivant, ne cesse de les faire trembler, & c'est alors que l'on connoîtra peut-être le prix de ma patience & de mon silence. Quoi qu'il en soit, en quittant Bourgoin, j'ai quitté tous les soucis qui m'en ont rendu le séjour aussi déplaisant que nuisible. L'état où je suis a plus fait pour ma tranquillité, que les leçons de la philosophie & de la raison. J'ai vécu, Monsieur; je suis content de l'emploi de ma vie, & du même œil que j'en vois les restes, je vois aussi les évènemens qui les peuvent remplir. Je renonce donc à savoir désormais rien de ce qui se dit, de ce qui se fait, de ce qui se passe par rapport à moi; vous avez eu la

difcrétion de ne m'en jamais rien dire. Je vous conjure de continuer. Je ne me refufe pas aux foins que votre amitié, votre équité peuvent vous infpirer pour la vérité, pour moi, dans l'occafion; parce qu'après les fentimens que vous profeffez envers moi, ce feroit vous manquer à vous-même. Mais dans l'état où font les chofes, & dans le train que je leur vois prendre, je ne veux plus m'occuper de rien qui me rappelle hors de moi, de rien qui puiffe ôter à mon efprit la même tranquillité dont jouit ma confcience.

Je vous écris fans y penfer de longues lettres qui font grand bien à mon cœur, & grand mal à mon eftomac. Je remets à une autre fois le détail de mon habitation. Mde. Renou vous remercie & vous falue; & moi, mon cher Monfieur, je vous embraffe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Monquin, le 14 Février 1769.

JE suis délogé, cher Moultou; j'ai quitté l'air marécageux de Bourgoin, pour venir occuper sur la hauteur une maison vide & solitaire, que la Dame à qui elle appartient, m'a offerte depuis long-temps, & où j'ai été reçu avec une hospitalité très-noble, mais trop bien pour me faire oublier que je ne suis pas chez moi. Ayant pris ce parti, l'état où je suis ne me laisse plus penser à une autre habitation; l'honnêteté même ne me permettroit pas de quitter si promptement celle-ci, après avoir consenti qu'on l'arrangeât pour moi. Ma situation, la nécessité, mon goût, tout me porte à borner mes desirs & mes soins à finir dans cette solitude, des jours dont, grace au ciel, & quoi que vous en puissiez dire, je ne crois pas le terme bien éloigné. Accablé des maux de la vie & de l'injustice des hommes, j'approche avec joie d'un séjour où tout cela ne pénetre point, &, en attendant, je ne veux plus

m'occuper, si je puis, qu'à me rapprocher de moi-même, & à goûter ici entre la compagne de mes infortunes, & mon cœur, & Dieu qui le voit, quelques heures de douceur & de paix, en attendant sa dernière. Ainsi, mon bon ami, parlez-moi de votre amitié pour moi, elle me sera toujours chère; mais ne me parlez plus de projets. Il n'en est plus pour moi d'autre en ce monde, que celui d'en sortir avec la même innocence que j'y ai vécu.

J'ai vu, mon ami, dans quelques-unes de vos lettres, notamment dans la dernière, que le torrent de la mode vous gagne, & que vous commencez à vaciller dans des sentimens où je vous croyois inébranlable. Ah! cher ami, comment avez-vous fait? Vous en qui j'ai toujours cru voir un cœur si sain, une ame si forte; cessez-vous donc d'être content de vous-même, & le témoin secret de vos sentimens commenceroit-il à vous devenir importun? Je sais que la foi n'est pas indispensable, que l'incrédulité sincère n'est point un crime, & qu'on sera jugé sur ce qu'on aura fait, & non sur ce qu'on aura cru. Mais prenez garde, je vous conjure,

d'être bien de bonne foi avec vous-même; car il est très-différent de n'avoir pas cru, ou de n'avoir pas voulu croire, & je puis concevoir comment celui qui n'a jamais cru, ne croira jamais, mais non comment celui qui a cru, peut cesser de croire. Encore un coup, ce que je vous demande n'est pas tant la foi, que la bonne foi. Voulez vous rejeter l'intelligence universelle? les causes finales vous crèvent les yeux. Voulez-vous étouffer l'instinct moral? la voix interne s'élève dans votre cœur, y foudroie les petits argumens à la mode, & vous crie qu'il n'est pas vrai que l'honnête homme & le scélérat, le vice & la vertu ne soient rien. Car vous êtes trop bon raisonneur pour ne pas voir à l'instant, qu'en rejetant la cause première, & faisant tout avec la matière & le mouvement, on ôte toute moralité de la vie humaine. Eh! quoi, mon Dieu, le juste infortuné, en proie à tous les maux de cette vie, sans en excepter même l'opprobre & le déshonneur, n'auroit nul dédommagement à attendre après elle, & mourroit en bête après avoir vécu en Dieu? Non, non,

Moultou; Jéſus, que ce ſiècle a méconnu parce qu'il eſt indigne de le connoître; Jéſus, qui mourut pour avoir voulu faire un peuple illuſtre & vertueux de ſes vils compatriotes, le ſublime Jéſus ne mourut point tout entier ſur la croix; & moi qui ne ſuis qu'un chétif homme plein de foibleſſes, mais qui me ſens un cœur dont un ſentiment coupable n'approcha jamais, c'en eſt aſſez pour qu'en ſentant approcher la diſſolution de mon corps, je ſente en même temps la certitude de vivre. La nature entière m'en eſt garante; elle n'eſt pas contradictoire avec elle-même; j'y vois régner un ordre phyſique admirable & qui ne ſe dément jamais. L'ordre moral y doit correſpondre. Il fut pourtant renverſé pour moi durant ma vie; il va donc commencer à ma mort. Pardon, mon ami, je ſens que je rabâche; mais mon cœur, plein pour moi d'eſpoir & de confiance, & pour vous d'intérêt & d'attachement, ne pouvoit ſe refuſer à ce court épanchement.

Je

Je ne songe plus à L. & probablement mes voyages sont finis. J'ai pourtant reçu dernièrement une lettre du patron de la case, aussi pleine de bontés & d'amitié qu'il m'en ait jamais écrit, & qui donne son approbation à une autre proposition qui m'avoit été faite ; mais toujours projeter ne me convient plus. Je veux jouir, entre la nature & moi, du peu de jours qui me restent, sans plus me laisser promener, si je puis, parmi les hommes qui m'ont si mal traité, & plus mal connu. Quoique je ne puisse plus me baisser pour herboriser, je ne puis renoncer aux plantes ; je les observe avec plus de plaisir que jamais. Je ne vous dis point de m'envoyer les vôtres, parce que j'espère que vous les apporterez ; ce moment, cher Moultou, me sera bien doux. Adieu, je vous embrasse ; partagez tous les sentimens de mon cœur avec votre digne moitié, & recevez l'un & l'autre les respects de la mienne. Elle va rester à plaindre. C'est bien malgré elle, c'est bien malgré nous, qu'elle &

moi n'avons pu remplir de grands devoirs. Mais elle en a rempli de bien respectables. Que de choses qui devroient être sues, vont être ensevelies avec moi, & combien mes cruels ennemis tireront d'avantages de l'impossibilité où ils m'ont mis de parler !

LETTRE

A M. D. P. . . . U.

A Monquin, le 28 Février 1769.

Je suis sur ma montagne, mon cher hôte, où mon nouvel établissement & mon estomac me rendent pénible d'écrire, sans quoi je n'aurois pas attendu si long-temps à vous demander de fréquentes nouvelles de Mde. ** jusqu'à l'entière guérison, dont, sur votre pénultième lettre, l'espoir se joint au désir. Pour moi, mon état n'est pas empiré depuis que je suis ici; mais je souffre toujours beaucoup. J'ai eu tort de ne vous pas marquer le rétablissement de Mde. Renou, qui n'a tenu le lit que peu de jours:

mais imaginez ce que c'étoit que d'être tous deux en même temps presque à l'extrémité, dans un mauvais cabaret.

Il n'y a pas eu moyen de tirer de Fréron le manuscrit sur lequel le discours en question a été imprimé; mais je vois, par ce que vous me marquez, que la copie furtive en a été faite avant les corrections, qui cependant sont assez anciennes. Elles n'empêchent pas que l'ouvrage, ainsi corrigé, ne soit un misérable torché-cul; jugez de ce qu'il doit être dans l'état où ils l'ont imprimé. Ce qu'il y a de pis, est que Rey & les autres ne manqueront pas de l'insérer en cet état, dans le recueil de mes écrits. Qu'y puis-je faire? Il n'y a point de ma faute. Dans l'état où je suis, tout ce qu'il reste à faire, quand tous les maux sont sans remède, est de rester tranquille, & de ne plus se tourmenter de rien.

M. Séguier, célèbre par le *Plantæ Veronenses* que vous avez peut-être, ou que vous devriez avoir, vient de m'envoyer des plantes qui m'ont remis sur mon herbier & sur mes bouquins. Je suis maintenant trop riche, pour ne pas sentir la pri-

vation de ce qui me manque. Si parmi celles que vous promet le Parolier, pouvoient se trouver la grande *Gentiane pourprée*, le *Thora valdensium*, l'*Epimedium*, & quelques autres, le tout bien conservé & en fleurs, je vous avoue que ce cadeau me feroit le plus grand plaisir; car je sens que malgré tout, la botanique me domine. J'herboriserai, mon cher hôte, jusqu'à la mort, & au delà; car s'il y a des fleurs aux champs élysées, j'en formerai des couronnes pour les hommes vrais, francs, droits, & tels qu'assurément j'avois mérité d'en trouver sur la terre. Bon jour, mon très-cher hôte: mon estomac m'avertit de finir avant que la morale me gagne; car cela me mèneroit loin. Mon cœur vous suit au pied du lit de la bonne maman. J'embrasse le bon M. Jeannin.



LETTRE

A Mr. LALIAUD.

A Monquin, le 27 Août 1769.

Un voyage de botanique, Monsieur, que j'ai fait au mont Pilat presque en arrivant ici, m'a privé du plaisir de vous répondre aussi-tôt que je l'aurois dû. Ce voyage a été désastreux, toujours de la pluie; j'ai trouvé peu de plantes, & j'ai perdu mon chien blessé par un autre, & fugitif; je le croyois mort dans les bois de sa blessure, quand, à mon retour, je l'ai trouvé ici bien portant, sans que je puisse imaginer comment il a pu faire douze lieues, & repasser le Rhône dans l'état où il étoit. Vous avez, Monsieur, la douceur de revoir vos pénates, & de vivre au milieu de vos amis. Je prendrois part à ce bonheur, en vous en voyant jouir; mais je doute que le ciel me destine à ce partage. J'ai trouvé Mde. Renou en assez bonne santé; elle vous remercie de votre souvenir, & vous salue de tout son cœur. J'en fais de même, étant forcé d'être bref, à cause du soin

que demandent quelques plantes que j'ai rapportées & quelques graines que je destinois à Mde. de Portland, le tout étant arrivé ici à demi pourri par la pluie. Je voudrois du moins en sauver quelque chose, pour n'avoir pas perdu tout-à-fait mon voyage, & la peine que j'ai prise à les recueillir. Adieu, mon cher Monsieur Laliaud, conservez-vous, & vivez content.

LETTRE
A M. MOULTOU.

A Monquin, le 8 Septembre 1769.

SANS une foulure à la main, cher Moultou, qui me fait souffrir depuis plusieurs jours, je me livrerois à mon aise au plaisir de causer avec vous; mais je ne désespère pas d'en retrouver une occasion plus commode. En attendant, recevez mon remercîment de votre bon souvenir & de celui de Mde. Moultou, dont je me consolerai difficilement d'a-

voir été si près, sans la voir. Je veux croire qu'elle a quelque part au plaisir que vous m'ayez fait de m'amener votre fils, & cela m'a rendu plus touchante la vue de cet aimable enfant. Je suis fort aise qu'il soit un peu jaloux, dans ce qu'il fait, de mon approbation. Il lui est toujours aisé de s'en assurer par la vôtre : car sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous ne sçaurions penser différemment vous & moi.

Je ne suis point surpris de ce que vous me marquez des dispositions secrètes des gens qui vous entourent. Il y a long-temps qu'ils ont changé le patriotisme en égoïsme, & l'amour prétendu du bien public n'est plus dans leurs cœurs, que la haine des partis. Garantissez le vôtre, ô cher Moultou ! de ce sentiment pénible, qui donne toujours plus de tourment que de jouissance, & qui, lors même qu'il l'assouvit, venge dans le cœur de celui qui l'éprouve, le mal qu'il fait à son ennemi. Paradis aux bienfaisans, disoit sans cesse le bon Abbé de St. Pierre. Voilà un paradis que les méchans ne peuvent ôter à personne, & qu'ils se

donneroient, s'ils en connoissoient le prix.

Adieu, cher Moultou; je vous embrasse.

LETTRE

A M. D. P....... U.

A Monquin, le 16 Septembre 1769.

Vous aviez grande raison, mon cher hôte, d'attendre la relation de mon herborisation de Pilat: car parmi les *plaisirs* de la faire, je comptois pour beaucoup celui de vous la décrire. Mais les premiers ayant manqué, me laissent peu de quoi fournir à l'autre. Je partis à pied avec trois Messieurs, dont un Médecin, qui faisoient semblant d'aimer la botanique, & qui, désirant me cajoler, je ne sais pourquoi, s'imaginèrent qu'il n'y avoit rien de mieux pour cela, que de me faire bien des façons. Jugez comment cela s'assortit, non seulement avec mon humeur, mais avec l'aisance & la gaîté des voyages pédestres. Ils m'ont trouvé

très-mauſſade; je le crois bien. Ils ne diſent pas que c'eſt eux qui m'ont rendu tel. Il me ſemble que, malgré la pluie, nous n'étions point mauſſades à Brot, ni les uns ni les autres. Premier article. Le ſecond eſt que nous avons eu mauvais temps preſque durant toute la route; ce qui n'amuſe pas quand on ne veut qu'herboriſer, & que, faute d'une certaine intimité, l'on n'a que cela pour point de ralliement & pour reſſource. Le troiſième eſt que nous avons trouvé ſur la montagne un très-mauvais gîte; pour lit, du foin reſſuant & tout mouillé, hors un ſeul matelas rembourré de puces, dont, comme étant le Sancho de la troupe, j'ai été pompeuſement gratifié. Le quatrième, des accidens de toute eſpèce; un de nos Meſſieurs a été mordu d'un chien ſur la montagne: Sultan a été demi-maſſacré d'un autre chien; il a diſparu: je l'ai cru mort de ſes bleſſures, ou mangé du loup; & ce qui me confond, eſt qu'à mon retour ici, je l'ai trouvé tranquille & parfaitement guéri, ſans que je puiſſe imaginer comment, dans l'état où il étoit, il a pu faire douze grandes

lieues, & ſur-tout repaſſer le Rhône, qui n'eſt pas un petit ruiſſeau, comme diſoit du Rhin M. de Chazeron. Le cinquième article & le pire, eſt que nous n'avons preſque rien trouvé, étant allés trop tard pour les fleurs, trop tôt pour les graines, & n'ayant eu nul guide pour trouver les bons endroits. Ajoutez que la montagne eſt fort triſte, inculte, déſerte, & n'a rien de l'admirable variété des montagnes de Suiſſe. Si vous n'étiez pas redevenu un profane, je vous ferois ici l'énumération de notre maigre collection; je vous parlerois du *meum*, du *raiſin d'ours*, du *doronic*, de *la biſtorte*, du *napel*, du *thymelea*, &c. Mais j'eſpère que quand M. ***. qui a appris la botanique en trois jours, ſera près de vous, il vous expliquera tout cela. Parmi toutes ces plantes Alpines très-communes, j'en ai trouvé trois plus curieuſes, qui m'ont fait grand plaiſir. L'une eſt l'Onagra (*Œnothera biennis*, Lin.), que j'ai trouvée au bord du Rhône, & que j'avois déjà trouvée, à mon voyage de Nevers, au bord de la Loire. La ſeconde eſt *le laiteron bleu des Alpes* (*Sonchus Alpinus*),

qui m'a fait d'autant plus de plaisir, que j'ai eu peine à le déterminer, m'obstinant à le prendre pour une laitue. La troisième est le *Lichen Islandicus*, que j'ai d'abord reconnu aux poils courts qui bordent ses feuilles. Je vous ennuie avec mon pédant étalage; mais si votre Henriette prenoit du goût pour les plantes, comme mon foin se transformeroit bien vîte en fleurs! Il faudroit bien alors, malgré vous & vos dents, que vous devinssiez botaniste.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin, le 15 Novembre 1769.

Vous voilà, mon cher hôte, grâce à la rechute dont vous êtes délivré, dans un de ces intervalles heureux durant lesquels, n'entrevoyant que de loin le retour des atteintes de goutte, vous pouvez jouir de la santé & même la prolonger; & je suis bien sûr que le plus doux emploi que vous en pourrez faire, sera

de rendre la vie heureuse à cette aimable Henriette, qui verse tant de douceurs & de consolations dans la vôtre. Les détails que vous me faites de la manière dont vous cultivez le fonds de sentiment & de raison que vous avez trouvé en elle, me font juger de l'agrément que vous devez trouver dans une occupation si chérie, & me font désirer bien des fois dans la journée, d'avoir la douceur d'en être le témoin. Mais appelé par de grands & tristes devoirs à des soins plus nécessaires, je ne vois aucune apparence à me flatter de finir mes jours auprès de vous. J'en sens le désir, je l'exécuterois même, s'il ne tenoit qu'à ma volonté : la chose n'est peut-être pas absolument impossible; mais je suis si accoutumé de voir tous mes vœux éconduits en toute chose, que j'ai tout-à-fait cessé d'en faire, & me borne à tâcher de supporter le reste de mon sort en homme, tel qu'il plaise au Ciel de me l'envoyer.

Ne parlons plus de botanique, mon cher hôte; quoique la passion que j'avois pour elle n'ait fait qu'augmenter jusqu'ici, quoique cette innocente & aimable dis-

traction me fût bien nécessaire dans mon état, je la quitte, il le faut; n'en parlons plus. Depuis que j'ai commencé de m'en occuper, j'ai fait une assez considérable collection de livres de botanique, parmi lesquels il y en a de rares & de recherchés par les botanophiles, qui peuvent donner quelque prix à cette collection. Outre cela, j'ai fait sur la plupart de ces livres un grand travail par rapport à la synonymie, en ajoutant à la plupart des descriptions & des figures le nom de Linnæus. Il faut s'être essayé sur ces sortes de concordances, pour comprendre la peine qu'elles coûtent, & combien celle que j'ai prise peut en éviter à ceux à qui passeront ces mêmes livres, s'ils en veulent faire usage. Je cherche à me défaire de cette collection, qui me devient inutile, & difficile à transporter. Je voudrois qu'elle pût vous convenir, & je ne désespère pas, quand vous aurez un jardin de plantes, que vous ne repreniez le goût de la botanique, qui, selon moi, vous feroit très-avantageux. En ce cas, vous auriez une collection toute faite, qui pourroit vous suffire, & que vous

formeriez difficilement auſſi complète en détail. Ainſi j'ai cru devoir vous la propoſer, avant que d'en parler à perſonne. J'en vais faire le catalogue. Voulez-vous que je vous le faſſe paſſer?

Je ne ſuis point ſurpris des ſoins, des longueurs, des frais inattendus, des embarras de toute eſpèce que vous cauſe votre bâtiment. Vous avez dû vous y attendre, & vous pouvez vous rappeler ce que je vous ai écrit & dit à ce ſujet, quand vous en avez formé l'entrepriſe. Cependant vous devez être à la fin de la groſſe beſogne, & ce qui vous reſte à faire n'eſt qu'un amuſement en comparaiſon de ce qui eſt fait: à moins pourtant que vous ne donniez dans la manie de défaire & refaire; car en ce cas vous en avez pour la vie, & vous ne jouirez jamais. Refuſez-vous totalement à cette tentation dangereuſe, ou je vous prédis que vous vous en trouverez très-mal.

LETTRE
A Mr. Moultou.

Monquin, 28 Mars 1770.

Je tardois, cher Moultou, pour répondre à votre dernière lettre, de pouvoir vous donner quelque avis certain de ma marche ; mais les neiges qui sont revenues m'assiéger, rendent les chemins de cette montagne tellement impraticables, que je ne sais plus quand j'en pourrai partir. Ce sera, dans mon projet, pour me rendre à Lyon, d'où je sais bien ce que je veux faire, mais j'ignore ce que je ferai.

J'avois eu le projet que vous me suggérez, d'aller m'établir en Savoie ; je demandai & obtins, durant mon séjour à Bourgoin, un passe-port pour cela, dont, sur des lumières qui me vinrent en même temps, je ne voulus point faire usage ; j'ai résolu d'achever mes jours dans ce royaume, & d'y laisser à ceux qui disposent de moi, le plaisir d'assouvir leur fantaisie jusqu'à mon dernier soupir.

Je ne suis point dans le cas d'avoir

besoin de la bourse d'autrui, du moins pour le présent, & dans la position où je suis, je ne dépense guère moins en place qu'en voyage : mais je suis fâché que l'offre de votre bourse m'ait ôté la ressource d'y recourir au besoin ; ma maxime la plus chérie est de ne jamais rien demander à ceux qui m'offrent. Je les punis de m'avoir ôté un plaisir, en les privant d'un autre ; & quand je me ferai des amis à mon goût, je ne les irai pas choisir au Monomotapa, quoi qu'en dise La Fontaine. Cela tient à mon tour d'esprit particulier, dont je n'excuse pas la bizarrerie, mais que je dois consulter quand il s'agit d'être obligé ; car autant je suis touché de tout ce qu'on m'accorde, autant je le suis peu de ce qu'on me fait accepter. Aussi je n'accepte jamais rien qu'en rechignant, & vaincu par la tyrannie des importunités. Mais l'ami qui veut bien m'obliger à ma mode & non pas à la sienne, sera toujours content de mon cœur. J'avoue pourtant que l'à-propos de votre offre mérite une exception ; & je la fais en tâchant de l'oublier, afin de ne pas ôter à notre ami-

tié l'un des droits que l'inégalité de fortune y doit mettre.

Il faut assurément que vous soyez peu difficile en ressemblance, pour trouver la mienne dans cette figure de Cyclope qu'on débite à si grand bruit sous mon nom. Quand il plut à l'honnête M. Hume de me faire peindre en Angleterre, je ne pus jamais deviner son motif, quoique dès-lors je visse assez que ce n'étoit pas l'amitié. Je ne l'ai compris qu'en voyant l'estampe, & sur-tout en apprenant qu'on lui en donnoit pour pendant une autre représentant ledit M. Hume, qui réellement a la figure d'un Cyclope, & à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos visages, ainsi peignent-ils nos ames, avec la même fidélité. Je comprends que les bruyans éloges qu'on vous a faits de ce portrait vous ont subjugué; mais regardez-y mieux, & ôtez-moi de votre chambre cette mine farouche qui n'est pas la mienne assurément. Les gravures faites sur le portrait peint par la Tour, me font plus jeune à la vérité, mais beaucoup plus ressemblant; remarquez qu'on les a fait

disparoître, ou contrefaire hideusement. Comment ne sentez-vous pas d'où tout cela vient, & ce que tout cela signifie?

Voici deux actes d'honnêteté, de justice & d'amitié à faire. C'est à vous que j'en donne la commission.

1°. Rey vient de faire une édition de mes écrits, à laquelle, & à d'autres marques, j'ai reconnu que mon homme étoit enrôlé. J'aurois dû prévoir, & que des gens si attentifs ne l'oublieroient pas, & qu'il ne seroit pas à l'épreuve. Entre autres remarques que j'ai faites sur cette édition, j'y ai trouvé avec autant d'indignation que de surprise, trois ou quatre lettres de M. le Comte de Tressan avec les réponses, qui furent écrites, il y a une quinzaine d'années, au sujet d'une tracasserie de Palissot. Je n'ai jamais communiqué ces lettres qu'au seul V**., auquel j'avois alors & bien malheureusement la même confiance que j'ai maintenant en vous. Depuis lors, je ne les ai montrées à qui que ce soit, & ne me rappelle pas même en avoir parlé. Voilà pourtant Rey qui les imprime : d'où les a-t-il eues? ce n'est certainement pas de

moi ; & il ne m'a pas dit un mot de ces lettres en me parlant de cette édition. Je comprends aisément qu'il n'a pas mieux rempli le devoir d'obtenir l'agrément de M. de Tressan, qui probablement ne l'auroit pas donné non plus que moi. Du cercueil où l'on me tient enfermé tout vivant, je ne puis pas écrire à M. de Tressan, dont je ne sais pas l'adresse, & à qui ma lettre ne parviendroit certainement pas. Je vous prie de remplir ce devoir pour moi. Dites-lui que ce ne seroit pas envers lui que j'honore, que j'aurois enfreint un devoir dont j'ai porté l'observation jusqu'à un scrupule peut-être inoui envers Voltaire, que j'ai laissé falsifier & défigurer mes lettres, & taire les siennes, sans que j'aye voulu jusqu'ici montrer ni les unes ni les autres à personne. Ce n'est sûrement pas pour me faire honneur, que ces lettres ont été imprimées ; c'est uniquement pour m'attirer l'inimitié de M. de Tressan.

2°. J'ai fait, il y a quelques mois, à Mde. la Duchesse douairière de Portland, un envoi de plantes que j'avois été herboriser pour elle au mont Pilat,

& que j'avois préparées avec beaucoup de soin, de même qu'un assortiment de graines que j'y avois joint. Je n'ai aucune nouvelle de Mde. de Portland ni de cet envoi, quoique j'aye écrit, & à elle, & à son commissionnaire : mes lettres sont restées sans réponse, & je comprends qu'elles ont été supprimées, ainsi que l'envoi, par des motifs qui ne vous seront pas difficiles à pénétrer. Les manœuvres qu'on emploie sont très-assorties à l'objet qu'on se propose. Ayez, cher Moultou, la complaisance d'écrire à Mde. de Portland ce que j'ai fait, & combien j'ai de regret qu'on ne me laisse pas remplir les fonctions du titre qu'elle m'avoit permis de prendre auprès d'elle, & que je me faisois un honneur de mériter. Vous sentez que je ne peux pas entretenir des correspondances malgré ceux qui les interceptent. Ainsi là-dessus, comme sur toute chose où la nécessité commande, je me soumets. Je voudrois seulement que mes anciens correspondans sussent qu'il n'y a pas de ma faute, & que je ne les ai pas négligés. La même chose m'est arrivée avec M.

Guan de Montpellier, à qui j'ai fait un envoi sous l'adresse de M. de St. Priest. La même chose m'arrivera peut-être avec vous. Accusez-moi du moins, je vous prie, la réception de cette lettre, si elle vous parvient encore; la vôtre, si vous l'écrivez à la réception de la mienne, pourra me parvenir encore ici. Le papier me manque. Mes respects & ceux de ma femme à Mde. Moultou. Nous vous embrassons conjointement de tout notre cœur. Adieu, cher Moultou.

LETTRE

AU MÊME.

Monquin, le 6 Avril 1770.

(Pauvres aveugles que nous sommes! &c.)

VOTRE lettre, cher Moultou, m'afflige sur votre santé. Vous m'aviez parlé, dans la précédente, de votre mal de gorge comme d'une chose passée, & je le regardois comme un de ceux auxquels j'ai moi-même été si sujet, qui sont vifs,

courts, & ne laissent aucune trace. Mais si c'est une humeur de goutte, il sera difficile que vous ne vous en ressentiez pas de temps en temps: mais sur-tout n'allez pas vous mettre dans la tête d'en vouloir guérir, car ce seroit vouloir guérir de la vie, mal que les bons doivênt supporter, tant qu'il leur reste quelque bien à faire. D. P.... u, pour avoir voulu droguer la sienne, l'effaroucha, la fit remonter, & ce ne fut pas sans beaucoup de peines que nous parvînmes à la rappeler aux extrémités. Vous savez sans doute ce qn'il faut faire pour cela; j'ai vu l'effet grand & prompt de la moutarde à la plante des pieds; je vous la recommande en pareille occurrence, dont veuille le ciel vous préserver. Si jeune, déjà la goutte! que je vous plains! Si vous eussiez toujours suivi le régime que je vous faisois faire à Motiers, sur-tout quant à l'exercice, vous ne seriez point atteint de cette cruelle maladie. Point de soupés, peu de cabinet, & beaucoup de marche dans vos relâches: voilà ce qu'il me reste à vous recommander.

Ce que vous m'apprenez qui s'est passé

dernièrement dans votre ville, me fâche encore, mais ne me ſurprend plus. Comment! votre Conſeil Souverain ſe met à rendre des jugemens criminels? Les Rois, plus ſages que lui, n'en rendent point. Voilà ces pauvres gens, prenant à grands pas le train des Athéniens, & courant chercher la même deſtinée, qu'ils trouveront, hélas! aſſez tôt ſans tant courir. Mais,

Quos vult perdere Jupiter, dementat.

Je ne doute point que les Natifs ne miſſent à leurs prétentions l'inſolence de gens qui ſe ſentent ſoufflés, & qui ſe croient ſoutenus; mais je doute encore moins que, ſi ces pauvres citoyens ne ſe laiſſoient aveugler par la proſpérité, & ſéduire par un vil intérêt, ils n'euſſent été les premiers à leur offrir le partage, dans le fond très-juſte, très-raiſonnable, & très-avantageux à tous, que les autres leur demandoient. Les voilà auſſi durs Ariſtocrates avec les habitans, que les Magiſtrats furent jadis avec eux. De ces deux Ariſtocraties, j'aimerois encore mieux la première.

Je ſuis ſenſible à la bonté que vous avez de vouloir bien écrire à Mde. de Portland & à M. de Treſſan. L'équité, l'amitié dicteront vos lettres ; je ne ſuis pas en peine de ce que vous direz. Ce que vous me dites de l'antérieure impreſſion des lettres du dernier, diſculpe abſolument R*. ſur cet article, mais n'infirme point au reſte les fortes raiſons que j'ai de le tenir tout au moins pour ſuſpect ; & je connois trop bien les gens à qui j'ai affaire, pour pouvoir croire que, ſongeant à tant de monde & à tant de choſes, ils aient oublié cet homme-là. Ce que vous a dit M. G***. du bruit qu'il fait de ſon amitié pour moi, n'eſt pas propre à m'y donner plus de confiance. Cette affectation eſt ſingulièrement dans le plan de ceux qui diſpoſent de moi. C***. y brilloit par excellence, & jamais il ne parloit de moi, ſans verſer des larmes de tendreſſe. Ceux qui m'aiment véritablement, ſe gardent bien, dans les circonſtances préſentes, de ſe mettre en avant avec tant d'emphaſe. Ils gémiſſent tout bas au contraire, obſervent

obſervent & ſe taiſent, juſqu'à ce que le temps ſoit venu de parler.

Voilà, cher Moultou, ce que je vous prie & vous conſeille de faire. Vous compromettre ne ſeroit pas me ſervir. Il y a quinze ans qu'on travaille ſous terre; les mains qui ſe prêtent à cette œuvre de ténèbre, la rendent trop redoutable, pour qu'il ſoit permis à nul honnête homme d'en approcher pour l'examiner. Il faut, pour monter ſur la mine, attendre qu'elle ait fait ſon exploſion; & ce n'eſt plus ma perſonne qu'il faut ſonger à défendre, c'eſt ma mémoire. Voilà, cher Moultou, ce que j'ai toujours attendu de vous. Ne croyez pas que j'ignore vos liaiſons; ma confiance n'eſt pas celle d'un ſot, mais celle au contraire de quelqu'un qui ſe connoît en hommes, en diverſité d'étoffes d'ames, qui n'attend rien des C***, qui attend tout des Moultou. Je ne puis douter qu'on n'ait voulu vous ſéduire; je ſuis perſuadé qu'on n'a fait tout au plus que vous tromper. Mais avec votre pénétration vous avez vu trop de choſes, & vous en verrez trop encore, pour pouvoir être trompé long-temps. Quand nous

verrez la vérité, il ne sera pas pour cela temps de la dire; il faut attendre les révolutions qui lui seront favorables, & qui viendront tôt ou tard. C'est alors que le nom de mon ami, dont il faut maintenant se cacher, honorera ceux qui l'auront porté, & qui rempliront les devoirs qu'il leur impose. Voilà ta tâche; ô Moultou! elle est grande, elle est belle, elle est digne de toi, & depuis bien des années, mon cœur t'a choisi pour la remplir.

Voici peut-être la dernière fois que je vous écrirai. Vous devez comprendre combien il me seroit intéressant de vous voir: mais ne parlons plus de Chambéri; ce n'est pas là où je suis appelé. L'honneur & le devoir crient; je n'entends plus que leur voix. Adieu, recevez l'embrassement que mon cœur vous envoie. Toutes mes lettres sont ouvertes; ce n'est pas là ce qui me fâche; mais plusieurs ne parviennent pas. Faites en sorte que je sache si celle-ci aura été plus heureuse. Vous n'ignorerez pas où je serai; mais je dois vous prévenir qu'après avoir été ouvertes à la poste, mes lettres le seront encore dans la maison où je vais loger.

Adieu derechef. Nous vous embrassons l'un & l'autre avec toute la tendresse de notre cœur. Nos hommages & respects les plus tendres à Madame.

Il est vrai que j'ai cherché à me défaire de mes livres de botanique, & même de mon herbier. Cependant, comme l'herbier est un présent, quoique non tout-à-fait gratuit, je ne m'en déferai qu'à la dernière extrémité, & mon intention est de le laisser, si je puis, à celui qui me l'a donné, augmenté de plus de trois cents plantes que j'y ai ajoutées.

FRAGMENT trouvé parmi les papiers de J. J. ROUSSEAU, *à la suite de ce recueil de lettres.*

QUICONQUE, sans urgente nécessité, sans affaires indispensables, recherche & même jusqu'à l'importunité un homme dont il pense mal, sans vouloir s'éclaircir avec lui de la justice ou de l'injustice du jugement qu'il en porte, soit qu'il se trompe ou non dans ce juge-

ment, eſt lui-même un homme dont il faut mal penſer.

Cajoler un homme préſent, & le diffamer abſent, eſt certainement la duplicité d'un traître, & vraiſemblablement la manœuvre d'un impoſteur.

Dire, en ſe cachant d'un homme pour le diffamer, que c'eſt par ménagement pour lui qu'on ne veut pas le confondre, c'eſt faire un menſonge non moins inepte que lâche. La diffamation étant le pire des maux civils, & celui dont les effets ſont les plus terribles, s'il étoit vrai qu'on voulût ménager cet homme, on le confondroit; on le menaceroit peut-être de le diffamer, mais on n'en feroit rien. On lui reprocheroit ſon crime en particulier, en le cachant à tout le monde: mais le dire à tout le monde en le cachant à lui ſeul, & feindre encore de s'intéreſſer à lui, eſt le raffinement de la haine, le comble de la barbarie & de la noirceur.

Faire l'aumône par ſupercherie à quelqu'un, malgré lui, n'eſt pas le ſervir; c'eſt l'avilir; ce n'eſt pas un acte de bonté, c'en eſt un de malignité: ſur-tout ſi, ren-

dant l'aumône mesquine inutile, mais bruyante, & inévitable à celui qui en est l'objet, on fait discrètement en sorte que tout le monde en soit instruit, excepté lui. Cette fourberie est non seulement cruelle, mais basse. En se couvrant du masque de la bienfaisance, elle habille en vertu la méchanceté, & par contre-coup en ingratitude l'indignation de l'honneur outragé.

Le don est un contrat qui suppose toujours le consentement des deux parties. Un don fait par force ou par ruse, & qui n'est pas accepté, est un vol. Il est tyrannique, il est horrible de vouloir faire en trahison un devoir de la reconnoissance à celui dont on a mérité la haine, & dont on est justement méprisé.

L'honneur étant plus précieux & plus important que la vie, & rien ne la rendant plus à charge que la perte de l'honneur, il n'y a aucun cas possible où il soit permis de cacher à celui qu'on diffame, non plus qu'à celui qu'on punit de mort, l'accusation, l'accusateur & ses preuves. L'évidence même est soumise à cette indispensable loi; car si toute la

ville avoit vu un homme en assassiner un autre, encore ne feroit-on point mourir l'accusé sans l'interroger & l'entendre. Autrement il n'y auroit plus de sûreté pour personne, & la société s'écrouleroit par ses fondemens. Si cette loi sacrée est sans exception, elle est aussi sans abus; puisque toute l'adresse d'un accusé ne peut empêcher qu'un délit démontré ne continue à l'être, ni le garantir, en pareil cas, d'être convaincu. Mais sans cette conviction l'évidence ne peut exister. Elle dépend essentiellement des réponses de l'accusé ou de son silence; parce qu'on ne sçauroit présumer que des ennemis, ni même des indifférens, donneront aux preuves du délit la même attention à saisir le foible de ces preuves, ni les éclaircissemens qui les peuvent détruire, que l'accusé peut naturellement y donner; ainsi personne n'a droit de se mettre à sa place, pour le dépouiller du droit de se défendre en s'en chargeant sans son aveu; & ce sera beaucoup même si quelquefois une disposition secrète ne fait pas voir à ces gens qui ont tant de plaisir à trouver l'accusé coupable, cette prétendue évidence, où lui-

même eût démontré l'imposture, s'il avoit été entendu.

Il suit de là que cette même évidence est contre l'accusateur lorsqu'il s'obstine à violer cette loi sacrée. Car cette lâcheté d'un accusateur qui met tout en œuvre pour se cacher de l'accusé, de quelque prétexte qu'on la couvre, ne peut avoir d'autre vrai motif que la crainte de voir dévoiler son imposture & justifier l'innocent. Donc tous ceux qui, dans ce cas, approuvent les manœuvres de l'accusateur & s'y prêtent, sont des satellites de l'iniquité.

Nous soussignés acquiesçons de tout notre cœur à ces maximes, & croyons toute personne raisonnable & juste, tenue d'y acquiescer.

FIN.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la Table.

Vols 2, 4-6, 8, 9, 11-13,
15-25, 27-33 rebacked
by J+D. 11/1984.
Rub. of orig spine +
specimen of orig label
in envelope next this
vol

